

Star Trek

LA DECHIRURE



Jadot Serge

La déchirure

Par Serge Jadot

Chapitre I

— Spock à l'Enterprise ! Nous remontons. Le docteur McCoy, demande une équipe d'urgence et des brancardiers. Terminé.

Le visage d'ébène de l'officier de communications tressaillit. Uhura était inquiète, car ils n'étaient que trois sur la planète. Qu'était-il arrivé à Kirk, le commandant du vaisseau Enterprise ? Cette mission de reconnaissance devait être tranquille, avait pronostiqué le scientifique vulcain. Cet adepte de l'ataraxie avait lancé son message sans le moindre signe d'affolement, alors que le bouillonnant médecin d'origine irlandaise devait trépigner l'impatience.

Bien que la septième planète d'Amaz dans la licorne fût de type M, elle était restée inexplorée à cause de sa proximité avec les empires klingon et romulien. Et surtout, elle semblait peu digne d'intérêt jusqu'à ces derniers jours : pas de gisement particulier ni de présence de vie évoluée supérieure à celle du poisson. Poisson ! À peine dix pour cent des terres sont émergées. Les seuls continents sont dans les calottes polaires. Le reste ? Des milliers d'îles.

C'était dans l'une de ces îles que le commandant et ses officiers s'étaient téléportés afin de découvrir l'unique vie humanoïde qui semblait vivre sur cette planète, près d'un objet ressemblant à une navette. Comme d'habitude, le trio s'était matérialisé assez loin de la cible afin de pouvoir observer discrètement l'être solitaire, probablement un naufragé de l'espace.

Sur les plots de téléportation, trois silhouettes se matérialisèrent.

— Il s'en tirera Spock, fit le médecin comme s'il devait tranquilliser le Vulcain qui ne manifestait aucune inquiétude. N'a-t-il pas toujours prétendu qu'il mourrait seul ? Ce n'est pas un sale insecte, mi-guêpe, mi-araignée qui vont achever notre ami.

Rapidement, Kirk fut plongé dans un coma artificiel, le temps pour le médecin de découvrir le traitement à appliquer.

Bones se pencha sur ses appareils pour analyser la toxine et monologuait de temps à autre, indifférent à la présence de Spock qui attendait, droit comme un i, les mains croisées dans le dos.

— ça y est, s'exclama le médecin ! Rien de grave ! Une sorte de morphine pure à l'état concentré. Notre ami doit avoir des rêves passionnants avec la dose qui lui a été injectée dans la carotide. Mais heureusement, aucune infection n'est à craindre.

McCoy arrêta le système de léthargie profonde et décida que la nature ferait son travail réparateur tout seul. Après un bon sommeil, Kirk se réveillerait tout frais et dispos.

— Vous voyez, Spock, qu'aurait-il à craindre entre nous deux ? Il ne peut pas mourir entre l'âne et le bœuf.

— Le bœuf ? Pourquoi le bœuf ? En quoi me trouvez-vous bovin ?

— Spock, je faisais allusion à une image charmante de notre passé et que je me refuse à vous faire comprendre. Et merci, pour l'âne.

— C'est logique, Docteur, tout le monde vous considère comme quelqu'un de particulièrement têtu ? D'ailleurs, je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous obstinez à faire des jeux de mots pour cacher vos émotions. Je connais bien votre cerveau et je sais que vous avez eu peur pour le Capitaine.

— Je vous en prie, maintenant que je suis l'unique locataire du haut. Laissez-moi le privilège de mon intimité, rétorqua McCoy, en pointant du doigt son front et en faisant allusion à l'étrange expérience qu'il avait vécue, lorsque Spock à l'approche de la mort, avait enfoui toute sa psyché dans le cerveau du médecin.

— Je m'excuse, Docteur.

— Et cessez de vous excuser à tout bout de champ.

— Bien, Docteur.

— Spock... Remarquable ! Il rêve, rêve... il en aura des choses à nous raconter. Regardez ce tracé cérébral !

— Je m'excuse, Docteur, il me semblait que vous vouliez me dire quelque chose.

— Ha, oui. Je voulais vous dire que le jour où vous serez capable de rire sans être malade... Oh, et puis c'est trop difficile avec vous ! Je reprends. Le jour où vous serez capable de tutoyer Kirk, je serais heureux que vous vous rappeliez que je me prénomme Léonard. Bones pour les amis. Dieu merci, ce n'est pas demain la veille.

— Pardon Docteur, je n'ai rien compris. Votre raisonnement est très difficile à suivre. Si j'étais humain, serais-je censé me réjouir ou me lamenter ?

— Oh vous ! Espèce de...

— Vulcain ?

— Non, toto ! c'est ça, toto.

— J'ignore totalement ce que peut être un Toto.

— Dans les histoires d'enfants terriens, il s'agissait d'un cancre qui ne comprenait jamais rien. Alors on l'affublait de grandes oreilles d'âne, à défaut de vulcain.

— Ah ! J'ai compris. Le bœuf, c'était vous.

Le médecin poussa un long soupir devant l'incompréhension, factice à son avis, de ce Vulcain qui refusait de saisir toute métaphore, toute plaisanterie fondée sur l'équivoque ou le paradoxe.

Un gémissement du patient vint interrompre la traditionnelle chamaillerie du Bones face à l'imperturbable Vulcain qui résistait à l'émotion, telle une pyramide dans le vent du désert qui résiste à l'érosion.

— Ciel ! Son rêve est palpitant, s'exclama le médecin, en constatant l'affolement du rythme cardiaque sur le panneau de contrôle.

Spock passa de l'autre côté de la couchette pour observer le capitaine. Doucement, Kirk se réveillait. Il battit des paupières, regarda à gauche et à droite en

clignant des yeux, puis ébaucha un sourire à ses compagnons.

— Ah, mes amis, quel cauchemar ai-je fait ! fit-il en passant le dos de la main sur son front moite.

La console de la salle des urgences ne lui laissa pas l'occasion de raconter ses aventures oniriques.

— Uhura à Monsieur Spock. Je capte le signal de détresse d'un astronef.

— Capitaine, interrogea Spock, reprenez-vous le commandement ?

— Allez-y ! dit McCoy. Vous êtes apte pour le service. Vous vous sentirez vaseux pendant une heure ou deux avant de récupérer votre pleine forme.

Heureux comme un enfant à qui on vient de donner une autorisation inespérée, il sauta du lit pour répondre à l'appel.

— Uhura, Kirk à l'écoute. Des détails ?

— Il s'agit d'un SOS automatique issu d'un cargo orionais. D'après Chekov, il est à une demi-heure d'ici à distorsion facteur neuf.

— Alors, allons-y tout de suite. Si des vies sont en danger, il n'y a pas une seconde à perdre.

— Bien Capitaine. Au fait, Capitaine, nous sommes heureux de vous savoir rétabli.

— Merci. Je monte dans un quart d'heure.

Spock s'était déjà éclipsé, voyant sa présence inutile au côté de Kirk. Ce dernier se retourna vers le médecin. Leurs regards se croisèrent un bref instant. Les liens d'amitié qui s'étaient tissés entre eux rendaient souvent superflu le langage des mots.

* * * * *

— Passerelle, ordonna Kirk à l'ascenseur.

— Passerelle ? interrogea une voix synthétique trainante, presque langoureuse.

— Oh, non ! Ça suffit ! J'ai déjà dit mille fois que passerelle tout court signifiait « passerelle principale de commandement ».

La cabine restait immobile.

— Passerelle principale de commandement, grogna Kirk vaincu.

Arrivé à destination, il grommela un merci hargneux, sésame indispensable si l'on voulait sortir de la cabine. Il pénétra dans la pièce avec un visage si renfrogné, que toutes les manifestations chaleureuses pour sa guérison rapide en furent refroidies. Se dirigeant vers son siège, il lança sur un ton acerbe.

— Monsieur Spock, pourriez-vous me changer la programmation de cet ascenseur ?

— Bien sûr, Capitaine. Est-ce urgent ?

Kirk s'arrêta au niveau de son siège, interloqué.

— Que sous-entendez-vous par urgent ? interrogea-t-il, soupçonneux.

— Et bien, Capitaine, le dernier ordinateur qui nous a été livré est très performant. L'autoapprentissage et surtout la sécurité ont été perfectionnés. Mais il

y a de nombreux défauts plus ou moins gênants. J'ai quelques soucis, pour l'instant, car nous ne pouvons plus accéder aux données confidentielles. Lorsque je donne le mot de passe à la machine, celle-ci me répond qu'il est périmé. Le problème est que je dois donner un mot de passe pour pouvoir le changer. Et,...

— Suffit, Spock. Je vous fais confiance, dit Kirk en s'asseyant pesamment sur son siège. Et l'accoudoir céda sous son poids.

Spock anticipa la colère de Kirk dont la contrariété allait croissant.

— Au retour de notre dernière mission, tous les éléments défectueux du vaisseau ont été remplacés. Vous avez pu constater que les portes s'ouvraient et se fermaient normalement.

— Mais d'autres éléments semblent en pire état qu'avant, si je comprends bien !

— Il semblerait, en effet, Capitaine, que les constructeurs terriens soient très pressés de vendre au détriment du fini de leurs produits.

— Vrai, capitaine, pendant notre séjour sur la base, alors que je traînais dans la librairie en quête de quelque lecture nouvelle, j'ai vu en dernière édition *Le Comte de Monte-Cristo*. Devinez quelle était l'image de la couverture : un combat de gladiateurs ! Cherchez l'erreur.

Kirk s'était détendu avec la remarque de Sulu.

— Uhura, quoi de neuf ?

— Toujours le même message, Capitaine.

— Bien. Vous me donnerez un rapport de toutes les anomalies de l'Entreprise. Et vous demanderez au service de maintenance de réparer ce siège.

— Sulu ?

— Nous approchons du vaisseau en détresse. Il semble n'avoir pas changé de trajectoire. Une vue en rapproché nous permet de voir son nom : *Perle d'Orion*. C'est un petit cargo *Monarque* classe IX.

— Des signes de vie, Spock ?

— Huit vies humanoïdes, dont une faible. Normalement, il devrait y avoir seize hommes d'équipage.

* * * * *

— Demandez au docteur McCoy de nous rejoindre dans la salle de téléportation avec une trousse de premiers secours. Qu'on nous prépare les combinaisons de survie. Spock, vous m'accompagnez !

Quelques instants après, les trois hommes se retrouvaient sur la passerelle du *Perle d'Orion*, tricolore ou phasé au poing.

À leur surprise, six femmes vertes se dressaient autour d'eux. Kirk fut bousculé vers l'avant par un corps qui s'écroulait dans ses jambes. Spock venait de tirer sur l'une d'elle avant que sa dague, probablement empoisonnée, n'atteigne le médecin.

Toutes ces créatures étaient singulièrement vêtues, comme si elles étaient sorties tout droit d'un spectacle de boîte de nuit ou d'un salon de mode de lingerie, ce

qui changeait de leur traditionnelle tenue de sauvageonnes des cavernes. Leurs charmes ne voilaient pas leur air résolument agressif. Il valait mieux ne pas tomber sous leurs griffes, qui étaient souvent vénéreuses.

Les trois hommes disposés en triangle pour surveiller les alentours scrutaient les regards des Orionaises. Enfin, celle qui portait un maillot de givre translucide rompit le silence tendu en prononçant le mot Paix, puis d'autres qui ne furent compris que par le comité d'accueil. Les femmes reculèrent d'un pas en écartant les bras, paumes ouvertes, tournées vers l'avant, pour montrer leurs intentions non belliqueuses. Kirk ordonna à Spock de rengainer le phaseur et prit le traducteur universel de sa trousse.

— Nous venons en paix. Nous avons détecté le signal de détresse de votre vaisseau.

— Qui êtes-vous ? demanda une autre femme dont le tronc irradiait un bleu électrique comme une sculpture de verre moulé contenant un mélange ionisé d'argon et de krypton.

— Nous sommes des officiers de Starfleet. Je suis James Tiberius Kirk, Commandant de l'Entreprise. Voici notre chef médecin, le Docteur McCoy, et notre premier officier scientifique, Monsieur Spock. Qui êtes-vous ? Pourquoi cet appel de détresse ? Qui est mourant ?

— Nous sommes des esclaves orionaises. Nous nous sommes révoltées. Nous supposons que le Capitaine Spolion a eu le temps de demander de l'aide avant que nous le mettions hors d'état de nuire.

— Est-ce lui, demanda McCoy, en montrant l'homme étendu derrière elles ?

— Oui, mais il n'est pas mourant. Il est en sommeil tant que nous ne lui avons pas donné la poudre qui le réveillera.

— Je dois vous examiner tous. Je commencerai par lui pour vous rassurer de mes intentions.

Une Orionaise portant une jupe s'écoulant de la ceinture en cascade lente tel un nuage de neige carbonique intervint : « Je sens qu'il ruse. Mais je crois qu'ils ne nous veulent pas de mal, au contraire.

— Je propose qu'on leur fasse confiance, enchaîna une autre.

— D'accord, mais vous vous occupez d'abord de Diable. Et Spolion en dernier.

McCoy surpris d'être déjoué, mais heureux que l'atmosphère se détende, accepta en désignant la femme qui gisait par terre, enveloppée dans un poncho noir à doublure rouge « Diable, c'est elle, je présume ? ». Il s'agenouilla près du corps, passa le tricornet.

— Elle est en excellente santé. Elle se réveillera avec un petit mal de tête dans quelques minutes.

— Je n'avais pas le choix, Docteur.

— Je n'en doute pas, Spock. Merci, répondit-il en se relevant.

Bones se dirigea vers la plus proche des femmes pour examiner rapidement son état de santé.

— Nous pouvons ôter nos casques, Capitaine, il n'y a aucun danger autre que

celui d'être victime de ces dames.

— Qu'est-il arrivé au reste de l'équipage ? demanda Kirk.

— Nous les avons éliminés. Cas de légitime défense, dit une orionaises dans un Standard parfait.

Celle qui venait de parler était restée à l'écart des autres, assise à la console de pilotage. Kirk ne l'avait pas aperçue, car entre elle et lui, se tenait une nudité affublée seulement d'un curieux ceinturon soutenu par un tout aussi étrange baudrier.

— Fascinant, s'exclama Kirk en relevant les deux sourcils faute de pouvoir mieux imiter le vulcain

— Je n'ai pas de tricordeur psychique. Kirk, mais je crois que ces Orionaises sont des surdouées, estima le médecin en s'approchant de la septième femme.

— C'est ce qui a perdu l'équipage, conclut Spock.

— Sauf lui, dit le médecin en examinant finalement, l'homme étendu près de la console de communication. Il est en léthargie profonde. Une de ces préparations dont nos charmantes créatures ont le secret. À voir ces coups de griffes sur le visage et les mains et cette veste lacérée, je me laisse à penser que ce Spolion a dû affronter au moins une tigresse.

— Peut-on le soigner, Bones ?

— Sans problème, Jim. La phytothérapie d'Orion n'a plus de secrets pour moi.

— Permettez-moi d'en douter, Docteur, il...

— Ça va, je sais. C'est une façon de parler. Je ne m'amuse pas à exhiber à tout propos des probabilités avec cinq chiffres de précision.

— Messieurs, ce n'est pas le moment de vous quereller. Kirk à l'Enterprise, continua-t-il, en ouvrant le communicateur, le Docteur remonte avec quatre femmes à incarcérer et un homme à transporter au dispensaire. Je suis désolé, mesdames, mais vous serez écrouées jusqu'à votre jugement. En attendant, puis-je compter sur la coopération de trois d'entre vous pour continuer la visite du bâtiment ?

— Moi, Capitaine Kirk, dit fièrement celle qui parlait couramment Standard en bondissant de son siège.

— Je t'accompagne, petite Étoile, dit d'une voix de contralto, une athlète moulée dans un maillot doré.

— Moi aussi, fit celle qui était presque nue.

— Bonne idée, approuva Kirk, je préfère éviter une trop grande surprise aux agents de la sécurité qui vous attendent.

— Ah, je vois ! Seriez-vous pudibond ? dit-elle en jouant sur un petit clavier du baudrier.

Aussitôt, son corps s'enveloppa d'un kiné hologramme représentant des vagues écumeuses.

— Suis-je présentable ?

— Parfait. Nous vous suivons.

* * * * *

Les quinze autres membres de l'équipage furent tous retrouvés empoisonnés. Tous portaient les traces mortelles d'ongles acérés.

Des agents de la sécurité avaient rejoint le capitaine pour établir les différents constats,

Les entrepôts frais contenaient de nombreux spiritueux : alcools des lacs de feu de Judex, bières rotuliennes, whiskies... . Les autres soutes recelaient de richesses interdites : cornes de tricératops de Penthésilée, au vertus prétendument aphrodisiaques, ivoires, carapace et peaux, fourrures, fleurs, papillons, plumes de toutes espèces en voie de disparition et donc dites protégées. Un magasin plus petit recelait de lingerie souvent plus suggestives que fines. C'est là que se trouvait le dernier corps. L'homme gisait à côté d'une caisse visiblement ouverte à la hâte. À l'intérieur, des ceinturons avec leur baudrier avaient été dérangés comme si un vent de solde furieux s'était abattu sur la marchandise.

* * * * *

Pendant toute la visite du vaisseau, Étoile raconta leur révolte. Elle avait conquis Kirk. Elle était vive et gentille et faisait penser à une elfe de conte de fées avec ces étincelles qui pleuvaient de la gorge et des feux follets qui montaient des hanches.

C'est elle qui avait choisi son nom à cause de sa passion pour les étoiles.

On l'avait forcée à travailler avec JUP, sa grande copine musclée, car il lui fallait une assistante agile et pas trop bête, pour l'assister dans ses numéros acrobatiques. JUP avait toujours gardé son nom matricule. Elle disait que c'était par fierté : celle de ne jamais avoir honte de sa race. Comme les clients jugeaient le duo peu érotique, le manager lui adjoignit une nouvelle ressource orionaise, Perle, une beauté que Kirk avait pu voir sans voile.

Elles formèrent bientôt un trio inséparable.

Un jour, dans les coulisses du casino où elles travaillaient, un homme maltraitait une bonne, c'était Brûme. JUP envoya une raclée au personnage.

« Ce qui fit que nous fûmes envoyées dans un pénitencier. C'est là que nous rencontrâmes Diable, Neige et Luciole, expliqua Perle »

Étoile et ces trois dernières étaient parmi les très rares femmes vertes qui savaient lire. Luciole avait appris par cœur la Charte du Respect de la Vie et de l'Intelligence, version améliorée de l'ancienne Charte des Droits de l'Homme. Elle avait étudié l'histoire de plusieurs planètes, dont Vulcain et la Terre. L'une des histoires qu'elle préférait était celle d'un dénommé Spartacus qui leva une armée d'esclaves contre un empire. Neige était plus philosophe dans ses goûts. Elle était fière d'avoir eu deux livres à elle, hélas confisqués par la suite. Le premier lui avait été offert par un client klingon

— Voici, femme, un livre terrien qui ressemble à une œuvre de notre maître à penser, le très grand Kusmar, dit-il en lui donnant « Ainsi parlait Zarathoustra ». C'est très intéressant, tu verras.

À vrai dire, elle n'y avait pas compris grand-chose. Rien à voir avec l'autre livre qu'elle avait trouvé dans une poubelle. Pourtant il était beau ce Tao To King. À cause de ce dernier, elle s'était passionnée pour ce qu'on appelait l'Extrême-Orient de la Terre. Enfin, Diable, elle, adorait les histoires héroïques, et surtout Zorro. Son orgueil était d'avoir pu voler une affiche de spectacle Les Misérables. L'image représentait une femme debout sur une barricade tenant d'une main un fusil à pointe et de l'autre un drapeau bleu, blanc et rouge. Diable, l'intellectuelle, l'appelle la dame Delacroix, car un terrien lui avait dit que ce nom était inscrit sur la gravure.

— Ensemble, nous avons fondé La Révolution Verte, nous commençons à organiser les filles, lorsque la police a découvert notre activité, nous avons été condamnées à mort ou à l'exil hors du système d'Orion. Spolion paya la caution pour nous exiler, pensant ainsi gagner pas mal en louant nos services aux grands de l'Union Fédérale des Planètes. L'équipage du vaisseau nous considérait comme les objets de tous leurs caprices. JUP, nous dit un jour qu'elle préférait la mort à cette vie. toutes étaient de cet avis. Mais, je venais de découvrir dans quelle partie de la galaxie nous étions. J'avais une idée que je ne voulais pas dévoiler tout de suite. Aussi, je m'empressai de dire aux autres, mortes, oui, mais pas seules. C'est ainsi que nous avons tué tout l'équipage, sauf Spolion, c'est Neige qui s'en est chargée. Elle refuse d'utiliser un poison mortel. Peu après vous êtes arrivés comme je m'en doutais.

— Vous aviez compris que cette zone est sous étroite surveillance des Klingons, des Romuliens et de nous. Ce qui vous donnait une chance de sortir indemne de l'aventure, n'est-ce pas ?

— C'est cela, Capitaine, nous n'avions rien à craindre en principe de vous. Les Klingons respectent les révolutionnaires, les Romulans méprisent les Orionais dorés et l'UFP a sa Charte qui condamne l'esclavagisme, comme nous l'a enseigné Neige.

Chapitre II

— Sécurité au capitaine : l'interrogatoire de monsieur Spolion commence.

Voulez-vous assister à l'instruction ?

— Ne m'attendez pas, j'arrive dans un moment.

Quelques instants plus tard après s'être énervé encore une fois avec l'ascenseur, Kirk arriva dans le bureau du chef de la sécurité.

Un inspecteur relisait la minute automatiquement enregistrée. Kirk jeta un coup d'œil sur la déposition affichée à l'écran avant de s'installer en retrait comme un arbitre de tennis de table.

Spolion était confortablement installé dans son siège comme s'il était attablé devant une bière sous un parasol au bord d'une plage paradisiaque. Son visage doré de friture trop grasse suintait la fourberie. Le nez gras et busqué s'harmonisait avec les rondeurs amples du double menton. De lourds sourcils surplombaient de petits yeux rusés et avides, encadrés par de longs et larges favoris, seuls vestiges de la calvitie.

— Commandant, j'ai droit à un avocat, dit l'Orionais.

— Voyons Monsieur, nous ne vous accusons de rien. Vous avez émis un SOS, et nous devons l'enregistrer.

— Excusez-moi, Capitaine, je me suis mépris sur vos intentions. Mais permettez-moi de vous prévenir, malgré tout, que je connais des personnes très bien placées dans le gouvernement de la Terre et dans toute l'UFP.

— Ne lancez pas de menaces en l'air, et racontez simplement ce qui s'est passé. Détendez-vous et considérez-nous, pour l'instant du moins, comme des ambulanciers ou des pompiers qui consignent leurs interventions et les circonstances.

— Ah ! L'administration ! Toujours l'administration ! Je n'ai pas que ça à faire moi.

— J'ai lu que vous étiez PDG du vaisseau Perle d'Orion. Je suppose que vous gérez vos stocks de marchandises, vos transactions commerciales, etc. Non ?

— Oui, évidemment ! Mais cela, au moins, est indispensable. La gestion des affaires n'a rien à voir avec vos tracasseries gratuites.

— Continuez l'interrogatoire, Inspecteur Ojavert.

— Merci, Capitaine.

— Un inspecteur ? Vous voyez ! Dois-je me considérer comme dans un poste de police plutôt que dans un poste de secours ?

Kirk sourit de son effet. Ce Spolion lui était antipathique.

— Oui, voyez-vous, sur un vaisseau de cette taille, avec la durée de ses

missions, on trouve de tout, entre autres, des officiers judiciaires.

— N'oubliez pas qu'il y a eu mort d'hommes, Monsieur, intervint l'inspecteur.

Ce dernier qui relisait ses notes pendant la prise de bec entre son chef et l'étranger releva la tête et continua :

— Résumons-nous. Vous dites que sept pirates de l'espace ont voulu voler votre vaisseau. Pour arriver à leur fin, ces personnes ont massacré tout l'équipage à l'exception de vous, car ayant découvert le drame à temps, vous vous êtes réfugié sur la passerelle. Là, vous avez eu le temps d'actionner le signal de détresse avant d'être pris en traître par deux pirates, cachés derrière la console de pilotage. Les coupables sont celles-ci, dit-il en étalant devant lui les 3Dvues des Orionaises. Je présume que vous portez plainte.

— Absolument. Et je maintiens cette déposition.

— Heu ! inspecteur, avez vous celle des Vertes ?

— A quoi bon, Capitaine, les Vertes sont des sauvages. On ne peut prêter foi à leur verbiage.

— Néanmoins, elles semblent se plaindre d'abus sexuels.

— Voyons, Capitaine, depuis quand une prostituée nymphomane est-elle crédible dans ce type d'accusation.

— Et que pensez-vous de la marchandise du Perle d'Orion ? Demande Kirk à l'inspecteur.

— Capitaine, il s'agissait d'une mission de sauvetage, pas d'une fouille.

— Il y avait quand même les cadavres, dit-il acerbe.

— Certes, nous avons vu des choses, dirais-je, un peu particulières, mais rien ne prouve, pour l'instant, que le commerce de Monsieur Spolion soit illégal.

— Et l'autre marchandise ?

— Quelle autre ? Intervient l'Orionais sans ce rendre compte que la joute verbale entre Ojavert et Kirk n'était qu'une ruse de ce dernier destinée à affaiblir ses défenses.

— La chair fraîche.

— Voyons, Capitaine, n'invertissons pas les rôles de victimes et coupables. Vous savez que l'esclavagisme des femmes vertes a été aboli en 2/0105.

Spolion s'esclaffa : « Commandant, ces femmes font tourner la tête aux Terriens, et vous n'échappez pas à leurs envoûtements.

— En définitive inspecteur, fit Kirk, feignant d'ignorer la dernière remarque. Nous gardons les femmes en garde à vue, et nous enverrons le rapport à la flotte. Monsieur Spolion ne peut évidemment pas piloter seul le Perle d'Orion. De plus, en attente des conclusions des autorités de la FUP, il serait même souhaitable qu'il reste à bord de l'Enterprise. Je propose, donc, qu'on remorque son vaisseau.

— Dans ce cas, inspecteur, vous conduirez ce monsieur à l'infirmerie afin que le docteur en chef signe l'accord sanitaire de séjour. Je vous y rejoindrai dans un instant. J'ai à faire.

L'officier de sécurité resta coi : jamais il n'avait entendu parler de certificat médical pour rester à bord, surtout si le médecin-chef lui-même avait guéri et donc

examiné la personne.

* * * * *

Kirk était franchement pressé de sortir du bureau. Il se précipitait vers l'infirmierie.

— Bones, cria-t-il en entrant. Êtes-vous libre ?

— Vous avez le diable aux trousses, Jim ? Entrez dans mon cabinet et racontez-moi vos problèmes.

— Avant tout, prenez les dispositions pour que le dénommé Spolion ne puisse sortir du dispensaire tant que je suis ici, et rendez-vous indisponible. Vite, Bones !

— Bien, Jim. Vous avez vos raisons, et vous me les expliquerez, je l'espère.

— Oui, vite !

McCoy appela une infirmière et lui demanda de ne pas le déranger, et de traîner le plus possible dans le check-up le plus complet pour sieur Spolion. Imaginez que vous êtes en train de choisir l'un des premiers astronautes de la Terre, ajouta-t-il.

* * * * *

Voyant Kirk se détendre, il sortit de sa bibliothèque une bouteille de Brandy et deux verres pendant que Jim se précipita sur la console du médecin. Il conservait une oreille attentive aux ordres que le Capitaine donnait à Uhura, car il ne voulait pour rien au monde rater les joutes avec cette vieille paire d'oreilles pointues qui ne manquait jamais de piquant si celles-ci se pointaient dans la communication. Ce qui choquait particulièrement le fin psychologue qu'était le médecin, fut la fin du message : « Et enfin, dégotez-moi la pire cabine individuelle disponible à bord. Dès que vous l'aurez trouvée, allouez-la à Monsieur Spolion. Débrouillez-vous pour qu'aucune autre chambre ne soit disponible. Quand cela sera fait, vous me rappellerez ici.

Il avait rarement vu le Capitaine dans cet état d'agacement.

— Et maintenant, à nous deux, Bones, fit Kirk quand il eut coupé le moniteur. Et santé, dit-il en vidant son verre d'un trait !

— Jim. Quelque chose ne va pas. Vous donnez des ordres puérils. Presque indignes d'un officier. Pire, vous ne dégustez même pas votre verre. Qu'y a-t-il donc, pour vous mettre dans un tel émoi ?

— Puérils !? Je suis contraint d'héberger un type qui mériterait de se trouver dans une cellule et il faudrait que je reçoive avec les honneurs ? Rien à faire, Spolion n'aura que le minimum. C'est pourquoi il faut que ce personnage soit immobilisé ici pendant qu'Uhura fait le nécessaire. De plus, je ne veux pas l'avoir dans les pattes pour l'instant. Et maintenant attendons Spock et je vous expliquerai tout.

* * * * *

Dès que ce dernier fut arrivé, Kirk raconta les aveux d'Étoile, puis sa visite chez Ojavert. Il avait besoin de leur avis, à la fois comme amis et comme officiers pour y voir clair, car il avait l'intime conviction que Spolion était malfaisant. Il savait que son intuition le trompait rarement, mais il craignait que son jugement ne fut faussé par le légendaire enchantement des Orionaises. S'il est parfois difficile de justifier un pressentiment, il est néanmoins indispensable de connaître ses points faibles et de rester lucide.

— Jim, vous avez déjà affronté les Orionaises, commença le médecin. Vous devriez être, en quelque sorte, un peu immunisé. Pourtant, reconnaissez que le coup de la chambre, est un acte qui me semble

— comment dirais-je ?

— illogique, pour pasticher Spock. Pour moi, ça, c'est un symptôme troublant.

— Je partage votre opinion, Docteur. Le capitaine agit de manière illogique, répondit Spock en entrant dans la pièce.

— Merci, cher collègue, ironisa McCoy, mais je vous dirai que le cœur a sa logique que la raison ne connaît pas. Jim, dites-moi ce que vous ressentez pour Étoile.

— Rien, Bones, je vous assure. De la sympathie...

— C'est déjà beaucoup ! Je vous connais ! Tout vous attire en elle. Son esprit vif, la cause qu'elle défend, la condition contre laquelle elle se révolte, et pour finir, n'est-elle pas mignonne ?

— Alors vous croyez que je manque d'objectivité.

À contrecœur, McCoy avoua que c'était probable, mais le rassura tout de suite : « Pourtant, je partage votre jugement, comme vous, je me méfie de Spolion.

— Je n'ai jamais cru à l'abolition de l'esclavagisme. Il a changé de forme. C'est tout. Quant aux filles, je les comprends. Mais elles ont tué, conclua McCoy.

— Nous aussi nous avons parfois tué. Et c'était aussi de la légitime défense.

— Ce n'est pas rigoureusement la même chose. Nous sommes assermentés. Et vous savez que personne ne peut se rendre justice soi-même. Il y aurait immédiatement des abus. L'histoire l'a souvent montré.

— Et que faites-vous quand la justice est partielle, voire inexistante ?

— Bonne question, Jim.

— Belle esquivé, Bones, vous feriez un excellent politicien !

Dilemme pour un homme dont la mission est de combattre la souffrance et repousser la mort. Interrogation pour un autre, qui connaissait trop bien l'histoire de son monde pour ne pas se souvenir de toutes ces forces d'interposition pacifique qui, à force de non-ingérence, se faisait anéantir, les mains dans les poches, avec en prime l'infamante responsabilité de non assistance à personne en danger. Spock, l'avait-il compris ? Était-ce l'amitié ou le souci de trouver une réponse à un problème fascinant qui le fit sortir de son mutisme ?

— Si je puis me permettre, expliqua-t-il, la fonction de la justice est de protéger la cohérence d'une société. Ce qui est valable pour une communauté ne l'est pas nécessairement pour l'autre. Ce qui était juste et normal hier ne le sera plus demain. C'est pourquoi nous prônons la tolérance. Le problème qui nous préoccupe

maintenant, est le cas, pas rare du tout, de voir des sociétés divisées en clans. Il n'est pas rare non plus d'observer certaines ségrégations entre castes. On constate dans ce cas que la classe sociale la plus désavantagée essaie, soit de modifier la justice, soit de gagner son indépendance. Or, lorsqu'il est impossible d'arriver à une solution pacifique de compromis, une sécession violente devient souvent la dernière issue, avec son cortège de guerres civiles, de résistances et de terrorismes.

En conclusion, Spock ? demandèrent en cœur Kirk et McCoy.

— He bien...

Le timbre de la console, suivi de la voix de Uhura, sembla interrompre une pause qui s'annonçait longue. Le vulcain, se remémora une expression favorite de Chekov dans des circonstances analogues : « Sauvé par le gong ! » La conclusion ? Il la connaissait. Et elle lui déplaisait, car les Terriens ne savaient pas gérer la non-violence comme les Vulcains.

* * * * *

Uhura savait toujours s'acquitter à merveille de ces missions spéciales qu'on lui confiait. Elle avait déniché une pièce rarement occupée à cause de l'inconfort dû à la proximité du propulseur pour y parquer l'Orionais.

— Merci, Uhura. Maintenant, Bones, vous pouvez rejoindre votre victime. Et amenez-le-moi sur la passerelle après vous être assuré qu'il est apte à monter dans une capsule Mercury.

Comme Kirk et Spock sortaient précipitamment. McCoy lui lança : « Capitaine, si les Orionaises ont besoin d'aide, je vous suggère de demander les services de l'enseigne Al'Khana, une jeune et talentueuse neuropsychologue. Dans certaines situations, seule une femme en comprend une autre.

* * * * *

Dans la courative, Kirk se retourna vers Spock : « Alors, votre conclusion ? Je l'attends, votre conclusion, Spock !

Un Terrien aurait lâché un long soupir avant de répondre. Un Vulcain blanchissait son cerveau en une fraction de seconde.

— Vu qu'aucun des deux partis n'a atteint la maturité suffisante pour dépasser leurs pulsions paléocéphaliques, l'affrontement violent est inévitable.

— Ah ! Vous voyez ! Bien ! Maintenant, accompagnez-moi, s'il vous plaît. J'ai besoin de votre objectivité pour confirmer ou infirmer mes impressions. Nous allons rendre visite à nos prisonnières. Oui, je veux que vous jugiez, vous-même, sur pièces.

— Je ne vous comprends pas. Pourquoi tant de soucis ? Si elles étaient en légitime défense, la justice de l'UFP en tiendra compte.

— Pour être franc, j'ai le pressentiment que personne ne les croira, d'autant qu'elles ne représentent aucun intérêt par rapport au gouvernement d'Orion avec lequel nous essayons d'avoir des accords commerciaux. Et puis, Spock, vous y croyez,

vous, à la disparition de l'esclavagisme ?

— Il est vrai que le traité a été signé plus par intérêt que par conviction. D'ailleurs, peu de temps après, s'est institué l'apartheid, prétendument pour permettre aux Orionaises vertes de se développer à leur propre rythme dans leur propre niche culturo-environnementale. Il semblerait d'ailleurs qu'il n'y a eu aucun progrès culturel. La quasi-totalité des vertes est ignare.

* * * * *

Lorsque les deux officiers pénétrèrent dans la cellule où étaient réunies les femmes rebelles, ils furent accueillis par l'exubérante Étoile.

— Bonjour, Capitaine. Puis, saluant à la vulcaine, elle continua : longue vie et prospérité.

Spock ne put s'empêcher de relever un sourcil, avant de répondre à la salutation. Il prit un air méditatif avant de continuer.

— Êtes-vous la seule à parler Standard ?

— Nous le parlons toutes, mais les autres le dominant mal. Si vous parlez lentement et si vous êtes patient pour les écouter, alors vous pouvez aussi parler avec elles.

Étoile était la plus petite avec son mètre cinquante-cinq. Elle avait les yeux bridés, un petit nez au milieu du visage assez large, et surtout un curieux sourire que McCoy avait disséqué : « Les muscles canins et releveurs prennent plus part au mouvement du sourire que les zygomatiques, ce qui donne une touche d'amère mélancolie. » Quand le médecin se mettait à énoncer doctement son opinion, il n'était pas mieux que le Vulcain !

Spock s'adressa à celle qui était la plus forte. Plus grande que lui d'une demi-tête, elle était bâtie tout en muscle. Son visage lui rappelait celui d'une photo qu'il avait vue dans un livre de l'histoire des É.-U. , une femme comanche. Mais l'Orionaise avait les cheveux légèrement ondulés.

— Comment vous appelez-vous ?

— JUP.

— Que signifie ce nom ?

— Sais pas. Nom matricule complet 2418JUP09207.

— Qui vous a donné ce nom ?

— Maternité.

Spock se tourna vers la plus belle femme. Un canon de mensuration dans les normes terriennes et mêmes vulcaines. Un visage ovale doux, mais fermement terminé par un menton volontaire, que surmontent une bouche délicatement sensuelle aux commissures profondes, un nez discret et de grands yeux où pouvaient briller avec malice tour à tour tendresse et passion.

— Je suppose que vous êtes Perle. D'où vient votre nom ?

— Spolion donne. Plus joli que 0158VEN08678, car être hôtesse.

— C'est-à-dire ?

— Faire joie clients.

* * * * *

Spock et Kirk apprirent ainsi que les femmes n'avaient aucune formation ni aucune vie de famille. Elles étaient plus ou moins hébergées dans des pensionnats. Elles en sortaient quand un tuteur venait ou quand elles avaient plus de quatorze ans. Leur protecteur jouissait d'elles comme il le souhaitait. Certaines n'avaient même pas de chambre, et dormaient à même le sol sur le palier. Si elles pouvaient être cédées à un autre maître, elles, en revanche, n'avaient pas le droit de le quitter, car pour circuler, il fallait un certificat de travail à jour, sinon il ne restait plus qu'à vivre dans les égouts, les caves abandonnées, les trous à rats... Avec parfois la prison, mais au moins, là, il y avait de la nourriture, des paillasses et des douches.

L'absence de mâles verts restait un mystère.

Quant à leur mauvais traitement dans le vaisseau, cela venait de ce que Spolion avait annoncé de diminuer le salaire de l'équipage à cause de la crise économique, toujours elle, et depuis combien de temps. En compensation les femmes étaient à disposition des hommes du vaisseau. L'équipage en voulait pour son argent. À condition de ne pas abîmer le matériel, cela allait de soi. D'ailleurs, un peu d'éducation ne ferait pas de tort à ces filles. D'autant que certains clients ont des goûts compliqués.

Quand Spock se tut enfin, Kirk qui avait gardé le silence pendant tout ce temps dit aux femmes : « J'enverrai deux personnes qui s'occuperont de vous. Le lieutenant Uhura, chef des communications, et bien au courant de la justice aussi, et l'enseignante Al'Khana, une jeune neuropsychologue. En attendant, je vais demander que vous occupiez deux cellules au lieu de vous entasser dans une seule.

* * * * *

En allant vers la passerelle, Kirk demanda à son second quelles étaient ses observations après son entretien.

— Fascinant, Capitaine, j'ai découvert que le charme qu'elles exercent sur l'homme est causé par une grande réceptivité télépathique. Grâce à cette faculté, elles peuvent plus ou moins adapter leur comportement aux sentiments du mâle qu'elles veulent séduire. Mais elles peuvent aussi atténuer leur séduction. Pas tout fait néanmoins, car tout cela est très subconscient. En l'occurrence, elles ne tentaient pas consciemment de nous subjuguer.

— Et qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— Je n'ai nullement besoin d'une antiquité de microprocesseur dans les oreilles, s'étonna le Vulcain.

— Surtout pas dans les vôtres ! Je voulais dire : quel indice vous a fait découvrir ces dons de télépathies ?

— Le salut vulcain. J'ai compris qu'Étoile voulait nous plaire. Elle a beau être très cultivée, je doute qu'elle sache quel point les Vulcains détestent certains

contacts physiques et apprécient, comme la majorité des humanoïdes, le partage de ses traditions. J'ai d'ailleurs fait plusieurs expériences pour vérifier. Ainsi, j'ai émis ces pensées de ma mère vers Neige. Aussitôt, elle en prit les attitudes maternelles. Le test fut encore plus concluant avec la timide Brûme lorsque j'ai visualisé l'arrogante T'Pring. Si son langage ne trahissait pas la pauvreté de sa culture j'aurais pu croire que je me trouvais en face d'une vulcaine de l'espèce qui me déplâit, même à moi, ce qui n'est pas peu dire. Brûme croyait sans doute que c'était mon idéal féminin.

— D'après vous sont-elles de bonne foi dans tout ce qu'elles ont dit de leur vie et de leur condition ?

— Affirmatif. J'ai émis des pensées qui demandaient la franchise et la confiance. Elles s'y sont conformées. De plus, toutes mes questions étaient rigoureusement choisies afin de vérifier la validité de leurs dires. Jamais elles ne se sont contredites, et tout semble cohérent dans leurs dires. Je crois, Capitaine, qu'elles étaient au bord du désespoir, car elles sont persuadées que rien ni personne ne les aurait aidées. Devant un problème insoluble, il n'y a qu'une solution, l'ignorer, l'écarter. Pour cela, il n'y a que deux alternatives : fuir ou détruire. Elles ont saisi la deuxième solution, car la vie l'emporte sur la mort. Puisqu'aucune loi ne les protège, elles se sont rendu justice. C'est l'histoire de toute fin de tyrannie.

— C'est ce que je craignais. Je pense que leur cause est juste, aussi j'ai imaginé une solution capable de satisfaire tout le monde.

— Encore un de vos tours, Capitaine ?

— Mmm ! Connaissez-vous Robinson Crusoë ?

* * * * *

Ils étaient arrivés à la passerelle et faillirent percuter deux techniciens, une japonaise et un nain, qui en sortaient. Le regard de Kirk s'arrêta sur Eiko. Celle-ci crut qu'elle devait rendre des comptes : « Robert a réparé votre siège, Monsieur. Quant à moi, j'ai corrigé quelques circuits défectueux que m'avait signalés le Lieutenant Uhura.

Kirk en fait, pensait à toute autre chose, en la voyant, il avait d'abord cru à une sœur jumelle d'Étoile, mais au teint jaunâtre.

L'ascenseur se plaignit. « Les portes ne peuvent se fermer si vous restez dans le passage. Veuillez avoir l'amabilité de vous écarter, Capitaine.

Éberlué, Kirk fut arraché à sa méditation. La machine avait dit : « Capitaine », il s'avança vers le pupitre de pilotage en lançant à l'Asiatique qui conduisait l'Entreprise d'une main experte en compagnie du toujours jovial navigateur russe.

— Monsieur Sulu. Dépêchons-nous de revenir sur Amaz-7. Monsieur Chekov, nous allons baptiser cette planète : Spartaca. Officialisez ce nom.

Kirk rayonnait comme à chaque fois qu'il préparait un de ces petits tours de passe-passe diplomatiques.

La porte de la passerelle s'ouvrit pour laisser passer Spolion et McCoy.

— Je vous présente le patient qui m'a demandé le plus de temps de toute ma carrière pour vérifier qu'il était en bonne santé.

— Vous avez un médecin de bord bien incompetent, Capitaine, maugréa l'Orionais.

— Excusez le Docteur McCoy. Il ne s'est pas spécialisé en ornithologie, ironisa Kirk.

— Orio-pathologie, corrigea Spock.

— Je vous conseille la lecture de Freud pour élargir le domaine de votre logique : celle de l'erreur soupira le médecin à l'adresse du trop sérieux Vulcain.

— Trêve de bavardages, je me présente puisque personne n'a cette courtoisie, Spolion, Président Directeur Commodore du Perle d'Orion.

Uhura, devinant que l'affrontement était ouvertement engagé, s'insinua dans l'attaque verbale qui allait se concentrer sur le nouveau venu.

— Lieutenant Uhura, chef des communications, descendante d'esclaves noirs.

L'Orionais tiqua en saisissant l'allusion perfide et, prenant un air dédaigneux, continua de s'adresser à Kirk comme la seule personne digne d'un peu de respect.

— Commandant, je vous saurais gré de prier cette personne de garder ses commentaires pour elle. Il me semblait d'ailleurs que c'est à vous de me faire les présentations.

Kirk qui connaissait parfaitement ses hommes acquiesça avec machiavélisme. Il hésita un bref instant. Qui allait-il présenter maintenant ? Sulu ? Non : Chekov. Il était normal de laisser à l'amateur d'Alexandre Dumas, le coup de l'estocade finale. Le Russe répondit aux espérances du capitaine lorsqu'il prit la parole, dès que ses noms, grades et fonctions furent cités.

— Et moi, je descends des Bolcheviks, ironisa Chekov avec une voix cosaque, lourde de menaces.

Spolion eut un léger mouvement de recul devant cet énergumène à l'accent méchant qui devait sans doute être une caractéristique d'une curieuse race de Bolchoses. Il ne connaissait évidemment pas l'histoire de la Terre. D'ailleurs, pour lui, l'Histoire était chose futile, juste bonne à s'enorgueillir des victoires passées. Les plus forts gagnaient toujours, et les gagnants étaient toujours les bons. Lui était bon. Aussi, voulut-il le prouver à ces personnes qui semblaient lui être hostiles. Non qu'il se sente obligé de se justifier, il détenait la vérité. Il fallait que ses ignares le comprennent.

— Messieurs, dames, je n'ai rien à me reprocher, aussi, je vous prierais de bien vouloir jouer cartes sur table, si vous avez le courage de parler ouvertement. Tout d'abord, permettez-moi de vous faire remarquer, Madame, que mes employées ont des contrats en bonne et due forme.

— De quel travail s'agit-il ?

— Ce sont des hôtesse d'accueil.

— Leur prostitution est-elle légale ?

— Bien sûr, Capitaine, cela fait partie de leurs attributions professionnelles.

Nous ne pratiquons plus le proxénétisme depuis que nous avons signé la convention commerciale avec la Terre.

— Toute vie doit être respectée. Toute activité destinée à maintenir la vie a

droit au même respect, quels qu'en soient les organes et fonctions mises en jeu, cita Chekov.

— Là, je partage complètement votre opinion, Monsieur, nous avons trop tendance à payer trop cher les activités cérébrales. Grâce à vous, primo, nous économisons les dépenses des études industrielles, et secundo, nous ne manquons pas plus de techniciens ni de main-d'œuvre, car seuls les plus doués ou les plus fous continuent leurs longues études. D'ailleurs qu'apprennent-ils dans ces écoles ? À manifester avec des slogans du type : Prostituées, mercenaires, ouvriers, intellos, même combat ! Pauvres idiots !

— Quand j'étais étudiant en Astrophysique à l'Université L.D. Landau, je peux vous assurer que...

Uhura savait qu'une corde sensible de Chekov venait d'être touchée, aussi s'était-elle rapprochée de lui, posant la main sur son épaule en même temps qu'elle l'interrompit en soufflant « Pavel, vous perdez votre temps. Vous vous adressez à une montagne.

Kirk sauta sur l'occasion : « Je crois que les présentations sont faites, le Lieutenant Uhura va vous conduire à vos quartiers. Vous êtes évidemment libre de circuler dans les aires publiques du vaisseau.

Et il s'installa au siège de commandement sans jeter un coup d'œil derrière lui. Tous se remirent à la tâche, sauf Spock qui lui, n'avait pas quitté des yeux l'écran de son poste. Sulu ne savait trop s'il fallait regretter d'avoir été oublié.

Dès que les portes se refermèrent derrière Uhura et l'indésirable hôte, Kirk entendit derrière lui la voix de McCoy : « Bon débarras !

— Voyez-vous Bones, je tenais à ce que mes meilleurs officiers connaissent ce sinistre pirate. Je crains qu'on ait introduit la zizanie à bord. Il ne manque plus que Scotty. Mais ce brave ingénieur-chef écossais ira rendre visite à Spolion, une bouteille de whisky à la main. Rien de tel pour délier les langues.

— Capitaine, ôtez-moi d'un doute, avança prudemment le Russe. Le Perle d'Orlon a bien été interceptée en zone douanière ?

Les regards se braquèrent sur le navigateur, et Spock précisa « article 21 de la loi n° 85-1470, tout vaisseau circulant à moins de 20 parsecs à l'intérieur des frontières de l'UFP peut être soumis au contrôle douanier.

— Chekov, cette mission vous revient de droit, » fit Kirk avec une moue d'admiration. « Lorsque nous nous mettrons en orbite, vous et Sulu passerez sur l'autre vaisseau pour affiner son orbite. Vous vous ferez accompagner par des agents de sécurité habilités aux douanes.

* * * * *

L'équipe du quart suivant arriva. La passation des commandes terminée, Kirk et McCoy se dirigèrent vers la salle des machines à la rencontre de Scotty. Comme prévu, il s'assurait que le changement d'équipe s'engrenait parfaitement. Le capitaine raconta en détail ce qui s'était passé depuis l'abordage du Perle d'Orion. Il souhaitait

que ses principaux officiers puissent juger de la situation. De plus, pendant que Chekov allait examiner en détail la cargaison, il valait mieux garder Spolion à l'écart.

* * * * *

Entre temps, Uhura et Al'Khana avaient rejoint les prisonnières, et leur avaient fourni des vêtements plus discrets. La neuropsychologue entreprit d'analyser les histoires des Orionaises. Vérifier et prouver qu'elles avaient été abusées n'était pas très aisé, voire impossible.

Kirk l'avait deviné, mais il n'y avait pas que cela. Il connaissait trop les gens d'Orion. Il savait que l'interdiction de la possession d'êtres humanoïdes en propriété personnelle était violée. Les Vertes n'en étaient pas les seules victimes. Il existait mille formes de dominations discrètes et efficaces. De la bonne à tout faire qui essaye de survivre, à la putain qui n'a plus le choix, en passant par l'ouvrier sans permis de travail ou l'ingénieur lié à quelque chantage. La domination d'autrui était monnaie courante, sous le couvert d'un libéralisme qui en fait ne servait réellement les intérêts que d'une petite minorité manipulant la destinée de la majorité à coups de lois dites sociales. Dans tout ce coin de la galaxie, parmi les systèmes démocratiques, les Orionais détenaient la palme de la démagogie.

La Terre était en crise. Les accords commerciaux signés avec Orion avaient fait tourner la tête aux révolutionnaires assoiffés de puissance et aux conservateurs nostalgiques du bon vieux temps de l'acratie économique. « Quelque chose était pourri dans le royaume », depuis que le fameux accord des transactions galactiques avait introduit le ver dans le fruit. Les émeutes se multipliaient sur Terre. Les gens de la Flotte étaient outrés, quand ils voyaient ces destructions d'aliments par les producteurs eux-mêmes afin de maintenir les prix. Cependant, la dernière émeute n'avait pas choqué Spock. « Logique, avait-il conclu, si chaque révolte apporte satisfaction à ceux qui l'ont faite, alors pourquoi pas pour les chômeurs ». Chômeur, sans domicile fixe... des mots que l'on croyait révolus. La logique du Vulcain fut mal acceptée par McCoy, car l'émeute tourna au carnage. Si la biosolde avait été maintenue, ce n'était d'ailleurs pas cause de leur lutte, mais parce qu'il était à craindre une guerre civile à l'échelle planétaire.

Kirk était allongé sur son lit, en train de ressasser ces idées maussades, quand on frappa à sa porte. Il reconnut les trois coups rapides de Chekov. Il venait au rapport et paraissait dépité : « Rien d'intéressant, Capitaine. Il y a bien le whisky fabriqué à base d'éthanol sur Orion et un tout petit détail, qui ne prouve, hélas, rien.

— Quel détail ?

— Vous savez, ces gadgets de ceinturons et de baudriers. Et bien, ils étaient dans des containers de transports d'armes klingons.

Kirk sursauta. Ne disait-on pas que des disrupteurs avaient été utilisés lors de la dernière émeute ? Les journalistes en avaient à peine parlé. Tout le monde, les forces de l'ordre et celles des révoltés avaient démenti. Pourtant, des collègues de McCoy, dignes de foi, en avaient reconnu les symptômes sur les cadavres et les rares

survivants.

La console émit un timbre d'appel. Kirk prit la communication. C'était Ojavert qui venait d'apprendre la visite de Chekov et qui exprimait son mécontentement. Il menaça d'en référer aux autorités pour acharnements suspects sur Sieur Spolion.

— Inspecteur, vous semblez suivre les règlements à la lettre. Vous semblez les connaître par cœur. Je suis surpris que vous ayez oublié les règles douanières de l'UFP.

— Je n'ai rien oublié. C'est vous qui déplacez le problème. Il y a meurtres. Et c'est plus grave que des peccadilles de contrebande.

— Je vous le concède, Inspecteur, mais, en tant que commandant de ce vaisseau, je fais, moi aussi, mon travail.

Et Kirk coupa la communication en soupirant. Cet imbécile d'inspecteur avait raison pour ce qui concernait ce qui s'était passé sur le vaisseau orionais. Mais il ne voyait pas la sécurité de l'Enterprise. Jim avait déjà eu souvent des démêlées avec les marchands ambulants de l'espace. Si chat échaudé craint l'eau froide, que dire face à de l'eau-forte ? Spolion était autre chose qu'un négociant, il le sentait et il sut gré à Chekov, lorsque celui-ci lui fit part de ce qu'il avait remarqué quelques désaccords entre Kirk et le nouvel inspecteur.

— Je le crains, Chekov. Mon intuition me prévient souvent d'un danger. Et c'est le cas maintenant.

— Je comprends. Spock dirait illogique, je dirais irrationnel. Une caractéristique de l'intelligence est de comparer les informations enregistrées, de les classer en ensembles obéissant à des règles communes qui sont utilisées par la suite pour extrapoler. Mais tout cela est inconscient. Ainsi, au cours de nos divers contacts avec autrui, notre cerveau emmagasine que tel type de nez associé à tel type de lèvre présente une grande probabilité de gentillesse ou de méchanceté. De manière subconsciente, on fait de la morphopsychologie. Et cela est l'origine aussi bien des coups de foudre que des aversions viscérales.

— Je vous ignorais des goûts pour la psychologie.

— De l'amateurisme, Capitaine, rien d'autre. En fait, je suis passionné par le cerveau, par l'intelligence. Mais n'étant pas expert en la matière, je garde mes réflexions pour moi-même.

Soudain, le champ gravitif induit fluctua imperceptiblement. Les deux hommes comprirent que l'Enterprise entamait sa phase de mise en orbite. Pavel, sentant que l'esprit de son chef serait ailleurs, en profita pour prendre congé. Il se mit à déambuler dans les coursives, sans but apparent. Il ne voulait pas se retrouver seul avec ses pensées dans sa chambre. La seule personne en compagnie de laquelle il se sentait à l'aise était en train d'escrimer. Quelle idée ! lui il eût préféré le kendo. Mais on ne le pratiquait pas sur le vaisseau. Puis, il pensa à Uhura, et ses pas le conduisirent tout naturellement vers les quartiers de détention. Avec Sulu, il pouvait parler, avec elle, il pouvait se taire.

Chapitre III

Quand le russe arriva près des cellules, Al'Khana était sur le point de partir. Elle avait troqué son uniforme de la Flotte contre un vêtement de laboratoire qui moulait tout son corps de blanc. Une cape blanche retenue par une collerette et solidaire des manches par des bandes adhésives descendait jusqu'à ses mollets. Une large et haute coiffure, toujours blanche, enveloppait son visage rectangulaire, dont la teinte halée était rappelée par les bottes, les mains et la doublure de cape. Uhura fit les présentations. Chekov fut embarrassé par l'intensité du regard de la neuropsychologue. Ses yeux verts semblaient vouloir dévoiler l'âme avec la même impudeur mêlée de tendresse, comme l'aurait déshabillé une amante. Heureusement, elle semblait pressée d'aller rejoindre McCoy, car pour elle, il n'y avait pas l'ombre d'un doute que les Orionaises avaient été maltraitées. Malheureusement, elle savait que le tricolore psychique n'était pas reconnu comme pièce à conviction pour la justice.

Uhura s'empressa d'attirer le Russe devant les deux cellules qui étaient en vis-à-vis, de chaque côté du couloir. Elle présenta ses protégées, comme elle le disait.

— Voici JUP, ou plutôt, Esméralda, car elle a fini par choisir son nom. Je ne me rappelle plus pourquoi Al'Khana a parlé d'émeraude. Sans doute une analogie avec la couleur de leur peau. Elle a évoqué les mythes associés à cette pierre : attribut de Vénus, symbole du printemps pour les Aztèques, couleur de la patrie des ancêtres de McCoy, matière d'un vase sacré, le Graal, si cela vous dit quelque chose, et que sais-je encore. JUP alors a demandé à en voir une si c'était possible. J'avais une gemme de cette pierre dans ma chambre, souvenir d'un voyage en Amérique latine. Comme je ne me sentais pas indispensable au côté d'Al'Khana, je suis allée la chercher. À mon retour, JUP prit le gros cristal de roche sur lequel saillait une veine dont la couleur et les dimensions ressemblaient au pouce qui tenait la pierre. Alors, gravement, elle annonça que le nom de cette pierre lui conviendra, le jour où le joug d'Orlon tombera. Je lui fis remarquer que le nom de ce joyau s'appelait, Esméralda, en espagnol et que cette consonance me paraissait plus féminine. Et aussi, que le vert est la couleur de l'espoir. Alors, sans attendre demain, elle a déclaré qu'elle s'appellerait dorénavant Esméralda. En remontant, dans ma chambre, j'avais pensé ramener quelques autres objets pour occuper leur temps. Des livres, de la musique... Justement, j'avais quelques morceaux de musique du vingtième siècle : des chansons de Nichelle Nichols, des negro spirituals, des blues et un classique du synthétique, Albedo 0.39 de Vangélis, dont j'étais certaine que le thème de l'épée d'Orion ne laisserait pas

indifférentes nos invitées surveillées. Je ne me suis pas trompée. Diable a demandé si je n'avais pas d'autres musiques plus martiales.

— Si j'avais su s'exclama Chekov. Je devrais retrouver dans mes affaires de vieilles chansons des chœurs de l'armée rouge.

— Diable m'a aussi demandé de lui trouver un livre parlant du Bouchido. Vous savez de quoi il s'agit ?

— Pardon, fit le russe étonné. Vous disiez Bushido ?

— C'est ça, cria Diable. Bushido. S'il vous plaît.

— Vous parlez bien du code d'honneur des samourais ?

Diable acquiesça d'un signe de la tête.

— Quand j'étais étudiant, j'ai pratiqué l'aikibudo. Je me rappelle de la signification de do, la voie, et de bu. Cet idéogramme résume l'esprit de la Flotte : c'est la force issue du courage, qui procure la paix. Mais je demanderai à Sulu, qu'il vienne vous voir. Lui en saura sans doute plus que moi dans ce domaine.

— Ah ah ah ! je vous surprends, ricana une voix que les Terriens reconnurent immédiatement.

Sulu s'approcha du duo, mimant du bout de son index accusateur, la mouche d'un fleuret.

— Et bien, quand on parle du loup ! dit Chekov. Que faites-vous par ici ?

— Le combat cessa faute de combattants ! fit-il avec un geste théâtral qui précisait que les adversaires avaient été balayés. Alors je venais chercher Uhura, pour prendre un goûter puisque vous n'étiez pas chez vous.

— Si je comprends, je ne suis qu'une pièce de rechange, dit Uhura, en prenant un air offusqué. Dès que vous vous sentez seuls, vous venez me voir.

— Qui est responsable de la communication à bord ? taquina Sulu.

— Vous m'avez blessée, continua-t-elle sur le même ton faussement froissé. Quand je chercherai de la compagnie, je m'empresserai de vous oublier.

— Vous ne parlez sérieusement ? Je ne voulais pas...

— Hikaru ! Vous ne marchez pas, vous courez ! Ne voyez-vous pas que je blague ? Mais vous, Monsieur Sulu, vous aurez votre peine. Pendant que Pavel et moi irons au mess, vous, vous resterez ici pour expliquer à Diable, ce qu'est le bushido.

— Diable ? Bushido ?

Uhura refit les présentations. L'épaisse chevelure noire ébouriffée de Diable enveloppait un visage volontaire éclairé par de grands yeux perçants sous un front dissimulé par une frange broussailleuse. Les lèvres ardentes de succubes et la fossette d'un menton énergique donnaient à cette Walkyrie une sensation de violent et fatal appétit. Elle buvait les paroles d'un Sulu hypnotisé qui commença par lui parler de ce qu'il savait des samourais, puis des mousquetaires, puis... Il était trop tard pour rejoindre ses compagnons au mess. Tant pis pour le petit creux qu'il ressentait après son entraînement d'escrime, son âme subjuguée était possédée par une légion de héros qui se bousculaient dans sa mémoire. Sans la présence d'Étoile pour le ramener sur terre, il aurait oublié de se rendre à la deuxième moitié du quart.

Chekov jeta un coup d'œil inquisiteur vers la gauche, lorsque l'Asiatique s'assit

discrètement en face de ses commandes. Le pilote haletait comme un voyageur qui venait de sauter dans le dernier train s'éloignant rapidement de la station. Sa respiration était redevenue paisible quand Kirk pénétra dans la salle. Aussitôt, Spock qui était ponctuel à son poste informa le capitaine de la découverte d'une seconde vie humanoïde sur Spartaca. Elle était très faible. Et malgré l'heure tardive du site à explorer, il était peut-être urgent de commencer des recherches dans ce coin.

— Des traces de vaisseau ? interrogea Kirk.

— Non aucune. L'être semble immobile sur une plage, à l'embouchure d'un fleuve aux coordonnées +5,86687/12,85949.

Le capitaine se pencha vers le navigateur qui affichait déjà la zone sur son écran. Il s'agissait d'une grosse île à l'allure vaguement carrée d'une centaine de kilomètres de côté. Kirk invita le médecin à une petite promenade crépusculaire en compagnie du Vulcain. Le médecin ne put s'empêcher de bougonner, prévenant Jim qu'il ne le suivrait plus sous des arbres d'où pendaient des centaines de fils gluants de toile d'araignée pour, prétendument, maîtriser son aversion pour ces bestioles.

Quand Kirk et Spock eurent quitté les lieux, Chekov se retourna vers Sulu et lui dit :

— Ce que j'apprécie dans notre métier, c'est le rôle du pompier. Toujours présent pour apporter notre secours.

— Et moi, fit Sulu avec un clin d'œil, celui de mousquetaire au service de la reine.

— Vous me décevez, Hikaru, intervint Uhura. Et la veuve, et l'orpheline, jamais ?

— Seulement si elles sont riches !

Les visages se retournèrent vers celui qui venait de lancer cette phrase dans leur dos. Spolion venait de jeter un froid dans le bavardage. Mais, Sulu, avec l'assurance d'un futur commandant de vaisseau, l'enjoignit de quitter sur-le-champ, la passerelle en l'absence du capitaine et d'un accompagnateur.

L'Orionais repartit, vexé, en ayant eu, au préalable, fait remarquer que l'ambiance laissait à désirer et que le travail manquait de sérieux.

— Bravo, Hikaru s'extasia Uhura.

— Ma chère, fit Sulu avec superbe, la reine, voyez-vous, c'est pour moi, le capitaine Kirk, et tout ce que recouvre son autorité : l'Entreprise, et par delà elle, l'UFP. Et cette dernière a toujours cherché à établir des lois qui tentent de protéger les faibles de la liberté des forts. En protégeant la reine, je protège les humbles.

La Bantoue ne put s'empêcher d'esquisser un large sourire devant les effets de scène du pilote. Puis, rentrant dans le jeu, prit un air sérieux, et dit en simulant le dédain :

— Voilà que vous retranchez votre passion de bretteur derrière l'idéalisme d'un Don Quichotte.

— Sauf que d'Artagnan ne se battait pas contre des moulins à vent, grommela le pilote qui trouvait qu'Uhura le cherchait particulièrement aujourd'hui.

Elle fut stupéfaite de voir une ombre maussade s'abattre sur le visage figé de courtoisie, au regard soudain devenu hermétique. Il n'était pas dans les habitudes de

Sulu d'être ombrageux et encore moins lunatique. Normalement, il maniait le verbe avec la même dextérité qu'une lame, dans les jeux de mots et les joutes oratoires. N'avait-il pas rêvé, adolescent, être un poète à l'image de son père ?

Chekov discrètement imita Sulu en s'absorbant dans la contemplation de la console. Uhura se retourna vers ses multiples claviers en haussant les épaules. Cela ira mieux la prochaine fois et elle soupçonnait que les Orionaises n'étaient pas pour rien dans la saute d'humeur de l'Asiatique.

* * * * *

Sur Spartaca, trois silhouettes se matérialisèrent à quelques mètres d'un corps. McCoy se précipita vers l'être en poussant un juron : « Jim, cet homme est un Klingon ! » Après un bref examen, il décida de remonter l'homme à bord, car il était fort affaibli. Il souffrait d'une gastro-entérite, était sous-alimenté et avait perdu beaucoup de sang par une longue et profonde estafilade récente et purulente dans la cuisse gauche.

— Représente-t-il un quelconque danger pour nous ? s'inquiéta Kirk.

McCoy ne craignait rien. Le seul risque que voyait le médecin était d'introduire un élément pathogène contagieux dans le vaisseau. Il fallait donc être décontaminé dès l'arrivée en salle de transfert moléculaire, puis les quatre hommes seraient contraints de rester sous surveillance clinique jusqu'à ce que la cause du mal qui frappait le Klingon soit clairement identifiée.

* * * * *

Kirk et Spock attendaient patiemment étendus sur leur lit d'hôpital que le médecin vienne leur donner les résultats des analyses. Les deux hommes se sentaient bien, mais acceptaient avec une sage résignation leur immobilisation qui fut de courte durée, car le diagnostic du médecin fut rapidement confirmé par les examens complémentaires. Ce fut avec une joie évidente qu'il annonça à ces deux amis : « Bonnes nouvelles !

— Le Klingon est mort ? s'exclama Kirk.

— Voyons, Jim ! Ce n'est pas cela une bonne nouvelle pour un médecin.

— Le docteur veut logiquement dire que le Klingon n'emportait avec lui aucun germe contagieux.

— Mais alors qu'a donc cet oiseau de malheur ? Que faisait-il sur cette planète ? fit Kirk désappointé d'avoir sur son vaisseau l'un de ces diables de Klingon.

— Je peux répondre à la première question, Jim. Sous-alimentation et intoxication alimentaire. Je peux donc commencer à répondre à la deuxième question : cet homme doit être un banni. À vous maintenant de savoir pourquoi. Vous pouvez d'ailleurs le voir. Il est en mesure de vous parler. Suivez-moi. Je vous y conduis.

Kirk suivit Bones dans la chambre voisine. Le capitaine blêmit et exprima son étonnement de ne voir pour toute présence au côté de l'ennemi de la Fédération que

l'enseigne Al'Khana

— Jim, » soupira le médecin, « un hôpital n'est pas une forteresse !

— Peut-être, Commandant, bredouilla le Klingon, qui avait entendu la dernière phrase de Kirk. Peut-être avez-vous raison. Mais moi, je ne suis pas votre ennemi.

— Baliverne ! s'écria Kirk.

— Non, capitaine ! Vous savez que dans toute guerre, il y a des opposants, des dissidents, même chez les militaires. Mais en période de guerre, le régime politique est souvent une dictature, afin que tous les citoyens n'agissent, ne parlent, ne pensent même, qu'à l'unisson. C'est la fourmilière au service de la reine. Les politiciens de notre monde ont détourné le message de Kusmar le Grand pour faire de nous des conquérants et ainsi nous faire oublier la crise dans laquelle nous nous empêtrions depuis des décennies. Pourtant, la théorie de l'homme unidimensionnel est le refus du déterminisme des modes. Subtilement, l'homme unidimensionnel est devenu une mode. Une mode qui refuse toutes les autres. Une mode qui a un culte fanatique : la volonté de puissance.

Le Klingon garda le silence avant de continuer. Il s'était passionné, et en oubliait la fatigue.

— Voyez-vous, Capitaine, même des guerriers de haut rang souhaitent la paix.

Un jour viendra, je vous le dis, où nous pourrons vivre ensemble.

Voyant la moue dubitative de Kirk, Spock prit la parole :

— Moi, je n'en doute pas. Si Vulcain est sorti de la barbarie, d'autres mondes le peuvent aussi.

— Je n'y crois pas, à moins d'un miracle, rétorqua Jim avec scepticisme.

— Vous avez sûrement raison, soupira le Klingon. Un miracle, un électrochoc... j'espère que ce ne sera pas une catastrophe.

— Jim ! intervint le médecin avec sévérité. Ménagez-le ! Il n'est pas encore tout à fait remis.

— Dans ce cas, passons aux choses sérieuses. Qui êtes-vous ? Que faisiez-vous sur cette planète ? demanda abruptement Kirk à l'adresse de l'étranger.

Kphor-Ur était navigateur à bord d'un Oiseau de Proie. Il avait été abandonné sur cette planète après avoir refusé de prêter allégeance au nouveau capitaine.

Un sourire dépité s'était dessiné sur les lèvres du Klingon lorsque Kirk avait commenté d'une phrase lapidaire :

— Une de vos mutineries favorites !

— Pire ! Mon ex-capitaine faisait partie des dissidents. J'étais son homme de confiance.

Le Klingon ferma les yeux et reposa la tête sur l'oreiller. Il était épuisé. Depuis une semaine, il errait sur ce monde inconnu où il ne savait reconnaître ni les dangers ni les aliments. Ni ses études d'astrophysique ni sa longue préparation au service militaire ne l'avaient préparé à ce genre de situation. Un Klingon passait rapidement de vie à trépas en traversant de cruelles souffrances. Mais lui avait été plus sadiquement châtié. Il se souvint des dernières paroles qui lui furent adressées au moment où le plot de téléportation bourdonna : « Voilà ton royaume de paix, nous te l'offrons. Puisse

ton regard s'éteindre en contemplant le firmament ! »

* * * * *

Kirk utilisa la console pour demander que deux gardes se tiennent en permanence à côté du malade jusqu'à ce qu'il soit guéri, puis conduit en cellule. McCoy secoua la tête en signe de désapprobation.

En attendant l'arrivée des deux agents, Kirk tira le médecin par la manche à l'écart de l'infirmière.

— Dites-moi, Bones, chuchota-t-il, pourquoi votre infirmière est elle neuromachin ? N'est-ce pas une spécialisation un peu poussée pour ce poste ?

— Neuropsychologicienne ! Ne m'en parlez pas ! Le secteur de la santé se délabre un peu plus chaque jour. Plus de crédit pour les instituts fédéraux de recherche. Alors les spécialistes s'installent à leur compte quand ils le peuvent, ou changent de métier. Ceux qui prennent leur métier comme un sacerdoce accepte de rester dans la profession publique, comme Al'Khana. Les mauvaises langues les taxent d'incompétents. Elles voulaient faire des travaux sur l'amélioration des facultés d'apprentissage scolaire. Et finalement, elle mettra ses connaissances au service des Orionaises.

— Vous me semblez désabusé. Il y a tant de problèmes que ça ?

— S'il n'y avait que des restrictions de budget, des économies sur les matériels, je ne serais évidemment pas heureux. Mais il y a plus grave. La prévention est sabotée. Le soutien psychologique mis aux oubliettes. Saviez-vous que bon nombre de médicaments, notamment des antalgiques, sont considérés comme produits de luxe ? Que les antidépresseurs et les antihypertenseurs sont en vente libre ?...

C'était la première fois que McCoy se plaignait de ce genre de problème. Jim le lui reprochait d'ailleurs, pensant que le médecin aurait peut-être pu faire quelque chose, mais ce dernier avait haussé les épaules en continuant ses lamentations.

— Taratata ! c'est un problème de société et non de vaisseau. Et ce n'est pas que le secteur santé qui est touché, même si c'est l'un de ceux qui souffrent le plus avec l'éducation, car voyez vous, Jim, les gens cesse de prévoir à long terme dans une crise. Le cerveau affolé devient myope et l'individu devient égoïste. Non, Jim, vous ne pouvez rien, ou presque. Car comme d'habitude, il vous faudra faire ce que vous avez su toujours si bien faire, sortir indemne l'Enterprise de la tempête. Conserver l'un des fleurons de la Flotte est votre devoir, Jim ! Car je crois à l'exemple qui fait tache d'huile. À bord, nous sommes loin des problèmes de la terre et nous pouvons conserver l'esprit de solidarité qui fait que chaque individu du groupe se sente à sa place. Pensez que les jeunes sont l'avenir, pensez aux Al'Khana qu'on brade. Les nouvelles générations sont les flèches du futur, nous, les anciens, les arcs du passé. Ce ne sont pas les arcs qui atteindront la cible, mais sans eux, les flèches resteront dans les carquois.

— Bones, vous êtes un pessimiste chronique, un moralisateur spasmodique et un paternaliste inhibés et moi, je ne suis pas Noé, dit Kirk en tapotant l'épaule de son

ami. Et puis, ajouta-t-il en clignant, avouez ! Al'Khana vous a tapé dans l'œil.

Les deux gardes arrivèrent. En un clin d'œil, l'air coquin de Kirk se revêtit d'autorité : « Vous resterez en permanence dans cette pièce, le phaseur armé sur assommer. Quant à vous, Docteur, vous me direz quand le Klingon pourra quitter le dispensaire. Je serai sur la passerelle. »

* * * * *

De retour vers le poste de commandement, Spock émergea de sa méditation pour déclarer qu'il partageait les inquiétudes de McCoy. « J'ai analysé la situation actuelle et je redoute des dégradations de plus en plus rapides de l'ensemble des services de la Flotte », fut la conclusion de ses pensées.

Kirk soupira sans répondre. Si maintenant son premier officier scientifique s'inquiétait de l'avenir, alors c'était vraiment préoccupant. Mais que pouvait-il y faire ?

À leur arrivée, Uhura demanda des nouvelles de la mission de secours. Kirk avait répondu laconiquement d'un ton maussade : « Un Klingon sur un siège éjectable !

— Siège éjectable ? reprit Sulu. Ah, oui ! Excellente, Capitaine ! Et son visage rayonna de nouveau de bonne humeur.

— Enfin, Hikaru, je vous préfère ainsi, s'esclaffa Uhura. J'étais contrite de vous avoir taquiné.

— Laissez, Uhura, ce n'était qu'un moment de mauvaise humeur qui m'a surpris moi-même. Mais vous savez bien combien je respecte un proverbe de mes ancêtres : l'espace d'une vie est le même, qu'on le fasse en chantant ou en pleurant.

Soudain, Uhura se concentra. Elle captait un message. Intriguée elle dit au capitaine qu'il s'agissait d'une note de service de la Flotte.

— Je la prends ici, répondit-il en s'approchant de la table de communication.

Kirk s'approcha de la table d'écoute et prit un air sombre. À la fin de l'écoute du message, qui était confidentiel, il sortit en trombe de la passerelle en ordonnant à Spock de le suivre.

* * * * *

Ils se retrouvèrent dans le bureau de McCoy. Celui-ci fit mine de sortir sa bouteille de brandy. Kirk l'arrêta.

— C'est du fort, qu'il nous faudrait, Bones.

— Le problème est si grave ?

Kirk garda le silence, embarrassé, puis décida de rentrer dans le vif du sujet.

— Vous et Spock êtes virés.

Le Vulcain releva simplement un sourcil en guise de stupéfaction. McCoy sursauta violemment comme s'il venait de se rendre compte qu'il s'était assis sur un radiant. Kirk, lui, baissa la tête, et continua d'expliquer.

Il s'agissait d'une note de service. Le docteur McCoy était mis à la retraite anticipée. Spock, lui, était invité à retourner sur sa planète. Maîtrisant péniblement

son émotion, McCoy s'adossa pour prendre un certain recul.

— Certes, je suis âgé. Place aux jeunes comme je le prétends moi-même. Mais qui sera mon successeur ? Et puis quel est le motif évoqué pour Spock ?

Kirk se racla la gorge.

— En fait, vous n'avez pas de successeur désigné, et vous pouvez rester à bord avec la seule biosolde. Quant à Spock... C'est difficile à dire.

— Allez-y, Capitaine. Je ne suis pas impressionnable, vous le savez.

— Mais moi, j'ai honte d'en parler. Car l'argument est tout simplement xénophobe. On souhaite tout bonnement vous remplacer par un androïde de construction terrienne, car prétendument la construction massive de ces choses résorberait le chômage et que la présence de Vulcains est une menace pour l'emploi.

— Quelle imbécilité, s'exclama le médecin ! À la louche, on peut évaluer que la formation d'un adulte représente trente années. Il faut, allons, disons, dix heures par jour, d'éducation, de soins, et ce dès la naissance, soit, à peu près... Mmmm... 120 000 heures de travail. Donc, pour fabriquer un robot en quinze semaines, à raison de 35 heures hebdomadaires, il faudrait... heu...

— 228,57143 travailleurs, Docteur. Souffla Spock. Et où voulez-vous en arriver ?

— À vous prouver, bougre de Vulcain, que notre existence même est le résultat d'un travail collectif, et que créer des machines pour remplacer l'homme, c'est non seulement éliminer UN homme, mais toute une chaîne humaine.

— Votre raisonnement est tout à fait incorrect. D'ailleurs, il vous suffisait de rappeler les accords de la Nissan au sujet de la mécatronique qui stipulait que l'introduction de robots ne pouvait se faire au détriment des travailleurs.

— Suffit, Spock, j'ai compris le message de Bones.

Kirk savait que ce serait un sujet épineux, surtout entre Spock et McCoy. D'ailleurs, il n'avait pas fini d'annoncer les mauvaises nouvelles, et la liste était longue. Chekov et Uhura avaient perdu le quart de leur pysolde, alors que celle d'Ojavert avait été augmentée de cinquante pour cent. Dans tous les cas, les ajustements de soldes avaient été faits de manières arbitraires, ce qui était complètement contraire aux conventions collectives qui interdisaient l'anonymat et l'arbitraire des salaires. En effet, un salaire ne pouvait être évalué qu'entre proches collaborateurs, entre huit à quinze, depuis que l'économie était devenue une science digne de ce titre, comme se plaisait à le souligner Spock, et surtout grâce à l'influence d'autres civilisations de la Fédération qui avaient fait des avancées innovantes dans le domaine de l'économie psychosociale. Ainsi, la pysolde représentait une valeur gratifiante ajoutée à la biosolde et la physolde respectivement évaluée par les Académies d'écobiologie et le Bureau d'étalonnage monétique. La possibilité d'avoir une mesure basée sur des valeurs émotionnelles ne plaisait évidemment guère aux Vulcains qui voyaient dans ce type d'appréciation la porte ouverte à d'autres spéculations, sources de conflits et de mépris qui avaient conduit à l'exploitation non seulement de l'homme par l'homme, mais aussi à l'extermination d'espèces comme les cétacés.

Enfin, Kirk termina sur la seule bonne nouvelle qu'il avait réservé pour la fin :

Sulu était promu capitaine de vaisseau.

Maintenant, il restait la pénible tâche de prévenir tout le personnel de l'Enterprise. Bones avait l'air si taciturne que Spock se sentit obligé de remettre un peu de baume au cœur de ses deux compagnons :

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Capitaine. Je projette d'étudier les dires de Kphor-Ur quand je quitterai l'Enterprise. C'est un aspect fascinant d'entrevoir une possibilité de paix entre l'Empire Klingon et la Fédération.

Kirk et McCoy soupirèrent. Leur ami vulcain avait souvent une bien curieuse façon de voir les choses.

Chapitre IV

L'ambiance était devenue franchement morose sur le vaisseau. Sulu n'osait plus discuter avec ses amis, par pudeur, car il ne pouvait exprimer sa joie, et encore moins compatir sans que cela parût offensant. D'ailleurs, la salle de récréation était exceptionnellement désertée.

Uhura était ulcérée et se demandait quel critère avait influencé sa dépréciation. Elle s'était rapidement isolée dans sa chambre, après le repas qu'elle avait eu beaucoup de peine à avaler. Elle pensa avec horreur aux époques où le racisme, le sexisme, l'élitisme sous toutes ses formes flattaient la vanité des uns au mépris des autres.

Chekov était, lui aussi, effondré et espérait distraire ses angoisses secrètes. L'idée de bavarder avec les charmantes Vertes le séduisait. Ces étrangères étaient trop loin de tout ce qui aurait pu éveiller un quelconque souvenir. Hélas, en s'approchant des cellules, il vit Al'Khana entraînant les Orionaises à la pratique du Standard. Le Russe rebroussa chemin, mais l'infirmière qui l'avait aperçu le héla. Elle dit quelques mots aux autres femmes, demanda au gardien d'ouvrir la barrière d'énergie et rattrapa Pavel qui faisait mine de ne rien avoir entendu. Il se sentait comme un livre ouvert à la lecture de ce regard, et cela le mettait mal à l'aise. Et était-ce bien le moment ? On lui avait déjà fait tout récemment le coup du « confiez-vous à moi » avec le demi-frère de Spock. Il était bien décidé à se fermer comme une huître.

— Lieutenant, je souhaitais une compagnie masculine. Vous tombez à point.

— Je ne désirais aucune compagnie, répondit-il sur ses gardes.

Avait-il bien compris ce qu'elle voulait dire, s'interrogea-t-il, surpris ?

— Vous craignez le diable. Peut-être avez-vous raison, car je me prénomme Zeia, ce qui veut dire lumière. Voyez-vous en moi Lucifer ?

« Oh oui ! » Pensa Chekov, mais il ne put que se démentir en répondant : « Non, non ! Je suis d'humeur morose et je préfère rester seul. »

Le Russe se morigéna. « J'aurais mieux fait de répondre à Lucifer qu'il aille au diable ! »

— Moi aussi je me sens l'âme vague, c'est pourquoi je ne voudrais pas rester seule. Vous voulez vous taire ? C'est parfait, je voudrais qu'on m'écoute. Alors ? fit-elle en essayant de devancer d'un pas Chekov qui avait accéléré son allure.

— Vous êtes du genre tenace, soupira-t-il en haussant les épaules.

II s'arrêta et la jaugea, évaluant l'impact d'un refus. Pourtant ce visage lui était

sympathique et en plus c'était une belle femme. Bien que légèrement plus grande que lui. Il crut que ce fut par gout du risque qu'il s'entendit dire : « Bof ! si vous y tenez. »

— Merci. Mais dites-moi au moins votre prénom, fit-elle en se montrant enjouée.

— Pavel fut la courte réponse que lui concéda Chekov.

— Ce qui veut dire ? continua-t-elle sans se démonter.

Le simple monosyllabe « Paul » aurait dû être un point final. Mais le russe se trompait.

— Ha ! Saviez-vous que cela vient du latin petit ? Et que ce surnom fut donné à Saül, l'apôtre de Gentils, et qu'en hébreu, ce nom signifie « demandé ».

— Par tout l'Univers, vous êtes une véritable encyclopédie, explosa-t-il !

— Mon métier m'a conduit à étudier de nombreux symboles et ainsi maintes religions, mythologies et légendes. Et je dois avouer que cela me passionne.

Le Russe n'écoutait plus. Le silence s'installait quand soudain il lui demanda pourquoi elle l'avait choisi, lui, comme victime expiatoire de ses états d'âme. Enfin, une mine inexpressive assombrit ce regard badin. Chekov regrettait presque d'avoir réussi à désarçonner cette femme qui le déroutait. Tel un vainqueur généreux, il lui accorda la grâce de l'écouter patiemment.

— C'est simple, fit-elle d'une voix posée. Je n'ai pas encore eu le temps de me faire des amis à bord. Des amies, oui, entre autres Uhura. Mais, à qualités égales, je préfère le sexe opposé. Le seul homme que je connaisse ici est le docteur McCoy qui me considère comme sa fille. Moi, je le respecte comme un mentor. Ce matin, quand je vous ai vu, vous m'avez plu. Vous portez un masque quasi... vulcain : logique, inébranlable et pourtant fragile. Ce masque, vous le portez mal. Vos lèvres trahissent vos tensions internes, même si vous les retranchez derrière un sourire aussi doux qu'amer. Et vos yeux expriment le doute, voire l'anxiété qui hante vos constructions rationnelles. Oh ! Ne prenez pas cet air effrayé ! Les psychologues ne passent pas leur temps à chercher des complexes chez tous ceux qu'ils rencontrent. Mais les expressions corporelles et surtout physiologiques nous trahissent si facilement pour celui qui sait les interpréter. Et je suis sûr que vous savez de quoi je parle, sinon vous ne seriez pas en permanence sur le qui-vive, surtout face à quelqu'un comme moi. J'eusse souhaité que vous fussiez aussi confiant envers moi, que je le suis avec vous. Et croyez-moi, je n'ai guère l'habitude de me fier au premier venu.

Elle se tut, examinant Chekov pour découvrir un moindre signe de détente. Elle discerna un frémissement au coin de la bouche du russe et les épaules qui s'étaient légèrement affaissées. Il était vaincu, même s'il gardait les traits figés. Al'Khana se retourna et lentement se remit à avancer. Chekov lui emboîta le pas, silencieux comme une ombre. Au bout de plusieurs minutes, il sortit de sa léthargie en demandant où Zeia se rendait. Il avait utilisé son prénom.

— Chez moi. D'ailleurs, c'est ici. Voulez-vous rentrer ?

La chambre aux murs ocres pastel était petite, trois mètres sur quatre. Le sol noir mat contrastait avec le plafond nacré. Zeia rangea sa cape dans un petit placard en bois d'acajou synthétique comme tout le reste du mobilier. De longues et lourdes

boucles châtain foncé se cachait sous la coiffe de l'infirmière. Chekov l'avait imaginée avec une houpette raide, et la nuque dégagée. Il sourit intérieurement en comparant son modèle mental à la réalité. Mais ses lèvres se figèrent en constatant qu'Al'Khana s'asseyait ostensiblement à l'extrémité du lit recouvert d'une moire mêlant le rouge et le noir. La place était toute désignée pour l'invité, mais ce dernier préférait l'unique chaise au coussin de cuir bistré près du bureau où siégeait une console encadrée par deux piles de documents.

— Voulez-vous boire un pastis ? C'est un alcool parfumé à l'anis qui se prend dilué dans de l'eau glacée.

— Je ne connais pas et je veux bien essayer si vous me promettez que c'est sans risque.

— Il y en a moins qu'avec une vodka.

— Vous connaissez ? fit Chekov soudain intéressé.

— Vous n'êtes pas le premier Russe que je fréquente. Mais je dois avouer que je ne connais guère que cette spécialité et les chansons de leur lointain folklore.

Elle chercha une bouteille et des récipients dans une petite armoire logée en bas d'une étagère imposante débordant de livres et de bibelots hétéroclites. Elle versa un peu de liquide ambre dans les gobelets de plastique cristallisé posés entre le moniteur et le clavier qu'elle avait repoussé pour gagner quelques centimètres de surface plane, puis disparut dans le coin toilette, d'où elle revint avec deux verres pleins d'un liquide vaguement laiteux. Elle alla s'asseoir à l'autre bout du lit pour être moins éloignée du rétif Chekov. « Sdorovié ! » fit-elle en trinquant. « Et ça se boit lentement ! » ajouta-t-elle.

— C'est rafraichissant, reconnu Pavel.

Pendant une minute, chacun méditait sur le breuvage comme s'il s'agissait d'une boule de cristal.

— C'est stupide, dit l'infirmière. Je voulais une présence pour rompre ma solitude, je voulais parler, je voulais...

— Je ne suis peut-être pas un bon public, dit Chekov d'une voix soudain plus douce en constatant une certaine tristesse se dessiner dans ce visage qui incarnait, quelques instants plus tôt, tour à tour une volonté effrontée ou une profonde résignation.

— Non, ce n'est pas cela. Je suis, moi aussi, une fausse Vulcaine. La maîtrise de soi est parfois submergée par l'ouragan des émotions. Quand les nuages se dissipent, la solide raison refait surface, oubliant les volcans qui sommeillent dans une mer de souvenirs jusqu'au prochain tsunami. Je sens le calme après la tempête s'abattre sur mon âme.

Chekov n'osa respirer de crainte de briser le charme du silence. L'expérience lui avait souvent appris à se méfier d'une trêve qui pouvait au contraire annoncer le pire.

— Oui, j'étais lasse. Lasse de découvrir la vanité et une telle misère. Je croyais pendant mes études participer à l'effort humain de toujours s'améliorer. Je suis une femme utopique, et c'est de ma faute.

Zeia poursuivait ses idées, sans se soucier de savoir si son compagnon s'y

retrouvait dans le dédale des pensées.

— Je croyais pouvoir apporter ma pierre à la contribution de la psychologie. Mieux gérer le cerveau afin de mieux profiter de la vie, afin de mieux maîtriser son destin. C'est ainsi que je me suis spécialisée dans les techniques d'apprentissage et d'optimisation de l'intelligence.

Soudain comme le craignait le Russe, l'orage éclata. La lame de fond de la passion refit surface. En un éclair, la sereine Al'Khana fut transfigurée. Sans transition elle enchaîna, profitant de la passive écoute de son invité qu'elle ne regardait même plus.

— Pendant des siècles, nous avons progressé en technologie. Au début du vingtième siècle apparaissent les théories des quanta, des transmutations radioactives, de la relativité en même temps que la science des rêves de Freud. À la fin du siècle, la physique avait profondément bouleversé l'ensemble des sciences. Ainsi naquirent l'astrophysique, la géophysique, la biophysique, etc. Pendant cette même époque, l'informatique vint parachever cette prodigieuse conquête de la connaissance en apportant des possibilités de traitement de plus en plus rapide de masses d'informations de plus en plus considérables dans des volumes de machines de plus en plus miniaturisés. Sans toutes ces techniques, pas de scanners médicaux et donc pas de tricordeurs, par exemple. Pourtant, à côté de ce beau tableau tout à la gloire du génie humain, il faut rappeler la lenteur relative avec laquelle la psychologie progressait. Elle n'était pas encore membre de la famille des Sciences tant que la neurologie n'avait pas ses outils de mesure. C'est d'ailleurs encore la physique et l'informatique qui apportèrent l'instrumentation indispensable pour l'observation et la simulation. Mais que dire de ce dinosaure des sciences sociales et économiques ! C'est seulement à la fin du siècle suivant que le pacte andin introduit des notions vraiment scientifiques dans l'économie en commençant tout simplement à établir des valeurs étalons, comme le mètre, le kilogramme ou la seconde. Il fallut vaincre beaucoup de réticences sans doute comme lorsqu'on décida de remplacer la coudée par une règle métrique. Finalement, le concept fut adopté, car les hommes d'État s'épuisaient à lutter contre les inflations chroniques. Comme toute science, l'économie devint apolitique et non spéculative. Il ne resta bientôt plus aux politiciens qu'à gérer la trésorerie des biens et des services publics et à s'occuper de leur unique mission : le social. Alors, enfin, deux siècles après Freud, vous vous en rendez compte, la psychologie put quitter le divan discret de la thérapie, les antichambres de recrutement et les salons feutrés des cadres, pour gagner la rue au grand jour. Les Latino-Américains, encore eux, avaient été si las d'osciller entre la jungle et le zoo, comme chantait un poète, qu'ils avaient tracé la Voie dite du Milieu. La politique était basée sur la participation active et sur la prise en compte, effective, des données psychologiques. Les critères de spéculation économique n'ayant plus de sens permettaient enfin d'adapter au mieux les rythmes d'apprentissage, de constructivité et de responsabilité. La compétition n'était plus un geste de survie, mais le goût de la Vie. La production n'était plus un moyen de s'enrichir, seul.

Al'Khana se tut, Chekov abasourdi par cet exposé qu'il connaissait évidemment,

puisque lui aussi avait étudié l'histoire des sciences et techniques, profita de la pause pour lui demander pourquoi elle lui racontait tout ça. En réalité, il en attendait moins une réponse qu'un peu de répit pour ses oreilles.

— Désolée, Pavel ! Je voulais vous faire ressentir à quel point, l'effort pour construire notre belle civilisation a été un travail de longue haleine. Voyez-vous, après l'obtention de mon diplôme à l'université Gray-Laborit, et avant d'embarquer pour mon premier poste à bord de l'Enterprise, j'ai voulu faire un pèlerinage sur cette Terre, berceau de mes rêves d'humanisme. Quelle désillusion ! Je fus frappée de découvrir des mendiants dormant dans les couloirs des transports en commun. Partout, je voyais des expressions de fatigue, de doute, d'angoisse. Il était beau l'Eden que j'avais imaginé ! J'appris par la suite que la corruption avait envahi les rouages de la société. On en était revenu, si jamais on en était sorti, au mythe de la société technique productrice de biens. Une société avide de techniciens capables de trouver des débouchés honorables, je cite Laborit. On était loin, très loin, de l'homme imaginant. Et que dire des médias qui osaient présenter de prétendus philosophes, faire du vent ou souffler la tourmente au nom de je ne sais quels idéaux, et expliquer savamment, après coup, ce qu'ils étaient incapables de prévoir !

Al'Khana jeta un coup d'œil sur le Russe. Il attendait patiemment que l'abcès se vide.

— Quand j'ai embarqué sur ce vaisseau, j'ai redécouvert ce monde serein où la camaraderie cohabite avec l'efficacité. Certes, je ne travaillais pas exactement dans ce que je voulais, mais je ne pouvais me résoudre à rester inactive en attendant de pouvoir obtenir le poste que je briguais. Et puis aujourd'hui, le rideau est tombé. J'ai revu ces regards qui m'avaient retournée sur Terre. Le vôtre entre autres.

Zeia se tut, visiblement épuisée. Chekov lui expliqua la nouvelle concernant la modification des pysoldes. On acceptait déjà difficilement sa dévaluation quand c'était justifié. Mais cela devenait insupportable lorsque la décision était arbitraire. Se sentir déprécié et de surcroît anonymement. On lui faisait savoir d'une manière détournée qu'on ne le jugeait pas pleinement utile. Qu'il était tout compte fait un minable !

Il avait commencé ses études en Astrophysique. Mais il décrocha. Le rythme était trop rapide pour lui. Il assimilait plus lentement que ses compagnons. Alors pour rester dans cet Univers qui était le sien, il décida de devenir navigateur dans la Flotte.

— Et vous n'avez pas suivi de traitement de déblocage des inhibitions du système limbique suite à un échec ?

— Non, je ne l'ai pas jugé utile. À l'époque, mon choix était lucide. C'est maintenant que je souffre, car je me remets en cause.

— Ne restez pas dans cet état, Pavel. À défaut de mon amitié, je vous offre mes compétences professionnelles.

— Merci, Zeia. J'accepte votre... vos offres. Je ne voulais pas parler de moi. J'ai déjà été victime plusieurs fois de ma candeur. Et la dernière fois...

— Taisez-vous ! Je sais que vous faites allusion à votre périple de la Grande

Barrière ?

— Vous étiez au courant ?

— Qui ne le serait pas ? Un tel exploit. Et vous n'avez pas à avoir honte d'avoir été séduit par les techniques du Vulcain dont je ne suis pas sûr du nom. Sybock, me semble-t-il. Cette méthode était déjà exploitée au vingtième siècle par une secte qui se voulait scientifique. Et je vous rassure, Pavel ! la psychothérapie de l'échec ne cherche pas à vous consoler, encore moins à vous pardonner, mais à remettre en route le cycle normal de l'acétylcholine. Au fait, un autre verre ?

Chekov acquiesça. Quand Al'Khana revint avec les verres de nouveau fraîchement embués, il lui demanda pourquoi elle portait ce vêtement si peu règlementaire, surtout pendant son temps d'activité.

— Un vêtement est un symbole. L'uniforme pour des prisonniers représente le gardien ou la justice. Cette dernière image convient à Uhura. Mais moi, j'ai un rôle d'éducatrice. Ce vêtement est celui qui correspond le plus à mes ouailles. Dans leur imaginaire, j'incarne la paix et la liberté. Mais, ne me trahissez pas, Pavel. Aux autres, j'ai prétendu que cela faisait plus infirmière du passé et j'adore choquer et passer pour une originale. À chacun sa coquetterie ! Entre nous, je crois qu'un jour, les uniformes seront plus libres à bord de nos vaisseaux.

— Je trouve que cela vous va bien, et vous met en valeur, fit Chekov avec un sourire en coin.

— Moi ou mes formes ? Soyez précis, mon cher.

— Disons que l'un ne va pas sans l'autre.

Al'Khana avait récupéré son entrain provocateur et Chekov commençait à se détendre en sa compagnie et à apprécier cette femme au caractère ardent et au cœur d'or. Il découvrait en elle une complice, et ce qu'il craignait au départ, l'enthousiasmait maintenant : il pouvait être lui. Il pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête sans crainte de froisser ni de décevoir. Il lui était même facile et agréable de l'écouter puisqu'il partageait la même vue du monde avec le même idéalisme frondeur et généreux. Ils s'étaient trouvé d'autres goûts communs parmi lesquels, les plantes et la peinture. Il s'était levé pour examiner les deux tableaux à l'alkyd qui décoraient la chambre. Le premier représentait un chevalier fantastique chevauchant un dragon vert fluorescent dans un décor crépusculaire. L'homme portait une armure d'or ciselée d'arabesques. D'énormes pointes prolongeaient les épaulières. Le casque qui n'avait pas de visière était surmonté d'un croissant. Le plastron était orné d'un énorme rubis au centre de huit rayons.

L'autre œuvre montrait cette fois un homme nu mi allongé, mi-assis, sur une roche moussue au pied d'une cascade. Une jambe et un bras pendaient négligemment. L'index d'une main pointait vers une roche à l'aspect de crâne humain. Un serpent lui ceignait la taille, un autre, le front.

Remarquant la signature, Chekov interrogea avec une pointe d'admiration :

— C'est vous ?

— Celui-là, oui, fit-elle en désignant l'homme nu.

— Avec un modèle ?

— Non, c'est une composition à partir d'images diverses.

— Il n'est pas évident pour un amateur, de trouver un modèle complaisant, n'est-ce pas ?

— C'est facile, pourtant. Regardez !

À l'ahurissement du pourtant impavide Russe, Zeia dégrafa sa combinaison veloutée comme l'edelweiss. Son justaucorps moulait parfaitement tout son buste comme une seconde peau. Deux grenats, chacun au centre d'un médaillon en corail, et un écu de jais tendaient le satin diaphane. Le dos nu jusqu'au sacrum permettait de s'extraire sans contorsion de ce cocon de soie. Mais la résistance des bottes vint rompre le charme de la magicienne qui voulait éblouir son spectateur en dévoilant ses mystères.

— « Que pensez-vous d'une nouvelle vénusté : vénus empêtrée », ironisa-t-elle par autodérision en s'effondrant, déséquilibrée, sur le lit ?

— C'est un modèle original. Avez-vous de quoi faire un croquis ?

— Pavel ! Cessez de vous moquer de moi et venez m'aider.

— En tout cas, vous m'en aurez fait voir de toutes les couleurs, dit-il quand il eut rendu à Zeia toute liberté de mouvement.

— Au point où j'en suis, votre Psyché n'attend plus que le baiser de Son Amour, dit-elle en s'allongeant.

— Je me débrouille en peinture, mais pas en sculpture.

— Allons ! Je doute que vous restiez de marbre.

— Vous êtes belle, lui souffla-t-il avant que leurs bouches ne se joignent dans le silence. Ou presque. La coquine avait la langue bien déliée et lui souffla en même temps que la lumière : « Pavel, vous avez l'habitude de vous coucher en uniforme de navigateur ou d'Adam ? »

* * * * *

Suivant les conseils des ergonomes, les quartiers d'habitation étaient partagés en deux zones, simulant chacune, l'alternance de jours et de nuits de la planète mère majoritairement représentée sur un vaisseau spatial.

Sur l'Entreprise, un secteur était à l'heure de Greenwich. La partie associée au méridien zéro, et pour cela nommée « Zulu », était par convention celle du commandant de bord, puisqu'elle était l'heure officielle.

Spolion se trouvait dans l'autre secteur, dit de Fidji, en retard de douze heures par rapport au reste du bâtiment. L'Orionais essaya d'établir un commerce avec les équipes des quarts trois et quatre qui passaient par le mess. Il avait pu rencontrer Percy Borg, capitaine du troisième quart, un homme affable qui détestait tout ce qui touchait de près ou de loin aux tâches administratives, ce qui faisait de lui un officier de « nocturne » à vie afin qu'il n'ait pas de grandes responsabilités. Le radio et le technicien préposés au téléporteur étaient deux joyeux lurons qu'il fut facile de pousser à la prévarication grâce à leur passion pour la dive bouteille. Le premier était au courant de nombreuses informations indiscretes, voire secrètes. Le second pouvait

permettre de ramener de la marchandise du Perle d'Orion tant pour vendre que pour acheter.

L'Orionais put ainsi se rendre dans la salle de transfert moléculaire et mettre au point son plan. Il suffisait de transborder des caisses dans la salle de téléportation, d'en prélever quelques échantillons pour se constituer un stock sur l'Entreprise, puis de renvoyer les caisses à leur place, ni vu ni connu. Le matériel devait être ensuite emmené dans la chambre de Spolion, à l'abri des regards indiscrets. Vers minuit, tout fut enfin rangé. Les deux nouveaux complices recevaient leur première récompense pour les bons services rendus.

Spolion errait dans les coursives avant de regagner ses quartiers, en quête d'un sommeil qui ne venait pas malgré la fatigue. La journée avait été longue et éprouvante. La mutinerie de ses femmes, l'accueil acerbe des gens de Kirk, cet ennuyeux ingénieur écossais qui voulait le forcer à bavarder autour d'une bouteille de scotch. L'imbécile ! Comme si on apprenait à faire des grimaces à un singe.

Pour finir ce jour maudit, la constitution d'un magasin local avec son embryon de réseau commercial avait apporté un peu de satisfaction à Spolion. Coûte que coûte, les pertes occasionnées par les retards dans les délais de livraison devaient être compensées. Il y avait là un véritable manque à gagner.

Domage que le projet de privatisation de la Flotte ait été repoussé. L'Orionais se serait empressé d'acheter l'Entreprise et de transformer cette boîte à conserve de fonctionnaires bornés en un remarquable centre de profit. « Les institutions publiques ont pour mission de rendre service aux populations : toute personne doit en faire partie pendant au moins un an. Les personnes coupables de lèse-société doivent y retourner pour purger leur peine. Les cadres sont évidemment du personnel très compétent vu qu'il assure les missions de défense, de justice, de santé, de science, et patati et patata ». Quel idiot, ce Scott ! pensa Spolion. Comment un type aussi intelligent peut-il croire à ce qu'il récitait ? D'ailleurs pas si malin que ça puisqu'il ne s'était pas aperçu que c'était l'Orionais qui tirait les ficelles de l'entretien commandé par ce damné capitaine.

En résumé, et pour être logique avec les explications de l'ingénieur en chef, il ne devait y avoir à bord du vaisseau selon Spolion qu'un quart de gens valables, les autres étant composés d'incompétents, de parasites et de hors-la-loi. Ses derniers néanmoins offraient une bonne opportunité pour les petites démarches particulières ne requérant pas trop de scrupules.

Spolion se rendit compte qu'il s'était égaré dans la zone obscure. Les veilleuses et les bandes phosphorescentes éclairaient d'une lueur blafarde de pleine lune. Il chercha un plan du vaisseau pour retrouver son chemin quand il entendit un bruit furtif émerger du silence nocturne. À la croisée de deux couloirs, une ombre déboucha en courant et le bouscula. Un petit bout de femme pieds nus et en nuisette de saphir aux reflets chatoyants d'ailes de papillon se confondit — en excuses. Le commerçant vit là une opportunité à ne pas rater. « Mademoiselle, puis-je vous demander de m'accorder une minute ? Je me suis égaré. »

La brave fille se proposa de le reconduire chez lui s'il patientait un peu, le

temps qu'elle aille s'habiller. Elle se glissa discrètement dans la chambre, trois portes plus loin. L'Orionais jubilait devant une telle aubaine. La jeune fille dormait vraisemblablement dans une chambre double. Cela lui faisait donc deux clientes en perspective, dont l'une, avec un point faible. Il pensait, en effet, que si sa délicieuse guide s'était proposé de l'accompagner au lieu de se contenter de lui indiquer le chemin, c'était justement pour l'inciter à rester discret, car elle voulait sûrement cacher une aventure secrète.

— Mademoiselle, vous me voyez flatté de m'avoir laissé entrevoir vos appas.

Spolion remarqua cyniquement qu'elle réprima une expression de dégoût. Il se réjouissait d'avoir pris au collet une telle proie, car, même si les affaires étaient les affaires, pourquoi se priver d'un petit extra ? Les femmes de la Terre étaient une denrée plus appréciable que ces bêtes Vertes et ces matrones d'Orion.

— Votre corps mérite mieux que ce que vous portiez tout à l'heure, continua-t-il. Me permettez-vous de présenter ma collection de mode ? Elle fait fureur partout où je me rends. Et vous serez la première Terrienne à la découvrir

Cette remarque dissipa le malaise de la jeune fille et la curiosité aidant, elle accepta de pénétrer dans l'inconfortable chambre du marchand. Celui-ci exhiba de son capharnaüm, d'un tas de fines lingeeries, un ceinturon et son baudrier qui avait intrigué Kirk et Chekov.

C'était une merveille de réalisation qu'un Edoan s'était amusé à bricoler. L'ensemble faisait office de projecteur holographique d'images de synthèses. Le ceinturon pouvait aussi diffuser des nuages carboniques éventuellement parfumés. Le baudrier était le générateur de vues. Une cartouchiere près de la ceinture contenait des banques de thèmes. Des capteurs médicaux interprétaient l'état biologique de la personne qui portait le gadget. Un enregistreur vocal permettait en plus d'apprendre la relation entre l'état biologique et le ton de la voix. Ainsi, si le thème à visualiser était maritime, la colère représentait une mer démontée, la verdure et la mélancolie étaient associées à l'automne, le temps et la tristesse provoquaient la pluie... Il existait ainsi une bonne trentaine de thèmes, chacun associé à une demi-douzaine d'états d'âme. Spolion lui proposa d'essayer sur-le-champ après l'avoir invité, non sans malice, à quitter l'uniforme qui gênait le bon fonctionnement de l'appareil. Il chargea dans la cartouchiere une banque d'image ayant pour sujet, le feu, et savoura l'effet produit sur son nouveau mannequin enveloppé d'une aura flamboyante. Le chaud désir qui montait en lui fut rapidement étouffé par le froid calcul des gains que lui rapporterait un commerce uniquement économique. Il était trop tôt pour entretenir une relation non lucrative et cela pouvait compromettre les affaires. De toute manière, il pourrait toujours jouir plus tard de la Terrienne, sans difficulté, comme toutes les autres employées qu'il avait eues. Pour l'instant, il pensait l'avoir achetée en lui offrant l'appareil qui, négligemment dit, valait le prix faramineux de dix fois la biosolde, soit au moins vingt mois de travail.

Ah ! C'est beau la candeur !

Finalement, la journée s'était bien terminée et le sommeil viendrait sans tarder, bercé par le rêve hanté d'une naïve nymphe de la Terre.

* * * * *

Il n'en fut pas de même pour Percy, le capitaine de nuit, qui se demandait comment présenter la chose à Kirk. On venait de ramener un de ses gars en poste sur le cargo, ivre mort. Après vérification, il fallut constater que toutes les caisses avaient été visitées et il craignait que bon nombre d'objets aient été volés.

Fallait-il vraiment en parler à Kirk ? Non, cela ne valait pas la peine, et il suffirait de traiter directement avec le capitaine du Perle d'Orion. Percy évalua qu'il pourrait rencontrer Spolion à six heures, ce qui lui laissait douze heures avant de voir Kirk. D'ici là, tout serait peut-être rentré dans l'ordre à l'amiable.

* * * * *

Le capitaine orionais, malgré la mauvaise humeur d'avoir été sorti du lit après une nuit trop courte, réalisa l'opportunité qui s'offrait encore à lui. Un homme qui se sent coupable est plus facilement manœuvrable. Aussi n'hésita-t-il pas à introduire Percy dans sa chambre, dévoilant ainsi les richesses de la caverne d'Ali-Baba. En guise de pacte de bon entendement, il déboucha même une bouteille de whisky, la moins chère de ses précieuses boissons, mais il pouvait se permettre de leurrer le chauvinisme des terriens qui heureusement n'étaient pas tous aussi connaisseurs que Scott en la matière. Il pensa même qu'il serait rentable de produire d'autres boissons de réputation. Pourquoi pas du champagne ? Les synthétiseurs de gout pouvaient parfaitement en reproduire même les nuances de cru. Quant aux bulles, la majorité n'y verrait que du feu, et donc un simple mélange d'éthanol et d'eau gazeuse suffisait comme matières premières. Il était même conseillé de ne pas trop bien imiter un produit, car légalement on ne pouvait plus parler de contrefaçon.

Percy pouvait aller se coucher en paix. Il n'avait plus à craindre les reproches de son chef. Spolion aussi put terminer sa nuit tranquillement. Il avait résolu le problème des petits « dealers » qui tombaient dans le vice même qu'ils étaient censés répandre. Maintenant, il avait un homme de confiance, un officier de surcroît.

Chapitre V

Au même moment, Al'Khana secouait Chekov.

— Debout, les damnés de la terre.

Le Russe émergea de son sommeil

— Tous debout, il est temps, en avant.

Soudain Pavel réalisa. Ces paroles des légendes russes ne pouvaient être citées avec autant de provocation que par une seule personne. Il se retourna et se glissa vers sa voisine, qui le repoussa gentiment, mais fermement. Elle se précipita rapidement du lit pour éloigner au plus vite la tentation qui rendait parfois les mâles si obstinés. Quand elle ressortit du coin toilette en uniforme de la Flotte, elle remarqua que le Russe était assis dans le lit, le front appuyé sur les bras croisés qui retenaient les genoux près de la poitrine.

Elle quitta la chambre et revint avec deux petits déjeuners. Par bonheur, l'infirmière ne croisa que Spock, qui comprenait instantanément tout, bien qu'il fit celui qui n'avait rien vu.

À son retour, Chekov était habillé.

— J'ai pensé que nous serions plus à l'aise en tête à tête, pour ne pas briser trop brutalement cette nuit enchanteresse.

— Heureusement que ton franc-parler a eu raison de mes réserves.

— Je sais. Rappelle-toi que : demander ne coûte qu'un instant d'embarras ; ne pas demander, c'est être embarrassé toute sa vie. En nous confiant, nous avons vaincu la solitude. Et notre étreinte a expulsé notre anxiété et chassé l'insomnie qui nous guettait.

L'amour a ses analogies avec la boisson. Celui qui est déshydraté se rue sur une eau saumâtre. L'amour, c'est parfois la source fraîche, le nectar ou l'eau-de-vie. L'amour est communion, il se partage avec le pain du compagnon, il se trinque avec l'ami qui est invité dans le jardin secret.

Hier, j'ai rencontré un ami.

— Le coup de foudre ?

— Non ! Une heureuse impulsion !

— Vous ne pouvez donc tout prévoir ! Cela me rassure. J'adore l'imprévu.

Surtout celui-ci, car moi aussi j'ai rencontré une amie. La reverrai-je ?

— Ce soir, ici, mon cher Pavel. Et maintenant, filons.

* * * * *

Sur la passerelle, Kirk trouva Spock et Sulu à leur poste. Les autres arrivaient en traînant, sans enthousiasme. Uhura entra en murmurant un blues : Le vieux Joe. C'était l'un des signes les plus néfastes qu'il pouvait voir chez la Bantoue. Rare et donc d'autant plus inquiétant. On n'avait pas le droit de saper le moral de ses gens. Il était furieux et compatissant. Lui même aurait très mal pris une révision injuste des soldes. Sa surprise fut bien plus grande lorsque Chekov arriva rayonnant. La journée s'annonçait mal.

— Bien ! communiqua-t-il à l'assemblée. Nous allons pouvoir redescendre sur Spartaca. Spock, McCoy et moi-même partons à nouveau à la recherche du premier humanoïde que nous avons découvert sur Spartaca. Soyez prêt à nous ramener d'urgence. Nous garderons un contact radio permanent.

Il fallait occuper l'équipage pour détourner leurs noires pensées, et c'était la seule occasion.

* * * * *

Moins d'un quart d'heure plus tard, les trois hommes se retrouvaient sur l'îlot d'un archipel. Ils s'étaient matérialisés à moins d'un kilomètre de la structure métallique autour de laquelle évoluait l'être inconnu. Spock estima qu'il s'agissait d'une navette et qu'elle se trouvait exactement huit cent un mètres en traversant la forêt. Ils préférèrent longer la plage. Des anguilles argentées se laissaient porter par les vagues sur le sable fin, puis rampaient vers la mer. Spock contempla le graben qui crevassait les terres sur la gauche. Un endroit infesté d'insectes qu'il valait mieux éviter. L'œil rivé sur le tricordeur, l'équipe progressait rapidement jusqu'au moment où, à cent cinquante mètres, apparut la palissade d'un camp retranché. Ils décidèrent de se rapprocher de l'orée du bois.

— Pas ici, chuchota Spock, en pointant le doigt vers ce qui ressemblait à un essaim d'abeilles. Ces insectes semblent attirés par ces bananiers-palmiers. Courons par là.

Le groupe arriva sans encombre près d'un bosquet parfumé à l'orange.

— Sauvons-nous, hurla soudain McCoy.

— Du calme, Docteur ! intima le Vulcain qui le traîna jusqu'à l'embouchure d'un fleuve en l'agrippant par les épaules.

Kirk suivait les yeux exorbités, et vint s'agenouiller à côté de ses deux amis.

— Que s'est-il passé, haleta-t-il, hors d'haleine ?

— Je présume que le parfum que nous avons senti était phobigène. J'ai ressenti comme vous une angoisse terrifiante que j'étais apte à maîtriser grâce à ma discipline mentale. Pas le Docteur. Je ne craignais pas trop pour vous. Votre énergie vous aurait poussé à nous suivre, ce que vous fîtes.

— Cette eau, est-elle potable ?

— Oui, Capitaine.

Et ce dernier, imité par Léonard, plongea la tête dans l'onde claire pour

recouvrer le sang-froid et toute la raison. À cinquante pas se dressait la palissade. Elle était entourée d'une haie d'où surgit tout à coup une escadrille de grosses libellules brillantes. McCoy saisit un bâton qui traînait à ses pieds et le lâcha en se tordant de douleurs. Un jet diffusant jaillit du phaseur de Kirk, balayant du ciel les méganeudons. Spock saisit la trousse médicale et suivait les indications du médecin pour passer le matériel que celui-ci montrait de ses mains rougies. « Un urticant ! gémit-il. Rien de bien grave. Ni de bien agréable. »

Avec une infinie précaution, le trio s'approcha de la porte du camp. Devant, un petit pont-levis abaissé indiquait que l'être ne craignait pas une visite. Pourtant, ils n'avaient pas pu être aussi discrets qu'ils le voulaient. S'agissait-il d'un piège ?

Le tricolore révélait la présence de l'être à l'intérieur de l'enceinte. Prêts à toute éventualité, les trois hommes traversèrent le portique. À l'intérieur, un jardin était parfaitement entretenu. Une allée longeait la palissade, une autre en face d'eux se dirigeait vers une hutte dans laquelle veillait un foyer. Sur la gauche, une serre basse en plastique transparent devait faire office de générateur d'eau distillée. Un camp de survie. Kirk cria à l'adresse de l'invisible inconnu qu'ils venaient en amis, puis s'avança au milieu de la hutte.

Ce qu'il découvrit lui déplut. Derrière la hutte apparaissait une navette romulienne.

Le Romulais se rendit sans peine. Au début, il resta terré dans la navette, ne croyant pas aux intentions pacifiques annoncées par les visiteurs. Mais un Vulcain est reconnu pour ne pas mentir à la légère aussi, finalement, il sortit de son refuge. Il ne pouvait de toute manière même pas se défendre. Ses armes modernes étaient abîmées ou déchargées. Il ne possédait qu'un arc de faible puissance qu'il avait fabriqué pour attraper plus facilement du poisson.

L'histoire de Sunnam Yonn était tragique. Quelques années plus tôt, une équipe d'explorateurs romulais débarquèrent sur Spartaca. Lui était le médecin accompagnant quatre autres membres de l'équipage. Ils survolaient la planète à la recherche d'une île plus intéressante que les autres quand soudain le vaisseau mère explosa. Jamais ils ne surent pourquoi. Il ne restait plus qu'à chercher l'endroit le plus favorable pour établir un campement pour les cinq naufragés de l'espace. Toutes les îles se ressemblaient, toutes étaient infectées d'insectes et de plantes. Sauf au-delà du cercle polaire. Les Romulais choisirent un petit îlot dans un archipel tempéré. Là, ils se sentaient plus en sécurité, car cela représentait un plus petit volume d'ennemis à vaincre, une plus petite terre à conquérir. Ensuite, ils pouvaient facilement passer d'une île à l'autre en dinghy, car toute l'énergie disponible serait monopolisée pour émettre des appels de détresse.

Espérer visiter les environs, c'était sans compter la présence des créatures les plus évoluées de cette planète, des espèces de requins qui s'attaquèrent en meute au frêle canot pneumatique lors de sa première sortie. Les deux navigateurs de la malheureuse tentative n'eurent aucune chance.

Les marécages aussi engloutirent leur victime peu de temps après. Certaines étendues d'eau étaient complètement recouvertes de végétation. On marchait dessus

quelques mètres avant de se rendre compte que le sol était élastique. En général, le retour au sol ferme se faisait sans problème, mais cette fois le voile se déchira, avala littéralement avec un bruit de succion le malheureux, et avant même qu'il fût possible de venir à son aide, le piège de verdure se referma sur le silence immobile.

* * * * *

L'avant-dernier survivant sombra dans la folie et s'éteignit d'anorexie. Quant au dernier, Sunnatu Yonn, le médecin de l'expédition, il mit en pratique toutes ses connaissances d'hygiène et de biologie pour survivre. Parfois, il pensait avec amertume que c'était de « l'acharnement thérapeutique ». Jour après jour, il apprit à maîtriser son petit univers. Les marais du graben étaient les seuls à être recouverts d'un tapis vert qui fournissait le tissu végétal dans lequel il s'était drapé.

Les feuilles particulièrement dures et tranchantes d'un arbre lui fournissaient des lames pour tous les usages de coutellerie. Cela lui permettait de tailler court sa barbe et ses cheveux.

Les libellules luisantes qui avaient inquiété Kirk et ses compagnons, n'étaient pas les gardiennes du retranchement au sens où ils l'avaient cru, et les épieux urticants qu'ils avaient découverts tout autour avaient un rôle bien précis qui enchantait McCoy, pour son aspect écologique, et Spock, pour son aspect logique tout court. En effet, il n'y avait qu'un véritable ennemi sur le sol ferme. Une plaie, composée de centaines, voire de milliers d'insectes semblables à des fourmis recouvertes d'un voile rougeâtre de mousse et d'algue, rongeaient tout sur son passage. Cette horreur ne connaissait qu'un prédateur : les grosses libellules en question. Mais fallait-il encore s'assurer le service de ces dernières. La patience et l'observation apportèrent la réponse. Ces libellules vivaient à proximité des bambous qui avaient laissé un si désagréable souvenir au médecin terrien. Dans la cavité du bois, vivait de petites lucioles qui fuyaient leur gîte à l'approche de la rouille vivante. Cet éparpillement d'étoiles annonçait l'approche d'un festin aux libellules voraces qui n'attendaient pas que le repas vînt à leur rencontre. Les charmants mouchérons phosphorescents en temps normal étaient attirés par une source de chaleur comme les papillons de nuit le sont par une lumière. L'arrivée des trois hommes de L'Entreprise provoqua ainsi en cascade une perturbation passagère dans la faune locale que Sunnam exploitait d'ailleurs comme éclairage d'appoint.

McCoy, passionné par les récits de son collègue, en vint à oublier qu'il était Romulanais et s'enquit sur l'insecte qui avait piqué le capitaine deux jours plus tôt. Il s'agissait encore d'un équilibre de la nature. Cet insecte aussi évitait la rouille en se suspendant aux arbres. Il en descendait pour prélever le pollen d'une plante à pois roses, et élaborait leur miel dans des hamacs si gluants que les voleurs rampants s'y immobilisaient. La pique n'était sûrement pas la seule cause du malaise qui avait terrassé Kirk, comme l'avait supposé McCoy. Le parfum et le pollen des pois roses étaient psychotropes. Le capitaine en avait probablement humé une forte dose juste avant ou après avoir été piqué.

Pendant que ces hommes de sciences papotaient sur son compte, Kirk se demandait ce qu'il fallait faire du Romulanais. Les règles de l'espace l'obligeaient, au moins moralement, à assister tous les naufragés. Là n'était pas le problème. Mais après, comment s'en débarrasser rapidement ? Déjà, il y avait à bord des rebelles Vertes, un Orionais antipathique et un Klingon dissident.

Ses deux officiers ne semblaient pas partager les mêmes inquiétudes. Le Romulanais devait rester dans une cellule, la dernière disponible, car tout compte fait, l'Entreprise n'était pas un pénitencier. Ainsi, lui et les autres prisonniers ne pouvaient représenter une menace jusqu'à ce qu'ils soient tous remis aux mains des autorités compétentes d'une base. Dommage qu'il ne fut point possible d'appliquer le même traitement pour Spolion.

— Monter un troisième ennemi en puissance à bord de l'Entreprise et risquer de voir se transformer une arche de Noé en radeau de la Méduse, pensa Kirk à voix haute.

Spock prit un air dégoûté.

— Capitaine ! Pourquoi voudriez-vous que nous nous entre-dévorassions ?

— Bravo ! rétorqua McCoy feignant l'admiration. Vous voyez que vous pouvez faire de l'esprit.

Kirk vint en aide du Vulcain lui expliquant ce que signifiait « faire de l'esprit » et l'image qu'il venait d'utiliser involontairement pour exprimer la férocité dont pouvait faire preuve l'homme afin d'anéantir son prochain. Spock pouvait sans crainte rester végétarien, on ne l'obligeait pas à devenir cannibale.

* * * * *

À bord, Sunnam Yonn formula une requête au cours du contrôle médical de routine : boire une bière ! McCoy éprouvait de la sympathie pour ce personnage qui avait su braver la solitude pendant des années. Aussi, se proposa-t-il, sans toutefois le promettre, de trouver sa boisson impériale. En effet, il savait où s'en procurer, même si cela lui déplaisait de traiter avec Spolion. McCoy partit à la recherche de ce dernier aussitôt qu'il eut confié le médecin romulien et le navigateur klingon aux gardes qui devaient les conduire vers leur future résidence.

* * * * *

L'Orionais dormait encore lorsque Bones se décida à annoncer sa visite. Le commerçant entrebâilla la porte, mais le très observateur médecin eut le temps d'apercevoir le bric-à-brac qui encombrait la chambrette. Quand il sut que le médecin était venu pour lui acheter une bouteille de bière romulienne, il prétextait qu'il lui faudrait peut-être une autorisation pour se rendre à bord du cargo et chercher ce qu'on lui demandait. Une lettre du docteur pourrait faciliter les choses. McCoy accepta à contrecœur espérant qu'il n'y ait là aucune anguille sous roche.

* * * * *

Pendant ce temps, K'phor-Ur, le Klingon, et Sunnam, le Romulanais, étaient arrivés à destination, c'est-à-dire dans les quartiers de détention. En passant devant les Orionaises qui logeaient dans deux cellules qui se faisaient face, le navigateur entendit une femme l'interpeler.

— Ur ! s'écria Neige. Que fais-tu ici ?

— Femme ! Et toi ? Tu ne m'as pas oubliée.

— Toi non plus. Tant mieux. Moi, toujours je me souviendrai de toi, après que tu m'aies offert ton livre. C'était le seul cadeau de toute mon existence.

— Tu l'as lu ?

— Je n'ai pas réussi à le lire, c'était trop compliqué. Et après, on me l'a confisqué.

— La nuit où je t'avais rencontrée, je n'avais rien d'autre sur moi que ce compagnon de solitude avant que tu ne viennes prendre sa place. J'espère t'offrir mieux plus tard si nous nous retrouvons dans de meilleures circonstances. Mais maintenant, raconte-moi ce que tu fais ici.

Elle raconta son aventure depuis la date où un cargo de contrebande d'armes avait été intercepté en territoire Klingon. À cette époque, elle était engagée comme responsable de détention à bord du vaisseau marchand. Elle fut exhibée au capitaine klingon dans l'espoir de le détourner de ses scrupuleuses fouilles.

— K'phor-Ur, mon garçon, vous devriez sortir un peu, avait plaisanté amicalement son chef ! Profitez de l'opportunité que m'offrent ses imbéciles. Vous méritez bien, en me secondant efficacement, de me remplacer pour une occasion plus frivole que d'ordinaire. La confiance mutuelle est une denrée si rare que je me fais un plaisir de vous offrir un moment de détente. Remontez à bord de la frégate, enfermez-vous dans mes quartiers avec cette jeunesse qui n'est plus de mon âge et surtout, ne vous dépêchez pas. Passez une bonne nuit. Ces pirates voulaient que je bâcle mon travail : ils en seront pour leur frais.

Hélas, pour Neige, car comme certains maîtres contrariés par une mauvaise journée chassent à coups de pieds leur chien innocent, elle fut renvoyée sans contrat de travail. Elle finit par se retrouver en maison de redressement. C'est là que germa la Révolution Verte. Les événements s'enchaînèrent ensuite jusqu'à ce que dernièrement, elle et ses compagnes se débarrassent de la tyrannie de leur employeur.

K'phor-Ur raconta à son tour son aventure, l'assassinat de son capitaine et son abandon sans eau ni vivre sur une planète inhospitalière.

Sunnam termina de narrer ses aventures quand Al'Khana arriva pour continuer l'enseignement accéléré aux Vertes. À la fin du cours, le Romulanais apostropha l'infirmière qui sortit de la grande cellule où s'étaient réunies les femmes.

— Pourquoi ne leur enseignez-vous pas dans leur idiome ?

La femme jaugea l'homme qui osait lui faire cette remarque. Ne découvrant pas d'agressivité et jugeant la remarque intéressante, elle décida de lui répondre.

— Je n'y avais pas songé. L'une des Orionaises parlait déjà très bien le

Standard. Et puis cette langue est très rigoureuse tout en étant simple. Avez-vous au moins une idée de comment est née cette langue ? À la fin du vingtième siècle sur Terre, une langue prédominait sur toute la planète. Et il arriva ce qui arrive à tout gigantisme, l'effondrement sous son propre poids. L'anglais fut parlé par tant de peuples, de cultures différentes, aux phonèmes, aux grammaires, aux styles variés que les académiciens en furent inquiets. Ils ne souhaitaient pas que leur patrimoine linguistique connaisse le même sort que le latin. Ils décidèrent donc de créer un langage parallèle, le Basic. Ce nouveau langage, surtout utilisé dans les échanges techniques, avait son propre Office de Normalisation. Conjointement, les spécialistes en intelligence artificielle inventèrent un jargon informatique de plus en plus convivial et complexe, mélange de Basic et d'Espéranto, destiné à dialoguer avec les machines. Ce nouveau langage, baptisé Standard, fut à son tour normalisé. La diffusion de l'informatique fit que peu à peu cet idiome fut pratiqué par tous les Terriens et, plus tard, adopté par d'autres mondes, devenant ainsi le langage de l'UFP. Même les vulcains ont reconnu qu'il s'agissait d'une langue logique et digne intérêt, appréciation qui vaut un label de qualité. Ainsi se réalisa enfin le rêve du Docteur Zamenhof : voir un langage universel coexister avec les parlers régionaux. C'est pour cette raison que je ne me sens pas embarrassée de l'enseigner. Il n'y a pas de chauvinisme de ma part. La langue de mes amies est et restera l'Orionais, comme la mienne est le Kabyle.

— Il ne fallait pas la vexer, critiqua le Klingon. Je pense que cette femme est droite.

— Du paternalisme à l'impérialisme, il n'y a qu'un pas, répliqua le Romulanais.

— Vous parlez en connaissance de cause, ironisa K'phor-Ur.

— Du calme, intervint Al'Khana. Un prophète de la religion de mes ancêtres aurait dit : il est plus facile de voir la paille dans l'œil du voisin que la poutre dans le sien. L'expérience de mon travail m'a appris à légèrement changer la sentence. Il est plus facile de voir une paille dans l'œil du voisin quand on a déjà une poutre dans le sien.

— Vous aurais-je offensée ? demanda Sunnam.

— Non.

— Alors, je ne vous présenterai pas mes excuses.

— Vous êtes resté un galant homme après toutes ses années de solitude sauvage, fit-elle en souriant amicalement.

* * * * *

Pendant ce temps, Spolion s'était rendu chez Ojaver. Il n'eut pas besoin de la note de McCoy, qui pourrait toujours être utile plus tard. En effet, l'enquête étant terminée, plus rien ne devait interdire l'Orionais de rejoindre son vaisseau et d'en jouir comme bon l'entendait. Comme il lui était impossible de manœuvrer seul le cargo, il devrait stationner en orbite autour de Spartaca, ou être remorqué par l'Entreprise.

En attendant, cela allait lui faciliter le commerce, encore fallut-il que Kirk ne l'oblige pas à quitter l'Entreprise. Il pensa que le docteur McCoy pourrait l'aider. Il

décida de lui apporter une bouteille de bière romulienne le plus rapidement possible. À cette heure, il était probable qu'il fût au mess.

* * * * *

À table, Scott se chamaillait avec le médecin au grand soulagement de Spock qui pouvait porter toute son attention sur sa nourriture et l'acte de manger, sous le regard amusé de Kirk qui se cantonnait dans le rôle passif de spectateur.

— Rien à voir avec ma phobie du téléporteur, fit un Bones en colère devant la mauvaise foi de l'ingénieur qui essayait de détourner traîtreusement la conversation sur un sujet épineux. Ce n'est pas parce que vous savez comment marche votre cœur que celui-ci ne fonctionne plus. Vous êtes d'accord ? Donc, ce n'est pas parce que vous savez comment fonctionne votre cerveau que vous vous transformerez en Vulcain, pire, en statue de glace. Vous avez en réalité peur de perdre l'illusion du libre arbitre, l'illusion des valeurs morales. Vous avez peur de larguer les amarres de la mythologie. Vous ressemblez à ces Gaulois qui craignaient que le ciel ne tombe sur eux, et pourtant nous y sommes dans ce ciel. Nous savons comment l'organisme détecte et analyse le goût. Est-ce pour cela que nous apprécions moins votre whisky ou mon brandy ? Nous connaissons les mécanismes de la sexualité. Est-ce un motif pour devenir de frigides impuissants ? Nous savons que l'amour maternel est déclenché biochimiquement. Est-ce pour autant que la mère n'est point heureuse de l'affection qu'elle prodigue à l'enfant ? Par contre, elle ne peut plus blâmer celle qui ne témoigne pas de ce même comportement pour sa descendance, car elle sait qu'il s'agit sans doute plus d'un accident biologique que d'un défaut de conscience. La vérité est comme un diamant, elle ne gagnera en valeur que dégagée de sa gangue de préjugés ancestraux. Il en est de même pour toutes ces pierres précieuses que sont l'amour, l'amitié, la liberté...

Spock releva le nez. Ce qui se disait à côté de lui l'intéressait.

— Fascinant ! Docteur. Seriez-vous devenu un défenseur de notre philosophie ?

— Non ! Et savez-vous pourquoi ? Même si par certains côtés j'estime votre philosophie. Voyez-vous Spock, votre logique et votre maîtrise des émotions font que votre ciel est toujours gris. Je suis désolé si ma vie est pleine de taches d'ombre pour vous, car j'ai ce que vous n'avez pas : le soleil. Et vous savez que là où le soleil brille, il y a de l'ombre. Ne prenez pas cet air, je vous traduis en vulcain. Les émotions apportent autant de peines que de joies. Vouloir effacer les premières c'est faire disparaître les secondes.

Les lèvres serrées de Spock ne se délièrent pas. Il savait que Bones avait raison. Qu'avait-il à objecter ? Il avait lui-même appris au cours de sa longue odyssée en compagnie des Terriens à redécouvrir ses sentiments qui naissaient au fond de ses pensées. Ils les avaient tout d'abord niés, puis, admettant leur existence, les avait jugulés. Il les avait parfois savourés secrètement. Il est long, très long, le chemin qui mènera à la sagesse.

* * * * *

— Messieurs, puis-je me joindre à vous ?

Kirk se retourna, craignant d'avoir reconnu l'auteur de cette demande, puis, constatant qu'il ne s'était pas trompé, il se leva, prit ses affaires et commenta : « Nous avons fini. Vous pouvez prendre ma place. »

Spock et Scott emboitèrent le pas de leur capitaine, laissant Bones seul avec Spolion, ce que tous deux attendaient.

— Vous avez ce que je vous ai demandé ?

— Oui, la voici dans ce sac.

— Combien ?

— Rien en échange d'un service. Je suis autorisé à réintégrer mon vaisseau, mais, voyez-vous, Docteur, je supporte mal la solitude. Feriez-vous en sorte que je reste à bord de l'Entreprise tant que je ne pourrai pas voler de mes propres ailes ?

— Je vous le promets. Maintenant, Monsieur, salut, conclut-il en quittant aussi les lieux.

— Tu peux en être sûr ! pensa le médecin en s'éloignant rapidement. Tu me prends pour un idiot. Je ne connais pas tes motivations, mais tu resteras avec nous, et pas pour ce que tu crois, mais tant que la justice ne sera pas rendue. Proxénète !

* * * * *

Quelques instants plus tard, il arriva devant les cellules. Il tomba à pic. C'était l'heure du repas des détenus.

— Garde, j'ai apporté une bouteille de bière pour le Romulanais, il n'a bu que de l'eau pendant des années. Un petit remontant pour retrouver ladite civilisation fait partie de mes prescriptions médicales. Si vous voulez l'examiner avant de la lui donner.

Le garde faisait confiance au médecin, et se serait contenté d'un simple examen visuel, mais là, il poussa le devoir jusqu'à déboucher la bouteille et à en goûter un peu. Le devoir avait évidemment bon dos et on ne pouvait décemment laisser passer un tel liquide sans en absorber quelques larmes.

Quand le Romulanais vit la boisson, il bredouilla un remerciement ému, étranglé par l'émotion. Une question lui vint sur les lèvres.

— Docteur, nos peuples vivent-ils en paix maintenant ?

— Hélas, non. Chacun vit sur ses gardes. Les incidents de frontières ne sont pas rares, les intrigues fréquentes. Pourtant, il nous est arrivé de rencontrer des gens avec qui des sympathies, des amitiés, même des amours sont nées. Spock et moi fûmes tombés amoureux de Romulanaises. En fait, à l'époque, nous l'ignorions. L'aurions-nous su, cela ne se serait peut-être pas produit. Voilà encore une des incongruités de notre morale. Et savez-vous, fit-il à l'égard de K'phor-Ur, que le capitaine, lui, a une dette de vie avec un général klingon ? Mais là, je doute que la plaie ne se referme un jour.

McCoy regretta d'avoir prononcé la dernière phrase en constatant combien les lourdes arcades sourcilières s'étaient affaissées sur un regard contrit. Tous les

soldats klingons devaient avoir connaissance de l'affaire Genesis qui provoqua la mort du fils de Kirk. Se doutant du malaise qui planait entre les deux hommes Sunnam interrogea son collègue terrien pour rompre le silence.

— N'avez-vous jamais entendu parler de la confrérie de la Louve, Docteur ?

— Si. Pourquoi ? Vous en faisiez partie ?

— Non. Quand j'ai échoué sur Spartaca, je savais qu'il existait une association clandestine voulant renverser l'Empereur et tout ce qu'il représente. J'aurais souhaité en connaître plus. Je ne vous apprendrai rien en prétendant qu'il existe toujours des démagogues prêts à exploiter notre cerveau reptilien. Nous sommes tous agressifs, égoïstes, xénophobes et j'en passe. Le pouvoir sous toutes ses formes nous tente pour satisfaire nos plaisirs ou nous bercer de fausses illusions. Il est dans ce cas si facile de nous manipuler.

— Hélas, je le sais. Il faut être toujours vigilant afin que notre cortex ne s'endorme pas sur ses lauriers. Ou être un Vulcain, pour qui tout est logiquement logique ! Pour notre ami Spock, tout se rapporte à la théorie des ensembles. Pour lui, chaque être habite un ensemble de libertés. Le contact entre prochains provoque l'interpénétration de ces sphères de libertés. Le plus fort l'emporte, en diminuant la zone de libertés du vaincu. Mais l'union d'entités peut inverser les rapports de forces. Les unions se font et se défont au gré des intérêts, portant le duel au niveau de la guerre. C'est pourquoi les Vulcains considèrent que seule l'union est source de paix.

— Tout le monde connaît la maxime « L'union fait la force ». Et cela fonctionne. Mais pas « l'union maintient la paix ». Car dans toute union, il y a partage, et comme les gens voient mieux ce qu'ils n'ont pas que ce qu'ils ont... Ils connaissent souvent plus leurs droits que leurs devoirs. Ils jugent le partage mal fait. Et donc ils sortent de l'Union.

— Vous venez de décrire la Terre aujourd'hui. Nous avons pourtant atteint un haut niveau de société... Se lamenta McCoy.

— Vous étiez le Symbole. Vous ne pouvez disparaître. Et si vous échouiez, d'autres reprendraient tôt ou tard le flambeau. Et quel mal ronge la Terre ?

— Le Veau d'Or...

— Pardon ?

— Nous avons créé une puissance capable de dépasser toutes les autres, la force, l'intelligence, l'habileté, tout... Cette puissance est même capable de détrôner des dieux, c'est pourquoi je l'associe à une idole dont le métal symbolise cette puissance.

— L'Or ? Symbole du soleil ? Il s'agit d'une puissance nucléaire ?

— Non ! c'est le symbole de la monnaie.

— Oh ! fit, ahuri, le Romulanaï. Je constate que vous avez les mêmes talents que nous pour transformer des objets domestiques en armes.

— Et même les objets virtuels, fit laconiquement McCoy.

Chapitre VI

Quand McCoy entra dans la petite salle de réunion où se trouvaient déjà Uhura, Chekov, Scott, Spock et Sulu, il remarqua immédiatement que Kirk maîtrisait une grande colère. Ce dernier n'attendit même pas que le médecin prît place pour lui tendre une enveloppe. Léonard sortit une note qu'il reconnut tout de suite. C'était celle qu'il avait donné peu de temps avant à l'Orionais.

— Nous reparlerons de cela, seuls, tout à l'heure, Bones. Pour l'instant, il y a beaucoup plus grave que des messages anonymes cherchant à vous discréditer.

» Commençons par le début. Ce matin, nous sommes partis à l'aube pour notre petite balade sur Spartaca. Le capitaine, Andy Capetown, du quatrième quart a exceptionnellement veillé pour me rapporter les faits graves de cette nuit. Son radio constata que la console de communication était dérégulée à la reprise de la seconde période. Intrigué, Capetown tenta de contacter le radio du quart précédent, celui de Percy. N'obtenant aucune réponse, il supposa que l'homme dormait déjà. Andy se rendit dans la chambre pour le réveiller. À sa surprise, il trouva la porte ouverte et découvrit deux cadavres. Le radio avait été lâchement poignardé dans le dos. L'autre cadavre était celui du responsable des transferts moléculaires du même quart. L'autopsie révéla que le premier était si imbibé de bière romulienne qu'il était passé de vie à trépas sans s'en rendre compte. Mais la raison de la mort du second était due à une injection massive d'anesthésiant. Les assassinats se situaient aux environs à l'aube Zulu. À midi, la lettre que j'ai remise à McCoy, se trouvait mystérieusement sur le bureau d'Ojavert. Cette lettre probablement acquise de manière détournée indiquait que le docteur avait passé commande à M. Spolion pour une bouteille de bière romulienne. Il va de soi, Bones, que vous serez convoqué pour répondre de cette dénonciation, le jour où un homme a été proprement et médicalement euthanasié à côté d'un poivrot qui ne s'est pas contenté comme vous d'une seule bouteille. Vous seriez déjà dans les mains d'Ojavert si je ne m'étais porté garant de vous en insistant pour que vous soyez présent à cette réunion. Les cinq officiers s'agitèrent, prêts à exprimer leur indignation, mais Kirk leur imposa le silence.

— Ce n'est pas tout ! À l'instant même où les crimes étaient découverts, le capitaine Raf Pike, du second quart, découvrit à l'aube que la salle de récréation et la cafétéria étaient investies par les hommes de Percy qui avaient organisé une bacchanale orionaise.

— Vous voulez dire cette fête où les hommes se soûlent pendant que les femmes masquées s'adonnent à leurs fantasmes ? interrogea Scotty ahuri.

— Exact ! Nous n'avions rien remarqué ce matin au petit déjeuner, car tout était déjà en ordre. Raf aurait dû m'en informer au premier passage de commandement, mais il était convoqué à la sécurité. Il m'attendait, donc, en même temps que Andy. Suite à cette série de désordres, j'ai décidé de démettre Percy de ses fonctions. Il sera remplacé par Capetown. Quant à vous, Sulu, vous pourrez entrer dans vos fonctions tout de suite en prenant le poste libéré du troisième quart. J'ai choisi de vous donner cet horaire ingrat de minuit à neuf heures du matin parce que je sais que je peux vous faire confiance. Je veux que chaque matin et chaque soir nous puissions échanger nos rapports. Votre tâche sera lourde, car il vous faudra assister sans doute Andy pour la reprise en main du personnel de Percy. N'ayez pas peur de me réveiller, au besoin je me ferai remplacer par Spock ou par Raf, qui se montre déjà digne de son oncle Christopher. Je vous autorise donc, à quitter cette réunion, maintenant, car vous aurez besoin de vous reposer avant de décaler votre horaire. Votre nuit sera courte, profitez-en.

— Bien Capitaine ! Et merci pour votre confiance, dit Sulu en quittant gauchement l'assemblée tant il fut bouleversé par tout ce qu'il venait d'apprendre.

— Quant à vous, continua Kirk à l'adresse des autres, je vous recommanderai un maximum de vigilance. Toute anomalie, aussi minime soit-elle, doit être consignée. Il faut redouter non seulement les négligences provoquées par le relâchement de la discipline, mais aussi, tous les germes de dissensions. Je soupçonne fortement quelqu'un d'apporter la zizanie à bord, quelqu'un apte à commanditer des sabotages, des mutineries ou des meurtres. Je m'arrangerai, moi, pour nous débarrasser de ce Spolion qui essaye de nuire au Docteur McCoy et à toute l'Enterprise. Maintenant, Bones, rendons-nous chez Ojavert, acheva le capitaine, en se levant, montrant ainsi que la réunion était terminée.

* * * * *

En route, le médecin raconta ses deux entrevues avec le commerçant. Kirk connaissait suffisamment le caractère généreux de McCoy et comprenait les motivations qui le conduisaient à offrir une bière de bienvenue à un naufragé. Mais quelle imprudence de traiter avec un homme tel que Spolion !

McCoy n'avait pas d'alibi, car il était resté dans sa chambre sans témoin de minuit à environ midi. Mais, ce qui était vrai pour lui, l'était aussi pour Spolion qui n'avait même pas signalé les visites de la jeune fille puis celle de Percy. Au désespoir de Kirk, l'Orionais fut ainsi invité à rester à bord pour l'enquête.

Les armes des deux crimes n'avaient pas été trouvées, et ne le seraient pas facilement. Un couteau et une seringue n'étaient pas des objets difficiles à trouver et à posséder. N'importe qui à bord pouvait, en avoir. Et il était évident que ses objets fussent proprement débarrassés de toutes traces suspectes. Il est difficile aussi de se baser sur la méthode du crime, car la grande majorité de l'équipage avait des rudiments de premiers soins et d'art martial.

Seul, l'anesthésiant était un indice valable. Ainsi McCoy était en tête de liste

des suspects, d'autant plus qu'Ojavert releva l'ambiguïté entre son mépris affiché pour l'Orionais et la note dévoilant d'autres types de rapports avec le commerçant. Bones fut affligé, mais il restait confiant si non en la justice du moins en ses amis.

* * * * *

Ojavert était convaincu que les deux meurtres n'avaient pas été commis par le même homme. Un criminel n'aurait pas utilisé des méthodes aussi différentes pour se débarrasser de ces deux victimes. Ce qui l'intriguait par-dessus tout fut l'absence de lutte. Certes, celui qui cuvait son alcool ne s'était rendu compte de rien, mais l'autre bien qu'il ne fut pas à jeun, était apte à se défendre.

L'enquête avançait à pas de géant. Pour le premier mort, les relevés du matériel médical relevaient qu'une seringue et une dose mortelle d'anesthésiant avaient disparu à l'aurore. Des traces de l'anesthésiant avaient pu être retrouvées dans les gaines de recyclage des produits à décomposer. Il semblait donc évident que l'arme du crime sortait du dispensaire. À ce moment-là, l'équipe médicale appelée d'urgence pour un cas de démence chez les prisonnières. Tous les témoins de l'hôpital avaient formellement reconnu la voix de McCoy.

C'était une fausse alerte destinée à laisser le champ libre dans le dispensaire.

Le mobile échappait encore à Ojavert, mais les présomptions pesaient maintenant, trop lourdement sur McCoy, aussi, ironie du sort, ce dernier dut partager la cellule du Romulanais pendant sa mise en détention préventive.

* * * * *

Sur la passerelle, Uhura venait d'intercepter une communication et annonça à Kirk qu'un membre du parlement de la Terre avait été assassiné. Il haussa les épaules. « À chacun ses problèmes ! » fut le commentaire lapidaire. Elle fut troublée de voir le capitaine manquer d'affabilité envers elle. Bien sûr, elle en avait informé Kirk pour le forcer à émerger des préoccupations qui se lisaient sur son front. S'il avait manifesté le moindre intérêt pour cette nouvelle, elle aurait voulu lui en apprendre sur cette femme parlementaire, car Uhura ne partageait pas les idées d'Ordre Social que défendait cette politicienne qui s'était ouvertement déclarée contre l'intrusion des Orionais dans les affaires de la terre. Les journalistes prétendaient qu'une coterie clandestine était à l'origine de l'assassinat. La Bantoue n'y voyait qu'une demi-vérité.

* * * * *

Pendant que chacun réfléchissait, seul, pour savoir comment sortir McCoy, du pétrin où il s'était mis, Spock consultait patiemment et méthodiquement les données de l'ordinateur. Par bonheur, il avait trouvé à temps la solution du mot de passe. Très astucieux, d'ailleurs. En effet, il n'y avait plus de clé d'entrée, mais il savait que la machine pouvait reconnaître le Vulcain à partir de sa base de données et de ses

réactions de face à un sphinx électronique. Le système de protection s'était soudain déverrouillé invitant Spock à en adapter les mesures en fonction de ses habitudes et besoins.

Le scientifique venait de trouver des renseignements intéressants qu'il avait du mal à interpréter. La logique humaine lui donnait pas mal de fil à retordre, mais la politique lui semblait complètement irrationnelle. Et seule Uhura, lui apporterait des explications à peu près compréhensibles.

Ainsi, le Vulcain ne comprenait pas que les Terriens se passionnent et se battent pour des agglomérats d'idées hétérogènes qui les partageaient en clans. Parmi ceux qui préfèrent les cubes rouges en fer, ceux qui proposent des sphères bleues en céramique et ceux qui ne tolèrent que les pyramides vertes en bois. Il se demandait comment passaient ceux qui voulaient des sphères rouges en bois.

Spock ne comprenait pas non plus très bien le passé politique d'Ojavert qui avait participé activement à des associations pour la liberté et l'ordre, deux concepts qui lui paraissaient conceptuellement incompatibles. Vraiment illogiques, ces Terriens incapables de choisir des sphères rouges en bois, mais convoitant des sphères cubiques.

Spock appela Uhura presque en chuchotant pour ne pas perturber l'atmosphère obsédante de méditation. Il avait de la peine à suivre les explications de celle-ci. Il retenait à travers les dires de la femme, qu'il y avait plusieurs notions de liberté et d'ordre, et qu'elles semblaient toutes incompatibles entre elles. Les Terriens avaient la curieuse coutume d'utiliser le même mot pour désigner des choses parfois diamétralement opposées. Ainsi l'égalité représentait aussi bien le respect de tous que le refus de la différence. Quoi qu'il en soit, les explications d'Uhura lui apprirent qu'Ojavert était un dangereux sophiste.

Les craintes du Vulcain ne firent que s'accroître lorsqu'il découvrit la raison de la présence de l'inspecteur à bord de l'Enterprise. Ojavert avait été muté suite à l'excès de zèle qu'il avait mis en s'acharnant sur un présumé coupable ayant de sérieux appuis politico-financiers. Spock ne se contenta pas de soulever un sourcil, car il soupira en secouant la tête. Incorrigible, cette espèce...

* * * * *

Pendant ce temps, Raf, le capitaine du deuxième quart, dînait avec une certaine Sissel Wergeland, une bionicienne spécialisée dans le neuromimétisme. Elle lui raconte qu'elle avait rencontré Spolion, et que celui-ci lui avait offert une ceinture électronique destinée à la revêtir d'un vêtement virtuel.

Spolion s'était trompé sur la faiblesse de caractère de l'enseigne Sissel qu'il pensait corrompre. Elle se plaisait à jouer la candide, mais n'en était pas pour autant naïve et timorée. La forme ovale de son visage au teint de roses pâles dont elle embaumait, le regard azuré sans un nuage de soucis à l'ombre de longs sourcils finement arqués, le nez discret au-dessus d'un sourire prêt à poindre, tout dans son aspect, comme dans son comportement, trahissait une âme d'enfant, qu'elle voulait

conserver. Même lorsqu'elle ramenait sur le sommet du crâne, sa chevelure soyeuse en un chignon aux spires amples et superposées, les deux mèches châtaines, presque raides, qui s'étiraient au niveau des tempes, atténuaient l'allure sévère de la coiffe. Au fond, Sissel était une perpétuelle sceptique qui pour rendre la vie moins amère, se risquait à porter un masque de crédulité enfantine dont elle endossait le rôle.

Raf reconnaissait l'engin que lui présentait Sissel, il l'avait aperçu lors de son intervention dans la salle de détente et à la cafétéria. Damien Noyours, le steward en avait récolté une en échange d'une tournée générale.

Sissel raconta aussi ce qu'elle avait aperçu dans le capharnaüm de celui qu'elle surnommait c'porc-lion. Ainsi donc, Spolion n'était pas tout à fait innocent du vent de folie qui s'emparait du vaisseau.

— Dites-moi Sissel, je ne voudrais pas être indiscret, mais je dois m'assurer que vous ne courez pas de risque. Quel était le motif de votre balade nocturne ?

— Elle éclata de rire.

— Pas un amant, capitaine. Une revanche à une amie qui s'était amusée à transformer mon lit en portefeuille pendant mon quart.

— Bien. Mais avez-vous des liaisons, disons sérieuses ?

— Aucune. Vous craignez un chantage ?

— Je crains tout. Aussi, vous serez transférée dès aujourd'hui dans un autre quartier. Et tant que l'ordre ne sera pas revenu à bord, vous êtes assignée comme assistant de mon officier scientifique, et ce, sur le champ.

* * * * *

McCoy était en train de raconter à Sunnam son aventure avec Tanirius, alias Emma Saenz, membre de la Confrérie de la Louve (Note : La mémoire foudroyée, de J.M.Dillard), lorsqu'Ojavert vint devant la cellule, les mains sur les hanches, lui annoncer qu'on venait de trouver un troisième mort. Une femme s'était suicidée avec le même couteau que celui qu'avait acheté le radio de Percy. Rapidement, il avait découvert qu'elle était la petite amie du technicien de transfert moléculaire. Il ne restait donc plus qu'un seul suspect. Le scénario était limpide, pour une raison encore inconnue. Le médecin avait tué le technicien par ruse. La suspicion devait retomber sur le radio endormi qui ne se serait souvenu de rien après son enivrement. La femme qui arrivait sans doute à un rendez-vous fixé juste à ce moment-là a cru que le radio était le meurtrier. Elle venge son ami, ensuite par chagrin d'amour ou par honte, elle se donne la mort. Simple n'est-ce pas ? Visiblement, Ojavert était fier de lui. Il se voyait promu au rang des plus grands détectives de la Terre.

* * * * *

Bones, amer, conclut lorsque l'inspecteur retourna à son bureau : « Quel paradoxe, la vie ! Au moment où on veut me mettre à la porte, voilà qu'on m'enferme ! »
Le Romulanais voulait comprendre le sens de cette phrase, et McCoy fut obligé

de lui raconter les derniers épisodes qui venaient de se passer.

— Vous êtes aveugle ! Ne voyez-vous pas que cet Ojavert cherche à avoir votre peau ? Cet homme est imbu de son autorité, il se croit infailible, il ne croit pas être dans le vrai, il est vérité. Hypnotisé par cet Orionais singeant une altière aristocratie, il est convaincu qu'il défend de nobles valeurs. Il faut que nous quittions ce vaisseau tous et toutes. Les Orionaises ne recouvreront jamais la liberté après s'être battues pour elle. Le Klingon est devenu un paria sans patrie, et il en est de même pour moi. Je ne peux même plus me joindre à la conjuration romulienne, surtout après avoir été retrouvé par la Fédération. Je serai surveillé de près par les sbires de l'Empire craignant que je ne travaille à votre service. D'autant que je soupçonne la raison pour laquelle mon vaisseau a explosé. Un médecin reçoit parfois des confidences, vous le savez. On soupçonnait notre ingénieur en chef, Taihuu, d'être un traître. S'il appartenait à la confrérie, il est probable que cet ingénieur ait fait sauter le vaisseau pour qu'il ne subsiste aucune trace. Quant à vous, vous êtes devenu inutile, sauf en victime désignée d'un inspecteur maniaque et vicieux qui veut à tout prix avoir votre tête à son palmarès.

— Vous exagérez, jamais Kirk, Spock et les autres ne me laisseraient dans l'embarras.

— Je ne les connais pas comme vous. Votre équipage semble soudé comme je n'aurais jamais pu l'imaginer en dehors de notre discipline de fer.

— Autrefois, nous avons déjà bravé les ordres pour sauver la vie de Spock et par la même occasion ma tête. Et puis, quitter l'Entreprise pour aller où ?

— Mais sur Spartaca, voyons ! C'est ma planète. Je la connais. Je vous y invite cordialement, cher collègue !

— Cette planète invivable !

— Invivable pour qui ne la connaît point. Invivable quand on y est seul. Mais ce ne serait plus le cas maintenant. Rendez-vous compte, une terre de refuge pour les exclus de nos diverses sociétés. Réfléchissez encore. Les femmes vertes, ont-elles une chance d'être acquittées par des Ojavert ?

— Mais elles ont tué et je ne peux me résoudre à effacer ce geste. La vie est sacrée.

— Bon sang, McCoy, cria le Romulanais. Ce n'est pas la vie qui est sacrée, c'est le vivant ! Votre histoire est sûrement comme la nôtre. Combien de révoltes d'opprimés avez-vous connues ? Combien se sont faites sans effusion de sang ? Le désespoir est une force majeure. Vous, vous vivez. D'autres survivent. Vous, vous êtes blessé quand on vous méprise. D'autres ne connaissent que le mépris. Vous, vous savez que demain vous mangerez à votre faim, même si vous êtes mis à la retraite anticipée. D'autres n'osent plus se poser la question. Quand on est nanti comme vous, Terriens, on peut se permettre de philosopher. Pas nous. Quand on est nanti comme vous, on peut se laisser berner par des marchands de rêves. Plus nous. Méfiez-vous de vos marchands de rêves autant que de nos dictateurs. Tous font de nous des esclaves. Nous ne voulons plus être des esclaves. Choisissez votre camp McCoy.

— Attendez ! Qu'insinuez-vous avec vos marchands de rêves ? Notre société

est harmonieuse.

— Mais fragile. Vous résistez avec panache contre nous ou les Klingons grâce à votre courage et votre intelligence. Mais votre manque de logique vous mettrait facilement à la merci d'un Spolion et de bien d'autre beau parleur. Elle est bien de chez vous cette fable du Renard et du Corbeau ?

— Manque de logique, s'étrangla McCoy ! Nous ne sommes pas Vulcains, certes, mais pas imbéciles non plus.

— Ce n'est pas un jugement intellectuel. C'est votre comportement qui est illogique. Vous vous laissez emporter par la vague. Et quand la vague est passée, vous créez du remous pour justifier votre emportement. Chez vous, la cause suit souvent l'effet, et ça, c'est illogique.

— Vous êtes hermétique. Et d'où pouvez-vous tirer de telles opinions sur Terre ?

— Mais de vous-même. C'est vous qui m'aviez parlé de Veau d'Or. Sur le coup, je n'ai pas réalisé, mais après je me suis souvenu que je l'avais lu dans un livre de légende de la Terre. Je me suis alors souvenu de l'exode d'un peuple d'esclaves, des combats violents ou perfides, d'un temple souillé par des marchands, de Parisiens, de...

— De Pharisiens, pas de Parisiens ! Oui, je vois que vous connaissez un peu de notre histoire.

— Alors ? Ai-je réussi à ébranler vos certitudes ? Vais-je vous convaincre de fuir, ou du moins de nous aider à trouver notre terre promise ? McCoy, je vous en conjure, décidez-vous vite ? Il nous faudra de l'aide.

— Pourquoi êtes-vous pressé ? Et qu'en pensent les autres ? Avez-vous un plan ?

— Les autres rêvent d'une terre d'accueil et nous n'avons pas de plan. Mais nous devons vite en trouver un, pour la simple raison que l'Enterprise n'a pas de motif pour s'attarder plus d'un jour en orbite autour de Spartaca.

McCoy ne répondit pas. Il lui fallait du calme pour réfléchir.

* * * * *

Les quatre cellules étaient silencieuses quand arrivèrent Uhura, Al'Khana et Spock. C'est la Bantoue qui déclama d'une voix monocorde :

— Le haut commandement nous a enjoint de ramener Spolion sur Orion, en tractant son cargo, dès que notre mission d'étude de Spartaca sera terminée. Les Vertes seront remises aux mains des autorités orionaises, plus aptes à juger des problèmes concernant leurs citoyens. Pour ne pas perdre de temps, les autres prisonniers seront débarqués par la même occasion. L'inspecteur Ojavert restera en compagnie du Terrien pour assister la justice d'Orion. Quant au Klingon et au Romulien, ils resteront en détention tant que leurs compatriotes ne viendront pas les rechercher.

— Notre mission est terminée, continua laconiquement Spock. Vos chances d'être jugé équitablement sont réduites à 0,003. J'ai étudié le curriculum vitae d'Ojavert. Il a milité dans la fratrie de la louve avant de faire partie de la Star

Section de la Tornade Blanche.

— La fratrie de la louve, s'étonna le Romulanais ?

— Un pur hasard, expliqua McCoy. Le nom de votre système et votre civilisation évoquent pour nous notre propre passé. Du coup, toutes les traductions font allusion à cette période : l'empereur devient imperator, les gradés, des centurions, et même votre animal, emblème qui ressemble plus à un saint-bernard, est devenu une louve chez nous.

— Comprenez, Monsieur, continua Spock, à l'intention du Romulanais, cette fratrie fait vaguement allusion à un passé prétendument glorieux. En fait, c'est un repère de personnes affairistes et sans scrupules dont font partie secrètement beaucoup d'Orionais tentés par la politique. Ojavert est une sorte d'intégriste. Il s'est rendu compte que la fratrie était un paravent pour une certaine pègre. Alors il a rejoint la Tornade Blanche. Son zèle à traquer les fauteurs de désordres l'a conduit à commettre quelques bavures. C'est pourquoi il se retrouve dans la 55.

— Autrement dit, je suis la bête à corne d'une chasse à cour, ironisa McCoy.

Spock ouvrit la bouche pour critiquer l'image du médecin, mais aucun son n'en sortit. Ce n'était pas le moment de taquiner cet ami qui autrefois avait été son dernier refuge à un moment où la fin était inéluctable.

Finalement, il articula marquant chaque syllabe pour ne pas laisser passer la moindre émotion.

— Je n'ai pas eu le temps de faire plus. Je dois ajouter que le capitaine cherche une solution aussi.

— Je l'ai, la solution, hurla Sunnam. Laissez-nous aller sur Spartaca. C'est ma planète. C'est moi qui l'ai habité en premier. J'ai donc le droit de retourner chez moi, puisque je ne suis coupable de rien. Et j'ai le droit d'inviter qui je veux.

— Cette idée demande à être considérée, dit Spock en relevant le sourcil, montrant par là l'intérêt qu'il y portait.

— Pour moi, ajouta Uhura, c'est tout considéré.

* * * * *

De retour sur la passerelle Spock et Uhura se précipitèrent vers leur pupitre respectif. Il ne s'était pas passé dix minutes avant que le Vulcain ne constatât six scintillements sur l'écran des capteurs. Il se retourna vers le capitaine pour lui signaler le phénomène lorsque son regard croisa celui de la Bantoue. Elle avait remarqué aussi des activités au téléporteur et semblait supplier Spock d'attendre quelques instants avant d'en parler. Kirk s'aperçut par hasard de l'expression des deux visages et crut qu'il s'agissait d'autre chose.

— Vous ne savez pas où est Chekov, par hasard ? Il a quitté son poste juste après que vous soyez allé rendre visite à McCoy.

Le Vulcain releva le sourcil de surprise. Affairé sur son terminal, il ne s'était pas rendu compte de l'absence du Russe.

— Capitaine, un appel pour vous. C'est Chekov, s'exclama Uhura. Kirk s'approcha

de la console.

— Chekov, où êtes-vous ? Que faites-vous ?

Uhura se mordit les lèvres d'inquiétude.

— Je suis désolé, Capitaine, j'ai téléporté les prisonniers sur Spartaca. Al'Khana et moi-même les y avons accompagnés. Je regrette pour vous et l'Entreprise. J'assume l'entière responsabilité de cette évasion que j'ai organisée. Veuillez m'excuser auprès du garde que j'ai assommé. Ramenez-moi si vous le voulez, mais, je vous en prie, laissez les autres en paix.

— Ne l'écoutez pas, Jim, interrompit McCoy qui faisait partie du convoi organisé par le Chekov. Il l'a fait par amour pour Al'Khana. Et elle, par compassion pour nous. Ne les séparez pas et ne blâmez pas ces deux tourtereaux.

— Léonard, aviez-vous la possibilité de choisir ?

— Oui, finalement, j'ai préféré la compagnie d'un Klingon, d'une demi-douzaine de charmantes jeunes femmes, et l'hospitalité d'un Romulanaï, aux geôles orionaises. Adieu, Jim, adieu, Spock et Nyota, adieu vous tous. Vous allez me manquer.

— Nous nous reverrons, je te le promets... La communication se coupa. Kirk se redressa lentement, d'un pas calme, alla s'installer à son siège. Chacun attendait ses ordres. Et ils vinrent comme si rien de particulier ne s'était passé.

— Lieutenant Uhura, faites venir le navigateur Fernandez. En route vers Orion, commanda-t-il à l'intention du nouveau pilote qui remplaçait Sulu.

Rosa Grüne avait déjà une expérience de quatre ans à bord du Gagarine, un vaisseau de recherche scientifique identique au Grissom qui avait été détruit lors de la triste affaire de Genesis. Elle avait demandé sa mutation sur le Confiant, un engin quatre fois plus important, et se retrouvait en stage sur l'Entreprise, où elle assumait le rôle de cinquième pilote. Elle affichait une attitude décontractée propre aux équipages de recherche. Elle semblait ne jamais rien prendre au sérieux et s'amuser de tout. Rosa s'était vantée même de se coiffer avec un pétard par dérision pour son indomptable toison dorée. « Ne suffirait-il pas de laisser vos cheveux en désordre ? » s'étonna Spock. Non seulement elle n'avait pas essayé d'expliquer au Vulcain qu'il s'agissait d'une expression amusante pour expliquer l'aspect sciemment ébouriffé de sa chevelure, mais les jours suivants elle teignait certaines de ses mèches de noir et de roux. Spock, perplexe, ne pouvait s'empêcher de sourciller chaque fois qu'il apercevait la courte tignasse en bataille du pilote. Un jour, il faudra bien que quelqu'un explique la vérité au Vulcain !

* * * * *

Uhura et Spock constatèrent que leur capitaine s'était détendu. Ce dernier s'amusait en imaginant la tête d'Ojavert et de Spolion quand il leur annoncerait la « mauvaise » nouvelle.

* * * * *

— Il faut retourner les chercher, capitaine ! protesta le chef de la sécurité, suffoqué.

— Pourquoi ? Cette planète est un baignoire, et je sais ce que je dis. Personne ne voudrait y vivre !

— Vous me prenez pour un idiot. À la première opportunité, vous y passerez pour délivrer McCoy et sans doute les Orionaises. J'exige que vous y retourniez tout de suite.

— Il est trop tard. Et ici, c'est moi qui commande, Lieutenant. Ma première obligation est de reconduire Monsieur Spolion chez lui, en remorquant son cargo. Je m'acquitte de ma prime mission. Il a été spécifié que le jugement des Vertes sera rendu sur Orion. Leur absence ne change rien à mon avis au verdict. Ensuite, il a été stipulé de laisser McCoy, le Romulanais et le Klingon là où nous laissons les femmes, par pure commodité. C'est fait.

Rouge de colère, Ojavert pointa son index tremblant de fureur sous le nez de Kirk.

— Vous vous prenez pour un petit malin ! Ce n'est pas la première fois que vous vous riez de l'autorité. Vous allez mordre la poussière. Et je serai là pour vous empêcher de vous redresser. Je vous casserai. Vous ne serez plus rien.

— Bien sûr, bien sûr, répondit calmement Kirk. Nous verrons plus tard. Chaque chose en son temps. Maintenant, si vous voulez bien quitter la passerelle ?

Ojavert faillit être renversé par Fernandez, le nouveau navigateur qui arrivait sur la passerelle. Au lieu de se confondre en excuses, le nouveau venu partit d'un grand éclat de rire, dégageant deux belles incisives chevalines tout en longueur comme la figure qui les dévoilait.

— Et bé ! Vous semblez bien pressé. Où courez-vous comme ça mon frère ?

— Pardon, mon père. Je... Bredouilla l'inspecteur, perdant contenance devant cet intrus qui apparaissait comme une farce en plein milieu d'une tragédie.

— Désolé. Pas de pardon, maintenant, plus tard, quand vous confesserez vos péchés, prononça le nouveau venu avec une voix chaleureuse et paternelle.

L'humeur joviale agrémentée du fort accent chantant de la colonie « Médée-Terre », une planète dont on recrutait presque toujours les aumôniers, effaça d'un coup de baguette magique les dernières traces de préoccupation qui tenaillait Kirk.

Les études scolaires de cette curieuse colonie étaient basées sur la spiritualité. Et là où d'autres peuples faisaient leur service militaire ou public, eux rentraient au séminaire. Il n'était pas rare de voir des Médéens exercer leur sacerdoce dans quatre ou cinq religions simultanément. On leur donnait aussi des attributs de guérisseur, voire de sorcier. Ce qui était faux, mais il était vrai qu'ils possédaient de grandes et célèbres universités de parapsychologie, de phytologie et de prestidigitation. Ils avaient aussi d'excellentes écoles d'astronomie d'où sortaient de nombreux navigateurs.

Chapitre VII

L'Entreprise voguait vers les coordonnées du rendez-vous qui leur était fixé, sans se presser, à sa vitesse de croisière. Ainsi, il y avait plus de temps pour trouver une solution qui tirerait de l'embarras l'infortuné McCoy.

* * * * *

Spock mettait à profit cette journée pour changer à contrecœur le cerveau de l'ordinateur, car Kirk avait une certaine réticence vis-à-vis des machines qui étaient capables d'autodétermination. Il avait déjà eu à faire à ces types d'ordinateurs et considérait que leurs compétences ne devaient pas aller au-delà de l'aide à la décision. Méthodiquement, le Vulcain suivait les différentes procédures de sauvegardes des données, ce qui était très long. Ensuite, il fit basculer le système en spatial-analogique pur, après avoir déconnecté le cerveau temporel-analytique qui fut rangé méthodiquement dans sa chambre. Finalement, Spock clona l'exécutif de l'ancien système qu'il avait prudemment enregistré avant le changement de version. Bien sûr, toutes ces opérations ne pouvaient se faire qu'en période tranquille, car l'ordinateur souffrait de dédoublement de personnalité tant que le cerveau analogique n'était pas remis en phase à l'aide d'un second clonage informatique. Pendant tout ce temps, Sissel n'avait pas quitté d'une seconde Spock pour l'assister dans cette tâche délicate. Elle avait même mis au point un protocole permettant de restituer très rapidement la configuration antérieure en cas d'urgence. À son tour de quart, elle était si fatiguée que Raf lui ordonna d'aller se reposer pour le reste de la journée, à condition qu'elle ne soit jamais seule dès qu'elle quittait la chambre d'Uhura qui lui offrait l'hospitalité tant que Spolion serait à bord.

* * * * *

— Capitaine, nous pouvons entrer en contact visuel avec le forceur de blocus orionais qui nous a rejoints.

Sur l'écran géant de la salle, la passerelle d'un vaisseau « Vagabond » prit forme.

Quelques instants plus tard, le contact visuel était établi. L'image du vaisseau avait laissé place à celle de son capitaine qui se tenait debout devant la caméra. C'était, un Orionais trapu, coiffé d'une ridicule casquette ressemblant à celle de la

marine marchande du vingtième siècle de la Terre. Légèrement en retrait, une Romulanaise en uniforme militaire examinait avec attention la scène.

— Monsieur le Capitaine Kirk, je vous prie d'agréer mes meilleures Salutations. Je me présente, Habbil N. Spitch, commandant en chef de la flotte Jaune. Je suis sensé vous escorter jusqu'au grand tribunal de Rigel, et livrer un équipage complet composé de quinze éléments pour Monsieur Spolion, PDC du Perle d'Orion. Mademoiselle Tsukino Ikar, ici présente, est mandatée par nous pour se rendre à bord de l'Entreprise. En l'attente de votre réponse, veuillez recevoir nos remerciements anticipés pour l'accueil favorable que vous accorderez à cette obligeance.

À l'exception de Spock, personne ne put s'empêcher de sourire en entendant ce langage archaïque. Manolo, le navigateur, quitta précipitamment la passerelle, retenant difficilement le fou rire qui le gagnait. Il avoua plus tard, qu'il s'était imaginé le bonhomme achevant sa tirade par un « Et maintenant, voici notre page publicitaire ».

La femme romulanaise s'avança.

— Je pense que vous n'avez pas le choix, Capitaine. Ces ordres reflètent la volonté de votre hiérarchie. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous me transfériez seule, sans armes, et accompagnée dans mes déplacements par vos gardes.

— Votre surprise risque d'être de taille, répondit Kirk. Mais puisque vous y tenez, soyez prête dans dix minutes.

Quand elle apparut sur les plots du téléporteur, Kirk, Spock, Ojavert, Spolion et deux gardes, phaseur au poing, l'attendaient.

Elle portait une cuirasse assemblée de carrés de métal-plastique rubis au chatoyement vert, sur un uniforme noir très ajusté. Kirk n'avait jamais vu ce vêtement, et pensait qu'il s'agissait de la tenue très rare des officiers de l'Escadron de la Mort, une section politico-policière spécialement entraînée aux commandos de « nettoyage ».

— Surtout, ne me souhaitez pas la bienvenue à bord. L'hypocrisie m'irrite, lança sans ambages, Tsukino, dès qu'elle eût récupéré toutes ses particules et sa voix. À la rigueur, remerciez-moi d'avoir convaincu ce prétentieux bavard de se tenir à l'écart.

— C'est ainsi que vous traitez l'un de mes semblables, s'indigna Spolion. Je me plaindrai. Vous serez mutée.

— Nous ne sommes pas de la Terre, répliqua la Romulanaise en foudroyant du regard l'Orionais. Gardez vos menaces pour vous ! Ce ne sont que des paroles en l'air. Et puisque je suppose que vous êtes ce Spolion, je suggère au Capitaine Kirk de vous envoyer illico sur votre bazar.

— Bazar ?

— Si vous osez appeler ce dépotoir ambulancier, un cargo ! Je vous cède ma place, continua-t-elle en descendant du plateau. La place est encore chaude, profitez-en, et allez rejoindre vos hommes.

— Exécution, Spock, enchaîna Kirk.

Le regard hagard, Spolion, muet de rancœur, prit place sur un plot. Jamais, de toute sa carrière de marchand, il n'avait été mal traité, comme ces derniers temps.

Quand il eut disparu, Tsukino dit à Kirk :

— Et maintenant que nous sommes débarrassés de ces polichinelles, passons aux choses sérieuses. Je voudrais voir le Romulanais que vous avez trouvé.

— Cela vous sera très difficile, ironisa Kirk, il a fui le vaisseau avec tous les autres détenus.

Elle jaugeait le Capitaine qui soutenait son regard. Ojavert vint rompre le silence en précisant que le Capitaine n'avait pas jugé bon de revenir en arrière pour les ramener.

— Dans ce cas, il n'est jamais trop tard pour bien faire. Larguez les amarres de cette canaille de Spolion. Moi, je me charge de contenir mon guignol de Spitch dans les parages, en attente de notre retour.

Elle remarqua la réticence de Kirk, aussi elle ajouta sur un ton qui se voulait soudainement aimable : « Capitaine, n'oubliez pas que je représente la police orionaise. Je vous connais trop en réputation pour ne pas deviner que vous préférez ma compagnie, celle d'une guerrière sans doute rusée à un singe vénal et cauteleux. Bon gré, mal gré, vous devez me conduire à eux. »

Voyant que Kirk refusait de répondre, elle haussa les épaules.

— Bien, je devine que vous voulez protéger quelque chose, ou quelqu'un. Alors, je vous laisse le temps de vous décider pendant que je prends connaissance du dossier.

— Parfait, Monsieur Spock, accompagnez-la avec les deux gardes dans le bureau d'Ojavert. Je serai dans mes quartiers.

Kirk s'en alla le premier. Il n'espérait pas devoir retourner si vite vers Spartaca. Il n'avait toujours pas trouvé comment aider Bones. L'intervention de la Romulanaise le plongeait dans un dilemme. Fallait-il la prendre comme une alliée ou était-ce introduire le loup dans la bergerie ?

Il se débarrassa rapidement de quelques petites tâches. Entre autres libérer le Perle d'Orion du rayon tracteur, et autoriser Sissel à rejoindre ses quartiers.

* * * * *

Il était près de minuit, et Spock n'était toujours pas venu le voir. Cette Romulanaise devait éplucher les dossiers avec méticulosité. Il avait fait comprendre à son officier scientifique qu'il serait dans sa cabine, il ne pouvait donc se rendre à la cafétéria pour se changer les idées. Il se décida à boire un petit stimulant, regarda la bouteille de whisky et pensa qu'il pourrait appeler Scotty. Mais il était tard, et il ne pouvait raccourcir le repos de l'écossais qui avait été sous pression pendant toute la durée du vol sans instruments automatiques. Puis son regard tomba sur la bouteille de brandy. Il opta pour cette boisson et s'en servit un bon verre à la santé de Léonard. Spock se manifesta à la porte à ce moment.

— Capitaine, puis-je entrer ? Je ne suis pas seul.

Il aperçut la Romulanaise et répondit avec amertume :

— Entrez, plus on est de fous, plus on rit.

Spock savait qu'il ne fallait pas essayer d'interpréter ces paroles incongrues. Le

ton de la voix qui les avait exprimées trahissait une peine refoulée.

— Entrez et prenez place. Spock, McCoy ne vous a jamais demandé de définir le sel ?

— Le chlorure de sodium ? fit le Vulcain en fronçant un sourcil intrigué par le manque d'opportunité de la question.

— C'est évident qu'il ne vous l'a pas racontée. Et bien, le sel, selon lui, c'est quelque chose qui donne un mauvais goût aux pommes de terre quand on n'en met pas.

— C'est absurde !

— Non, c'est l'image de nos petits bonheurs. La plupart du temps, on ne se rend compte de leur existence que lorsqu'on ne les a plus.

— Je présume que vous faites allusion aux trois Terriens qui se sont réfugiés sur Spartaca ? interrogea la Romulanaise.

— Entre autres. Certes, le docteur McCoy est un ami. Mais il y a aussi l'atmosphère générale. Le mal qui souffle sur Terre, siffle maintenant sur mon vaisseau. Avant la venue de Spolion, nous avons pu sauvegarder une aire de solidarité à l'écart de la tourmente. L'équipage ne faisait qu'un, tous attelés à la mission, quelle qu'elle fût. Puis soudain, tout a basculé. L'égoïsme reprend le dessus. Les uns se sont vus flattés, encensés, d'autres se sont sentis lésés, blessés dans leur amour propre. Le goût de la domination de l'individu par et pour l'individu a repris son emprise. Certains ont jugé que trop de sagesse était mauvaise pour le lucre et que le plaisir rapidement consommable était un négoce profitable s'il devenait une valeur unique.

— J'ai écouté patiemment vos lamentations, Capitaine. Il est tard et je suis venue dans un but précis, qui, je le crois, ne sera pas en désaccord avec vos préoccupations. J'ai bien analysé le dossier de chaque cas. Monsieur Spock m'a expliqué en aparté certains détails ignorés volontairement ou non par votre inspecteur. J'ai déjà deux convictions. Premièrement, légalement, Spartaca, dont le nom vous revient, car vous êtes le premier à baptiser cette planète, est une conquête romulienne, puisque c'est nous qui l'avons habitée en premier. Deuxièmement, la plus grande population actuelle de Spartaca est orionaise. Spolion et Spitch feront tout pour s'approprier cette planète.

— Par quels moyens ?

— Dans une société où la seule richesse est l'argent, tout se paye, tout s'achète.

— Et quelles sont vos intentions, à vous et à lui, si vous le savez ?

— Mon objectif est d'en faire un lieu de détention des prisonniers politiques romulans. Un endroit idéal, car il est loin de nos frontières. Spolion, lui, viserait sûrement à en faire une plaque tournante pour la contrebande. Vous comprenez pourquoi je suis si désireuse de rencontrer Sunnam et les Vertes. Je vous promets en échange d'aider vos amis terriens.

— Savoir que vous voulez faire de ce monde un goulag ne m'enchanté guère. Je suis peut-être vieux jeu, mais j'ai un code moral que je respecte. Et puis, votre ruse est réputée. Je suis sûr que vous me cachez quelque chose.

— Si peu capitaine. Je suis la seule personne de tout l'empire qui sache pourquoi

le vaisseau de Sunnam a disparu. Je veux en avoir le cœur net en interrogeant le seul survivant de l'explosion.

Kirk vida son verre.

— Vous m'avez demandé mes intentions. Je vous ai répondu. Auriez-vous la même franchise si je vous demandais pourquoi vous a-t-on envoyé vers Spartaca ? reprit-elle.

Le capitaine se concentrait sur la bouteille, silencieux.

— Je répondrai à votre place, enchaîna-t-elle, car je sais que vous ne direz rien puisque c'est classé confidentiel. Je vous éviterai de fabriquer un mensonge. Ce système solaire se trouve enclavé dans une avancée neutre séparant les Klingons de nous. En annexant ce système à l'UFP, vous créez le poste le plus avancé pour observer nos frontières et ainsi nos transferts de technologie. Mais si nous étions avant vous, vos plans s'échoueraient. Voilà pourquoi vous êtes dans l'embarras. Je le sais, car Sunnam faisait partie d'une expédition qui devait contrecarrer vos projets.

Kirk releva la tête et examina, incrédule, cette femme. Ses espions étaient au courant de secrets qu'il n'avait même pas divulgués à ses plus proches officiers. C'était vexant. Les yeux de la Romulanaise brillaient de fierté.

— Mais que faire d'une planète sans ressources intéressantes ? continua-t-elle sur un ton doctoral. Notre empire est plus démuné que l'UFP. C'est moi qui ai eu l'idée du monde pénitentiaire. C'est toujours moi qui ai supervisé il y a trois ans, tous les préparatifs d'Aile Gracieuse. Tout l'équipage de la vedette était trié sur le volet par mon propre service. Et c'est tout mon travail qui explosa en orbite autour de Spartaca. Vous comprenez, pourquoi j'attache un tel intérêt à cette planète ? Nous sommes donc des concurrents pour ne pas dire des ennemis. Pourtant...

Elle fit une pause avant de continuer comme si ce qu'elle devait dévoiler était grave.

— Capitaine, essayez de comprendre ce que je ne peux dire, articula-t-elle lentement, et écoutez-moi bien. Je me dois autant que vous d'aider Léonard McCoy, car les amis de mes amis sont mes amis. Tanirius est la plus proche de mes amis.

— Vous êtes membre de...

— Je n'ai rien dit Capitaine, coupa-t-elle sèchement.

Tanirius ! Ainsi elle avait survécu à la destruction de la base. Cette femme qui avait séduit McCoy avait eu vraiment de l'affection pour le médecin !

— Qui me prouve votre bonne foi ? interrogea Kirk sceptique. Spock intervint dans la conversation.

— Capitaine, son salut militaire était le même que celui que nous a adressé Tanirius juste avant de nous séparer. Au lieu de refermer le poing, tous les doigts simultanément comme le font les Romulanaï, elle ramenait très rapidement chaque doigt, de l'annulaire à l'index. Ce geste n'est pas naturel et si je le connais, c'est que je joue de la harpe. Ce mouvement sert d'assouplissement pour les arpeges. Or Tanirius ne jouait d'aucun instrument à cordes. J'en déduis qu'il s'agit peut-être d'un signe de ralliement.

— Bien vu, Spock. Mais les Romulanaï sont rusés, objecta le capitaine. Qui nous

prouve que ce geste, s'il a vraiment une signification, n'est pas un piège pour attirer notre sympathie. De plus, Tanirius voulait détruire une base romulienne avancée, et non en créer une comme c'est le cas maintenant.

— J'y ai pensé, Capitaine. Et je peux avancer une hypothèse. Si le commandant est ce qu'elle veut nous faire croire, alors, ce n'est pas une prison qu'elle veut établir, mais un refuge, où seuls se retrouveraient les dissidents à l'abri de l'Empire, car hors frontières.

— Capetown à Kirk ! Message urgent !

— J'écoute, répondit Kirk, en se rapprochant de la console.

— Désolé, Capitaine de vous réveiller...

— Je ne dormais pas. Continuez !

— Les deux vaisseaux orionais se dirigent vers Spartaca.

— J'ai sous-estimé Spitch, dirait-on, constata la Romulanaise.

— Je dirais plutôt que vous avez chatouillé son orgueil par votre mépris.

— Et vous, celui de Spolion, répliqua-t-elle malicieusement marquant un but partout.

Chapitre VIII

Sulu était assis pour la deuxième fois à la place du capitaine en tant que tel. Certes, il n'était que capitaine de quart, mais pour lui, c'était un pas vers d'autres fonctions auxquelles il avait aspiré, et qui se concrétiseraient.

Il n'appréciait guère de devoir suivre le Vagabond et le Perle d'Orion à seulement facteur six, alors qu'on aurait pu le dépasser sans problème. Il piaffait d'impatience, car à cette vitesse, il faudrait deux jours terriens pour atteindre Spartaca. De plus, il n'aimait pas rester trop près du forceur de blocus orionais sans relever les boucliers. Si Spitch s'avisait de tirer, il aurait à peine le temps de réagir. Il en avait fait la remarque, lors du changement de quart, à Andy Capetown qui lui avait répondu que Kirk ne s'attendait pas à une attaque de ce type. La guerre serait psychologique, non militaire. Aussi, sur la passerelle, toute l'attention était tendue vers le vaisseau de l'Orionais.

* * * * *

Quatre gardes de Sulu étaient postés à proximité de la chambre d'Al'Khana qui était prêtée à la Romulanaise. Cette dernière avait refusé de retourner à bord du Vagabond, car elle ne voulait pas cautionner l'attitude des Orionais. Elle leur avait d'ailleurs communiqué par radio ce qu'elle pensait de leurs agissements, et Kirk qui était présent trouva bien dédaigneux et sec, son monologue. Monologue, car elle ne leur laissa même pas le temps d'accuser la réception.

* * * * *

La ballade vers Spartaca en compagnie d'un commandant de l'Escadron de la Mort n'avait pas perturbé le rythme des autres activités de veille. Dans la salle des machines, seul le poste de commande et de contrôle restait comme un îlot de vie au sein des ateliers éteints et silencieux. Le silence du dispensaire sans malades n'était troublé que par les chuchotements et les rires étouffés de l'infirmière et du médecin qui la lutinait.

Damien Noyours, l'agent de la sécurité affecté au service des pompiers, avait repris son rôle de steward. Les lieux de détente, salles de récréations et cantines, étaient occupés par l'équipe de Percy. Likasi, un Bantou impressionnant, champion d'haltérophilie, avait été désigné pour épauler son collègue, en cas de débordement

semblable à ceux de la veille.

Personne n'avait remarqué la matérialisation d'un mannequin dans ce qui fut la chambre de Spolion. C'était un de ces automates de présentoirs qui exécutaient quelques mouvements pour mieux mettre en valeur le bon maintien d'un vêtement. Ces poupées articulées possédaient quelques capteurs pour éviter un obstacle ou reconnaître une chaise. Ces mannequins pouvaient s'asseoir, se relever, marcher et virevolter. Parfois, elles étaient dotées de caméras enregistreuses pour la surveillance discrète d'un local. C'était la mission de cette machine qui fit deux allées et venues en balançant les hanches sans que le nombril dévie de la trajectoire imposée par le programme. Alors que la tête tournait à gauche et à droite au rythme des pas, le regard langoureux de la créature mémorisait froidement l'état des lieux avant de disparaître comme elle était apparue. Peu de temps après, deux Orionais, dont Spolion, sortaient silencieusement de la pièce. Les deux hommes se glissèrent rapidement dans les coursives. Spolion qui avait une excellente mémoire visuelle et un bon sens de l'orientation savait où il allait. Au bout d'un quart d'heure, trois personnes quittèrent incognito l'Entreprise pour le Perle d'Orion. Personne ne remarqua l'absence de Likasi qui ne réapparut qu'à l'aube, lorsque les équipes de nuit se mêlaient à celles de jour.

* * * * *

Sulu était sur le point de quitter la passerelle pour laisser place à Raf qui était arrivé, quand le radio leva la main indiquant qu'il captait un message urgent. L'incrédulité se lisait sur son visage.

— Capitaine, s'écria-t-il en fin de réception, l'enseigne Sissel a été prise en otage sur le Perle d'Orion. Il ne lui sera fait aucun mal tant que nous restons en arrière pour l'instant et que nous suivions les instructions futures. C'est tout.

— Hikaru, pouvez-vous conserver le commandement ? Sissel appartient à mon équipe. Elle était en danger quand Spolion était à bord, et je m'étais moralement engagé à la protéger. J'aurais dû me douter qu'elle était encore menacée tant que ce pirate était à proximité. Je vais tenter de la ramener à bord.

— Bien volontiers, car je me sens aussi concerné. Ce rapt a eu lieu au cours de cette nuit, et ni Andy ni moi n'avons constaté quoi que ce soit d'anormal.

— Ne vous culpabilisez pas. Tout le monde sait que la téléportation présente le désavantage de l'indiscrétion. À notre tour de l'utiliser.

— Je vous suggère de prendre un localisateur de plus. Dès que Sissel l'aura activé, nous vous ramènerons à bord. Et où comptez-vous débarquer ?

— Sur la passerelle ! J'aurai plus de chance de retrouver l'otage par la négociation que par hasard en jouant à cache-cache. Donnez-moi une heure. Passé ce délai, remontez-moi.

— Bien. Et bonne chance.

Sulu appela immédiatement Kirk et l'informa des derniers événements. Spock approuva la décision d'utiliser les localisateurs pour signaler que Sissel était trouvée.

La distance courte qui séparait les vaisseaux, permettait de détecter un écart de cinquante centimètres entre deux localisateurs, sorte de petites balises radio épinglées à un vêtement, ou parfois incrustées sous la peau. Mais Kirk restait soucieux. Un otage n'avait pas de sens puisque Spolion n'était pas menacé. Il y avait donc autre chose. Mais quoi ?

* * * * *

À bord du Perle d'Orion, Raf apparut entre la console de pilotage et l'écran panoramique, face à Spolion qui avait eu le temps d'effacer sa surprise pendant la matérialisation du Terrien. Avec une prestance toute condescendante, l'Orionais amorça le dialogue.

— Bienvenue à bord, Monsieur...?

— Raf Pike, Capitaine de quart. Je suis venu chercher l'otage. Comme vous pouvez le constater, je ne suis pas armé.

— Votre visite ne me surprend pas. Hélas, nous ne pouvons accéder à votre demande. Voyez-nous désolés d'en passer par là, mais il y va de notre sécurité. Nous ne sommes pas de taille à supporter une attaque de l'Entreprise et la réputation de votre Capitaine n'est plus à faire. À la rigueur, nous vous invitons à vous rendre compte de la qualité d'hébergement que nous offrons à la demoiselle. Vous comprendrez bien que je me vois obligé de vous faire fouiller avant de vous y conduire.

— Je n'ai pas le choix, à en juger l'aspect de vos sbires.

Raf ne connaissait pas le vaisseau orionais, mais devinait que ces gorilles-là n'étaient pas membre de l'équipage, car leur uniforme correspondait aux descriptions qu'il connaissait de la police orionaises. De plus, ils braquaient sur lui les lourds disrupteurs romuliens, alors que les contrebandiers possédaient plutôt des disrupteurs klingons de poche. Spolion lui possédait sûrement un petit modèle de phaseur de l'UFP. C'était une arme bourgeoise, voire snob, réservée à l'élite et aux femmes.

— Capitaine, je vous prie de nous accompagner au dispensaire. Nous avons tout lieu de supposer que vous avez un localisateur sur vous, et nous ne voulons pas vous permettre d'indiquer votre position et celle qui nous sert de garantie.

Raf se réjouit du conseil de Sulu lorsque le médecin de bord lui extirpa le localisateur sous-cutané. Heureusement, le second toujours inactif était dissimulé dans la broche qui ornait sa veste.

Enfin, on lui accorda le droit d'aller voir Sissel. Celle-ci était enfermée dans une cellule protégée par un champ de force invisible comme sur la plupart des vaisseaux. Elle avait dû être arrachée du lit, car elle portait une nuisette comme lors de sa première rencontre avec Spolion. Raf y vit une opportunité pour passer le localisateur à la jeune femme et décida de bluffer.

— Vous n'êtes pas sans savoir que tout membre de l'UFP, à bord d'un autre vaisseau doit porter, sinon son matricule, au moins l'insigne de la Flotte, sinon, il peut

être considéré comme déserteur. Je suppose que cela vous intéresse de détenir une monnaie d'échange valable.

Spolion le regarda d'un air soupçonneux, mais il ne connaissait pas assez le règlement pour oser contredire Raf qui continua, profitant de l'effet provoqué sur l'Orionais.

— Sissel, avez-vous votre matricule ?

— Non, Capitaine, dit-elle en passant le pouce autour du coup pour montrer qu'aucune chaîne n'y était accrochée.

Ce geste, elle l'avait vu dans des treillis, nom qu'on donnait aux histoires de guerres de l'ère atomique, comme on disait une aventure de cape et d'épée ou un péplum pour d'autres époques de l'histoire terrestre.

Raf dut s'empêcher de laisser transparaître son admiration pour la présence d'esprit de la jeune neuromiméticienne, et prit un air indigné.

— Je vous somme donc, Monsieur, de réparer cette erreur sur-le-champ.

— Heu ! commença Spolion complètement désarçonné par la tournure des événements.

— Je ne vois qu'une solution, dans l'immédiat. Veuillez immédiatement m'apporter des vêtements décents pour l'enseigne Sissel. Et remettez-lui la veste de mon uniforme.

— Attendez, dit Spolion, c'est vous qui vous retrouvez hors la loi.

— Effectivement, mais qui vous dit que j'ai l'intention de rester à bord ? Ou bien, serait-ce que vous projetez de me garder aussi comme otage ? De toute manière, le problème est différent pour moi puisque je suis un officier supérieur, et de plus mon ceinturon à lui seul sert d'identité militaire.

Jamais Raf n'avait menti aussi effrontément avant dans sa carrière. Spolion était incapable de vérifier les dires du capitaine. Il lui fallait gagner du temps.

— Voyons, s'exclama l'Orionais qui feignait d'être offusqué, nous sommes entre gens civilisés.

— À ce propos, en attendant de recevoir les vêtements que vous m'avez promis, je dois m'entretenir seul avec l'otage, pour m'assurer de son bon traitement.

Spolion était mentalement bousculé. Il était sur le point de répondre qu'il n'avait rien promis quand, dans la foulée, on lui demandait d'arranger instantanément un entretien qu'il ne pouvait refuser sans risquer de compliquer la situation à son désavantage. Mais le vieux requin de l'espace savait penser lui aussi avec rapidité.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, cher Capitaine, mais vous comprendrez aisément que je sois obligé de vous enfermer dans la cellule opposée, pendant que je vous laisserai libre de vous exprimer sans témoins. De mon côté, j'irai chercher des vêtements, mais ne vous attendez pas à des miracles, car je n'avais pas prévu ce type de personnel féminin à bord.

Raf accepta avec un pincement de cœur, son intuition l'avertissait que la chance allait changer de camp. Mais son honneur était en jeu. Il sortirait Sissel des griffes de ces bandits au prix de sa vie.

* * * * *

Dès que les deux Terriens furent seuls, il lui demanda si elle n'avait à se plaindre de rien.

— Pas pour l'instant, répondit-elle, mais je ne me sens pas à l'aise au milieu de ces mâles qui me regardent avec concupiscence et mépris. Raf saisit la balle au bon. Il articula lentement la phrase en portant la main sur la broche de sa veste.

— Dans ce cas, dès que vous l'aurez sur vous, faites-le marcher.

Il espérait que Sissel comprendrait le message et que les autres qui devaient espionner ses gestes et dire se méprendraient sur la signification.

Ayant formulé cette consigne. Il continua à bavarder sur tout et sur rien en attendant le retour de Spolion.

* * * * *

Sur l'Entreprise, une chape de silence s'était abattue sur la passerelle. Spock avait été rappelé à la rescousse pour scruter l'ensemble du Perle d'Orion, pendant que son collègue se concentrait sur les déplacements de Raf. Les deux officiers scientifiques étaient inquiets. Sur leur écran de balayage, l'écho lumineux de la balise s'était immobilisé dans la soute des marchandises.

Sulu consultait l'heure. Le temps s'écoulait lentement. Trop lentement.

* * * * *

Le délai était presque tombé lorsque Spock releva la tête.

— Deuxième écho détecté en zone de détention !

— Envoyez les coordonnées à la salle des transferts. Et remontez aussitôt nos gens, commanda Sulu, en se précipitant pour aller les accueillir.

* * * * *

Il écarquilla les yeux lorsque la matérialisation fut complète. Devant lui apparaissaient deux femmes. L'une était Sissel fagotée dans ce qui aurait dû être de la lingerie fine, mais pour une taille de géante, et d'une salopette de débardeur. Elle avait l'air grotesque et pitoyable, elle qui était si menue, dans ces dentelles qui dégorgeaient de la veste d'officier que lui avait prêtée Raf. L'autre était un mannequin articulé qui portait, suspendue au cou, une petite carte sur laquelle on pouvait lire : « Spolion vous remercie de votre visite et espère vous revoir bientôt ». Sur le coin inférieur droit, le localisateur de Raf était retenu par une bande de colle.

On dégageda immédiatement l'objet insultant de la plate-forme tandis que Sissel fut prestement conduite à l'infirmerie où elle fut traitée avec beaucoup d'attention. Pour elle aussi, le choc de la surprise était désagréable, car elle savait que Raf était resté emprisonné sur le vaisseau orionais, dans la cellule d'en face. Il était trop tard

pour récupérer le jeune capitaine, la pièce de détention serait sûrement vide et plus rien ne permettait de localiser Raf qui était sûrement enfermé ailleurs dans le vaisseau orionais.

* * * * *

Kirk rappela Percy pour qu'il remplace Raf, du moins momentanément. Il savait qu'il pouvait compter sur lui. Ce n'était pas un mauvais capitaine même si son caractère trop arrangeant le mettait en mauvaise posture avec des têtes brûlées. Percy réprimait la joie qui l'avait envahi en apprenant qu'il pouvait reprendre du service d'encadrement et surtout qu'il travaillerait en tandem avec le Capitaine Kirk. Aussi, à peine l'équipage informé, il alla immédiatement remplacer Sulu qui était épuisé par une longue et frustrante attente. Percy se sentait en pleine forme, portant il n'avait pas pris de repos depuis quatorze heures et si Raf ne revenait pas, il lui restait encore dix heures de veille.

Dès qu'il fut à son poste, Percy demanda un compte rendu détaillé des derniers événements. Il releva plusieurs anomalies. La prise en otage de Sissel ressemblait plus à une farce de mauvais goût qui ne cadrerait pas avec l'esprit pragmatique de l'Orionais. Lui et la capitaine de l'Entreprise pouvaient bien se haïr, il était notoire dans tout l'espace connu que jamais Kirk n'aurait menacé un cargo désarmé. Il devait s'agir d'un autre motif secret de Spolion. Et pourquoi cette femme ? Était-ce un appât pour attirer Raf, et ainsi avoir un otage de poids ? Si c'était vrai, la manière dont il était tombé dans le panneau indiquait une parfaite connaissance de la psychologie du personnel de bord. En effet, par exemple, lui, Percy aurait au préalable tâté le terrain, en essayant de prendre un contact visuel avec le vaisseau pirate. Certes, il était peut-être trop prudent, mais était-ce sage de se jeter dans la gueule du loup comme l'avait fait le fougueux Raf ? Heureusement que Sulu lui avait conseillé d'emporter un localisateur de rechange, sinon même Sissel n'aurait pu être délivrée.

Il essaya de se mettre dans la peau de Raf pour comprendre son comportement. Une idée jaillit de cette tentative. Il appela Spock afin de vérifier la nouvelle hypothèse qui venait de germer dans son esprit. Quand le Vulcain apparut sur la passerelle, il lui demanda s'il lui était possible de vérifier les dates de consultation des dossiers privés et confidentiels du personnel de l'Entreprise. Spock fut offusqué, un intrus avait lu récemment tous les fichiers. Pourtant, les données concernant le personnel étaient protégées par un mot de passe connu de peu de membres. Il y avait eu probablement une fuite et il était trop tard pour changer la clé d'accès. L'auteur de l'indiscrétion avait sûrement dupliqué le maximum d'informations intéressantes, et ces dernières se trouvaient maintenant en possession de Spolion qui pouvait ainsi, connaître toutes les données familiales, financières et psychologiques de tout l'équipage.

— Trouvez-moi, s'il vous plaît, le dossier de Raf, celui de Sissel et le mien, Monsieur Spock.

Quelques secondes après, Percy put lire sur la console avec frémissement que

le groupe morphologique de Sissel correspondait parfaitement avec le caractère de Raf selon la loi des attirances. Que ce dernier était très chevaleresque, avec une tendance à l'impulsivité et à la solitude. Enfin, avec amertume il vit une phrase le concernant : il était recommandé que Percy ne soit pas mis en situation de conflit.

Kirk l'avait pressenti : la guerre était psychologique. L'Entreprise venait d'en perdre la première bataille.

Spock était concentré sur son poste avec tant d'attention que Kirk s'en rendit compte. Il décida d'attendre patiemment que le Vulcain expose les conclusions de ses observations. Au bout d'une demi-heure de contrôle ininterrompu, le scientifique se retourna vers son capitaine et l'interrogea :

— Vous m'aviez bien dit qu'il y avait seize personnes à bord du Perle d'Orion ?

— Exact.

— Sans compter Raf ?

— Évidemment.

— Alors, il manque une personne à bord de ce vaisseau, et je crains que ce soit le Capitaine Raf Pike.

— Comment pouvez-vous le déduire ?

— J'espérais trouver un indice me permettant de repérer le Capitaine. Par exemple la position d'une forme de vie humanoïde immobile, ce qui doit être le cas d'un détenu, mais pour les Orionais, c'est la nuit, et presque tous dorment. J'ai essayé de trouver un être isolé, mais seule une personne est restée sur la passerelle et une autre, dans la salle des machines. J'ai compté le nombre de présumés dormeurs dans les chambres : quatorze. J'ai eu beau examiner tout le vaisseau. Conformément au relevé de capteurs, il n'y a pas de dix-septième personne.

— Vous voulez dire que Raf a disparu ?

— Ce n'est pas sûr. Tout d'abord, il peut y avoir des transferts de personnes entre leurs deux vaisseaux. Déjà, l'équipage qui a rejoint le Perle d'Orion faisait partie du Vagabond, puisque celui-ci n'a pas eu le temps de chercher et de ramener un équipage pour le cargo. Mais, vous m'aviez dit que Spolion n'avait aucun motif valable pour s'embarasser d'un otage, et que dans son optique de marchand, il ne pouvait s'agir que d'une monnaie d'échange, alors, je me suis demandé, comme vous, contre quoi ? C'est le mot échange qui m'a éclairé. Supposez qu'il s'agisse d'un échange de personne. Il y a peut-être à bord un Orionais. Qu'en pensez-vous ? Spolion aurait pu laisser un espion dans l'Entreprise en même temps qu'il enlevait Sissel.

— Vous insinuez qu'il y aurait un loup dans la bergerie ?

— Votre image est très suggestive, mais je rappelle que ce n'est là qu'une hypothèse à vérifier.

— Il suffirait de demander au Docteur M...

Kirk se tut, se remémorant que son ami était sur Spartaca.

— Inutile, je me suis déjà renseigné. La similitude génétique entre un Orionais et un Terrien est la même qu'entre un Romulanais et un Vulcain, autrement dit un Orionais sur 3,457 a toutes les caractéristiques morphologiques visibles d'un Terrien.

— Donc, si un loup se trouvait ici, il ressemblerait sacrément à un mouton.

Sans relever la remarque, Spock continua.

— Il devrait même ressembler à l'un d'entre nous. Je me propose, avec votre permission, d'examiner tout l'équipage.

— Sans être médecin et encore moins psychologue, comment vous y prendrez-vous ?

— Je connais tous les dossiers et j'ai une ouïe très fine. J'irai donc au mess, car les Orionais comme les Terriens s'alimentent en moyenne trois fois par jour. Là, je pourrai discuter, provoquer des réactions qui devront être conformes aux dossiers, ou tout simplement observer les coutumes alimentaires, et, mieux, écouter les conversations d'un bout à l'autre de la pièce.

— Bien ! Dans ce cas, je vous laisse carte blanche. Je n'ai guère d'espoir dans cette solution, mais si elle est fiable, si nous capturons l'étranger, peut-être pourrions-nous nous en servir contre Spolion. N'oubliez pas que tant qu'il n'aura pas avoué qu'il a commandité directement ou indirectement les trois crimes, c'est toujours McCoy qui est désigné coupable.

— Je m'excuse, Capitaine, je ne vois pas en quoi cela peut m'être utile de me laisser une carte blanche.

— Je voulais dire que vous êtes libre de faire ce que vous voulez, soupira Kirk.

— Je commencerai donc par m'assurer que les officiers scientifiques, Mayele Cijfer et Agathe Duroc, sont bien ceux que nous connaissons, ensuite, je vous enverrai Cijfer, le scientifique de Raf, pour me remplacer.

— Parfait ! Allez-y !

Spock commença sa longue recherche interrogeant, observant, écoutant, et cochant consciencieusement sur sa liste tous ceux qui passaient par la cantine. Seul un Vulcain pouvait avoir la patience d'examiner successivement le personnel du quart de Raf/Percy, puis celui de Kirk, suivi de celui de Capetown pour finir enfin avec celui de Sulu.

Chapitre IX

Sur la passerelle, Kirk avait convoqué Tsukino pour deviser sur ce qui s'était passé au cours de la nuit.

— Je n'ai aucun pouvoir, avoua la Romulanaise. Je ne suis qu'une conseillère militaire, et vous avez pu juger par vous-même ce qu'ils font de mes consignes.

— Mais en agissant comme ils le font les Orionais se rendent hors-la-loi.

— Par rapport à quelle loi ? Ils ne se sentent pas concernés par la vôtre. La leur se résume souvent à se faire rembourser les dettes, fit-elle en haussant les épaules.

— Vous semblez les haïr. Que faisiez-vous dans cette galère ?

— Simple, Commandant, selon le principe que là où nous sommes les premiers implantés, d'autres n'y seront pas facilement. De plus, nous avons des accords commerciaux avec les Orionais.

— Je vois. Propagande et trafic d'armes ?

— Inutile de le nier. Mais croyez-moi, entre nous, je peux vous avouer que je ne suis pas d'accord. Voyez-vous, c'est un mariage contre nature. Nous sommes des gens disciplinés soumis comme des fourmis au service prétendument de la fourmilière, mais en réalité seulement de la reine. Eux sont par contre si individualistes qu'ils ne sont défendus que par des milices privées recrutées en général parmi les déshérités. Et c'est cela que l'Impérator veut contrôler !

— Ils ont pourtant un gouvernement, des ambassadeurs...

— Je ne dis pas qu'ils sont des anarchistes. Pour régler les problèmes de cohabitation, ils louent les services d'un syndic. Ces syndics louent à leur tour les services d'autres syndics, et ainsi de suite jusqu'en haut de la pyramide qu'on appelle gouvernement. Le nombre de voix est proportionnel au capital de chaque actionnaire, et je puis vous dire que Spolion est très riche, car il a le titre de Parrain. Le Perle d'Orion n'est que la partie visible de l'iceberg. À mon avis, il s'agit d'un vaisseau de contacts, plus discret et plus pratique qu'un engin de luxe.

— Vous semblez bien connaître les Orionais, alors dites-moi ce que cache cette prise d'otages.

— surement pas à se protéger de nous comme peut le prétendre Spolion. Si lui et Spitch vous craignaient, ils vous auraient fui, chacun de leur côté, ou le Vagabond vous aurait attaqué. Sa puissance de feu est certes inférieure à celle de l'Entreprise, mais son coefficient de défense est légèrement supérieur. Pour ce qui est du rapt, j'imagine qu'il a une valeur marchande. Veulent-ils une rançon ?

— Non que je sache.

— Si vous les connaissiez comme moi, Commandant, vous sauriez qu'ils sont capables de tout vendre, mais aussi d'acheter l'impossible comme... Spartaca, par exemple.

Kirk, les yeux écarquillés, s'étrangla en écoutant une telle énormité. Acheter une planète ! L'ahurissement figea les visages de tous les proches témoins de la conversation. Mais si celui du pilote était aussi déconfit, la raison était différente.

— Capitaine, bégaya Rosa aux commandes de pilotage, le vaisseau ne répond plus correctement.

— Comment ? explosa Kirk.

— Les Orionais ont viré à tribord en accélérant jusqu'à facteur huit. J'ai voulu les suivre et... l'Entreprise a répondu à l'envers. Nous avons viré à bâbord en décélérant jusqu'à facteur quatre.

— Alors, manœuvrez à l'envers, virez à bâbord et décélérez doucement.

— Nous revenons à la normale... ! ?

— Bien, continuez doucement en inversant systématiquement les commandes par rapport à ce que vous voulez faire. Ne vous pressez pas ! Uhura, demandez à Scotty de vérifier immédiatement toutes les liaisons de contrôles et signalez-lui ce qui vient de se passer. Quelqu'un aurait saboté la timonerie ? À confirmer. Nous avons bien failli être transformés en toupie ou en bolide erratique.

— Commandant, intervint la Romulanaise, je suppose que je suis sur la liste des suspects. Je me propose donc à rester emprisonnée pour vous prouver ma bonne foi.

— Mais peut-être aussi pour bluffer, car vous pensez que le fait d'être invitée à bord me donnerait des scrupules. Je vais vous décevoir en coupant la poire en deux. Vous serez toujours accompagnée de deux personnes autorisées, et vous vous isolerez dans une cellule de détention.

Tsukino fit un pâle sourire que Kirk eut de la peine à interpréter, quand elle conclut : « Commandant, puis-je me retirer ? Kirk appela un garde pour les accompagner lui et la Romulanaise jusqu'à la nouvelle pièce qui lui était affectée. Quand l'agent de sécurité arriva, le capitaine se ravisa.

— Désolé de ne pas vous conduire tout de suite, Commandant Tsukino, j'attends un appel de l'ingénieur-chef.

— Je vous en prie, Commandant. Et puisque vous m'en laissez l'opportunité, je voudrais vous faire une requête : m'accorderez-vous de quoi passer le temps dans mon ermitage ? Mais de grâce, pas ces stupides jeux de réalité virtuelle des Orionais. On n'y trouve que des missions amORAles dont le seul but est la richesse à conserver ou à agrandir, quand il ne s'agit pas d'orgie des sens ou de sadisme.

— Vous me surprenez. Il est pourtant connu que les Romulans sont relativement sadiques. La preuve en est donnée par vos armes et vos tortures raffinées.

— Je vois qu'il est impossible de vous convaincre que je refuse cette culture qui est celle de mon peuple.

— Vous ne m'ôtez pas de l'esprit que vous êtes officier de l'Escadron de la Mort.

— C'est une couverture, l'une des meilleures, elle me permet de sauver de nombreux Romuliens dissidents.

— Certes, je voudrais vous croire. Mieux ! Je vous crois, mais j'ai trop eu à faire à vos ruses pour ne pas rester méfiant. Et pour répondre à ce que vous me demandiez, je dois vous avouer que je n'ai probablement pas grand-chose à vous offrir. Je vous aurais bien prêté des livres. J'en ai d'excellents, mais ils sont en anglais. Et il en est ainsi pour tout l'équipage, chacun possède des livres dans les langues qu'il connaît et donc seuls les documents professionnels, journalistiques ou encyclopédiques sont en standard. Mais j'y pense, puisque vous parliez de vidéo, peut-être seriez-vous intéressée par des encyclopédies ?

— C'est parfait. Passez-moi n'importe quoi sur les musées de n'importe où, et je serai satisfaite.

— Scott au Capitaine, entendit Kirk.

— J'écoute !

— Confirmation. Les tableaux de commande ont bien été sabotés par un sagouin qui a inversé les câbles. Il faudra rester sur nos gardes, car il est possible que nous trouvions plein de petites tracasseries de ce genre.

— Alors, faites le maximum pour tout réparer avant qu'une catastrophe ne se produise.

— J'ai déjà donné des ordres dans ce sens, mais je peux vous assurer que ce n'est pas de la tarte. À l'instant, un technicien a provoqué un court-circuit en allumant un éclairage d'appoint, tout simplement parce qu'un iconoclaste avait inséré une rondelle métallique entre l'ampoule et la douille, mettant en contact les deux pôles.

— Et bien, faites pour le mieux, comme d'habitude, Scotty. J'irai sur place me rendre compte de la situation d'ici une demi-heure. Terminé.

» Pilote ! enchaîna-t-il. Comment répond l'Entreprise ?

— Bien, Capitaine, nous pouvons rattraper sans problèmes les vaisseaux orionais sans gymnastique cérébrale.

— Maintenant, je suis à vous, Commandant Tsukino.

* * * * *

En conduisant la Romulanaise vers sa cellule, Kirk passa prendre Ojavert, car il voulait se rendre avec lui dans la salle des machines après avoir laissé Tsukino dans son nouveau domicile.

* * * * *

Autant Kirk n'appréciait pas les idées du chef de la sécurité, autant il estimait ses compétences professionnelles. Or un chef se devait de mettre en service les meilleures qualités de ses hommes tout en ménageant les points faibles. Incontestablement, Ojavert était un bon chef de la sécurité lorsqu'il n'assumait plus la responsabilité d'inspecteur.

* * * * *

Quand arriva l'heure de la détente, Jim laissa ses deux officiers, le chef de la sécurité et celui du génie, mettant inlassablement au point une stratégie pour surveiller tous les points névralgiques du vaisseau. La plupart des agents de la sécurité virent leurs horaires de travail bousculés afin que le nombre de gardes ne diminue pas durant la période de veille. Quant à découvrir le ou les responsables des sabotages, c'était prématuré, il fallait trouver des indices. Les empreintes ne correspondaient d'ailleurs qu'à des techniciens assignés à la salle des machines, ce qui semblait évident, car les sabotages étaient l'œuvre de personnes compétentes, tout comme l'intrusion informatique.

Kirk apporta une encyclopédie en images virtuelles pour la Romulanaise, avant de se rendre à la cantine. Elle pensa qu'une telle attention, de la part du Commandant devait être causée par le remords d'avoir été dur vis-à-vis d'elle en l'emprisonnant.

Jim vint prendre place auprès de Spock qui était assis à l'écart, devant un plateau vide. Le Vulcain informa le capitaine qu'il ne voulait pas discuter tant qu'il en était à son enquête. Néanmoins, comme il ne serait pas disponible pour la seconde moitié du quart, il conseilla de prendre le cinquième chef scientifique, la professeure Agathe Duroc, car il fallait bien que Cijfer puisse se reposer.

Agathe, qui avait été l'une des plus grandes spécialistes de la théorie du chaos, avait voulu gérer sa vie comme une femme au foyer, exerçant sa carrière de mathématicienne chez elle, d'où elle ne s'absentait que pour donner des séminaires ou participer à des colloques lorsqu'elle jugeait que la téléconférence lui apporterait moins que le contact direct avec les gens. À quarante-six ans, devenue veuve, et ses deux enfants commençant à voler de leurs propres ailes, elle décida de s'engager dans la Flotte. Sans l'intervention de Spock, Kirk n'aurait pas pris à bord cette perche à la queue de cheval aubère, et aux mèches rebelles brochées d'argent, qui retombaient en désordre le long de la figure dont les yeux se retranchaient derrière une large bande de cristal-plastique fumée, allant d'une oreille à l'autre. Cette femme souffrait en effet d'une curieuse hypersensibilité à la lumière. Kirk avait même supposé que c'était ce détail qui avait impressionné le Vulcain. « Cela fait un couple chouette, avait-il lancé, et même Sulu qui était très rapide à comprendre les jeux de mots n'avait pas réagi tout de suite. »

Kirk avala son goûter très rapidement en face d'un Spock silencieux au regard errant de table en table, analysant mentalement chaque comportement des convives. Jim avait même l'impression que les oreilles pointues de son officier s'étaient dressées à la manière d'un chien aux aguets. S'il avait pu, il eût préféré manger avec quelqu'un d'autre, car il appréciait la compagnie aux repas. Hélas, Sulu dormait, Scotty travaillait, Uhura jeûnait pour surveiller sa ligne et deux autres fidèles compagnons étaient sur Spartaca. Aussi, le repas terminé, il alla s'isoler dans sa chambre avant de reprendre le quart.

* * * * *

Quand il arriva sur la passerelle, il ne put s'empêcher d'être envahi par une vague de mélancolie en voyant Agathe à la place de Spock. Un jour, lui aussi, deviendrait une relique. C'était d'abord Janice Rand qui avait quitté, il y a plusieurs années, la famille de la passerelle et maintenant, il ne restait qu'Uhura.

— Quoi de neuf ? demanda Kirk à la cantonade, en s'approchant du bastingage côté pupitre de communications.

Tous répondirent qu'ils n'avaient aucune activité anormale à signaler, sauf Uhura.

— Leurs émissions sont édifiantes si vous voulez écouter un extrait de l'enregistrement ?

Kirk comprit qu'il s'agissait d'interceptions de communication entre les deux vaisseaux orionais et s'accoua au garde-corps pour suivre les morceaux choisis par son officier. Les deux capitaines négociaient sans vergogne le partage de Spartaca. L'un y voyait déjà des îles halles, entrepôts ou parcs d'attractions. L'autre pensait créer des aires d'entraînement aux combats ou, plus rentable encore, se lancer dans la location de pénitenciers à la carte. Kirk fit signe à Uhura, qu'il en avait assez entendu. Mais Uhura insista pour qu'il écoutât encore un autre dialogue : « Et vous comptez vraiment acheter l'Entreprise ? À supposer qu'ils le vendent, cela doit coûter très, trop, cher.

— Absolument pas ! Nous l'aurons pour une bouchée de pain s'il est vendu à la ferraille.

— Mais quel intérêt d'attendre si longtemps qu'il ne vaille plus un clou ?

— Voyons, mon cher, il faut toujours donner un petit coup de pouce pour hâter la chance, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oserais-je comprendre ?

— Mais oui, mon cher ! Et à deux, nous ferons de grandes choses. Le cargo le mieux armé et le plus rapide de l'UFP après l'Excelsior, vous imaginez ! »

Uhura interrompit l'enregistrement sur deux éclats de rire orionais. Kirk était sidéré et marmonnait, incrédule : « Acheter l'Entreprise ! »

* * * * *

Kirk revint au mess pour informer Spock des préoccupations qu'il venait de vivre. Le Vulcain hocha la tête en apprenant la nouvelle.

— Les choses deviennent petit à petit plus claires, Capitaine. Je pensais en effet que l'enlèvement de l'enseigne Sissel était un leurre pour détourner notre attention sur la présence d'un intrus. À mon avis, l'importun visiteur se serait substitué à un membre de l'équipage. Je crains que ce dernier ait été proprement désintégré pour ne laisser aucune trace, aucun témoin. J'ose espérer qu'il n'en soit pas de même avec le Raf. À la lumière de ce que vous venez de découvrir, je pense que les différents petits sabotages sont sûrement des chevaux de Troie. Il a fallu plus d'un

complice pour exécuter ces différentes activités clandestines vraisemblablement dirigées par l'indésirable et invisible chef d'orchestre. Voyez-vous, il semble plus facile pour l'instant d'acheter des gens que l'Entreprise.

— Chevaux de Troie ? Commenceriez-vous à vous exprimer en image comme un Terrien ?

— C'est peut-être une image, comme de nombreux autres termes informatiques originaires de votre monde. Un cheval de Troie est un programme qui semble faire ce à quoi il est destiné, mais en fait, il exécute autre chose. Le plus sophistiqué en matière de neutralisation est la bombe composite à retardement. Plusieurs chevaux de Troie déposent des composantes d'un virus. Quand tous les éléments sont présents, le virus est assemblé et peut commencer son travail de destruction. Au fait Capitaine, il est bien 18:33:14 heures ?

— Pourquoi cette question, Spock ?

— Parce que dans ce cas, le crépuscule a trois minutes et quarante-trois secondes de retard.

— Ce n'est peut-être qu'une facétie de nos joyeux ergonomes qui ont décidé de simuler les variations saisonnières.

— Impossible, Capitaine, je serais au courant. Il n'y a pas de variation saisonnière tout simplement parce qu'il n'y a pas de critères. De l'équateur aux pôles, quelle latitude allez-vous choisir qui convienne à tout le monde ? Le projet actuellement en évaluation consiste à altérer aléatoirement l'éclairage et l'hygrométrie comme si des nuages passaient et parfois déversaient leur pluie. Il n'y a rien d'autre.

— Le plus simple est d'interroger Scotty et Agathe, nous verrons bien.

Kirk se dirigea vers l'intercom le plus proche. Quand il revint, il dut avouer que Spock avait raison. Il s'agissait bien d'une anomalie, tout serait rétabli dans quelques minutes. Mais, quelques minutes après, le vaisseau fut plongé dans l'obscurité la plus totale. Même l'éclairage de secours ne s'était pas mis en marche. Sans les marquages phosphorescents, on n'aurait même plus pu se localiser.

* * * * *

Sur la passerelle, Uhura poussa un cri de douleur. Un sifflement aigu dans les écouteurs lui perça les tympans. Elle se frictionnait encore les oreilles quand la lumière jaillit, aveuglante. Elle ne put entendre la clameur de surprise qui s'élevait autour d'elle. L'alerte rouge fut brusquement activée. Le vaisseau tirait les deux salves de torpilles à photons. Les trois canons lançaient leur rayon à pleine puissance sur des cibles inexistantes. Les propulseurs crachaient inutilement en tout sens. L'Entreprise brûlait toutes ses énergies comme un feu d'artifice. La lumière était de plus en plus éblouissante. Des disjoncteurs claquèrent, des éclairages grillèrent. Progressivement, le vaisseau retombait dans l'obscurité. Dans les salles et les coursives, des ombres mouvantes s'agglutinaient autour des lampes portatives ou autour de flammèches dégageant d'inquiétantes fumées. Le brouhaha confus qui avait

envahi tous les points de circulation se calma au fur et à mesure que les hommes retrouvèrent leur poste. La sérénité semblait revenir lorsque soudain le vaisseau se mit à osciller, obligeant les marcheurs à tituber, les bras écartés pour s'appuyer sur les parois. Ils ressemblaient à ces marins perdus, à l'intérieur d'un frêle navire ballotté par un océan en furie. Ceux qui connaissaient bien l'astronavigation n'en crurent pas à leur sens. L'Entreprise changeait sans arrêt sa vitesse entre facteur six et dix. Le mal de mer commençait à gagner certains membres de l'équipage quand la sensation de tangage cessa en même temps que la pesanteur induite.

* * * * *

Parmi toutes les sensations qui pouvaient être connues dans l'Espace, la plus inquiétante était celle d'être dans un caveau à la dérive. Après les nausées, il était à craindre que les nerfs craquent.

* * * * *

Enfin, l'intercom vint briser cette accalmie lugubrement claustrale peuplée d'ombres fantasmagoriques flottant à la recherche de points d'ancrage ou de sources de lumière.

— Kirk à tout l'équipage. Je demande toute votre attention. Suite à un sabotage, le vaisseau est devenu inopérant. J'annule l'alerte rouge, retournez à vos postes normaux tant que l'énergie restera coupée. Je répète, retournez à vos occupations normales.

Kirk se retourna lentement vers Spock en s'agrippant avec les ongles au relief du boîtier de communication. Il ne put s'empêcher de cligner des yeux en voyant l'une des bottines du Vulcain lui frôler le nez, et faillit lâcher prise. Le scientifique qui avait la tête en bas pour Kirk s'agrippait à une table. Par prévoyance, tout le mobilier était muni d'aimants qui le retenaient en place, de sorte que seuls les couverts et les aliments erraient dans la cantine, venant parfois percuter mollement un convive qui évoluait par petit bond d'une prise à une autre, en tentant de ne pas s'écarter du sol.

— Ainsi, d'après vous, l'intrus ferait partie de l'équipe de nuit.

— Oui, Capitaine. Je n'ai rien remarqué d'anormal dans le comportement des gens de l'équipe diurne. C'est pourquoi il fallait tenir à l'écart ceux de l'équipe de nuit. Dans l'obscurité, nous étions encore plus vulnérables. Il est préférable que vous demandiez individuellement et discrètement les renforts en techniciens et ingénieurs de l'autre quart de jour. Pendant que l'équipe de l'ingénieur Scott répare les dégâts dans la salle des machines, l'autre équipe rétablira la lumière dans tous les points stratégiques du vaisseau avant de passer aux réparations secondaires. Maintenant, nous devons nous dépêcher de rejoindre la passerelle. Il faut que l'ordinateur soit réparé au plus vite. Il faut que tout soit en ordre à vingt et une heures, avant que la première équipe nocturne n'entre en fonction.

* * * * *

À l'heure prévue, l'ordinateur fonctionnait comme le jour du départ de Spartaca, c'est-à-dire désagréablement pour Kirk, qui préféra de loin supporter la voix mièvre d'une machine excessivement minutieuse, voire ergoteuse, mais fiable, et dépourvue de virus, plutôt que de se savoir à la merci d'un cerveau électronique devenu fou.

* * * * *

Quand Capetown arriva sur la passerelle pour assurer le service de nuit, Kirk redescendit dans la salle des machines. Spock, lui, retourna à son poste d'observation. Il était convaincu de découvrir l'intrus dans moins de trois heures. Avec un peu de chance, il saurait aussi quels étaient les complices, car il en fallait pour réussir un tel sabotage. Même Ojavert s'en était rendu compte et se demandait s'il ne fallait pas écarter la responsabilité de McCoy dans les premiers meurtres de la mission.

* * * * *

Scotty et ses hommes travaillaient d'arrache-pied pour remettre le vaisseau en état de marche. L'énergie de secours avait été remise en service le plus rapidement possible afin d'assurer le fonctionnement des systèmes de survie, puis de l'éclairage, et petit à petit toutes les fonctions internes du vaisseau.

* * * * *

À l'aube, Scotty et Kirk regagnèrent leur quartier, sans se parler, tant ils étaient fourbus de fatigue. Mais les fonctions principales étaient toutes réparées.

En s'allongeant, tout habillé sur sa couchette, Kirk bénissait le ciel d'avoir eu un ordinateur central qui l'énervait tellement qu'il avait demandé la remise en place de la version antérieure dont Spock conservait toujours un double dans sa chambre. L'Entreprise devait une fière chandelle aux talents conjugués du Vulcain et de Sissel.

* * * * *

Après trois courtes heures de sommeil, le Capitaine se rendit dans la cantine prêt à dévorer une quantité importante de calories pour lutter contre les frissons de fatigue. Si Bones avait été présent, il lui aurait donné l'ordre de retourner dans sa chambre avec un bon tranquillisant, histoire de ne pas le voir revenir dans la demi-heure. Au passage, Kirk remarqua l'absence de Spock. Puis il s'approcha d'une table où Sulu et Uhura mangeaient ensemble. L'un dînait et l'autre prenait le petit déjeuner.

— Capitaine, dit la Bantoue en voyant les cernes de Kirk, pour remplacer votre cher toubib paternel, ai-je le droit de jouer mon rôle de femme maternelle ?

— Non, Uhura, vous ne m'obligerez pas à compléter ma nuit, même si vous me promettez de me border en me chantant une berceuse.

— Même si nous nous y mettons à deux ? Savez-vous que Sissel est aussi une excellente chanteuse ?

— Non, non et non !

— À votre place, intervint Sulu en s'adressant à Nyota, je serais terriblement vexée. Notre Capitaine ne sait pas ce qu'il perd.

— Ha, vous alors ! Cela ose se moquer de son commandant avant de lui fournir un rapport détaillé, fit Kirk qui apprécia les tentatives de ses deux officiers pour dédramatiser la situation, mais qui ne savait pas quelles seraient ses limites de tolérance après une nuit si pénible. Sulu connaissait bien son chef et sentait quand il fallait cesser de plaisanter. Il prit un air solennel.

— Si nous gardons la trajectoire, nous arriverons peut-être les premiers à Spartaca. Tout marche sur des roulettes, Capitaine. Encore un miracle de Monsieur Scott, je présume.

— Enfin, une bonne nouvelle pour commencer la journée. Espérons que cela continue, confia Jim. Au fait, vous n'avez pas vu Spock ?

— Hier, avant de prendre mon quart. Je ne l'ai pas vu au moment de ma détente.

— Curieux ! Je vais tout de suite sur la passerelle.

— Pas avant d'avoir terminé votre plateau, Capitaine, intervint Uhura sur un ton qui ne permit pas de contestation, même d'un commandant. Je ne désire pas vous voir tomber d'inanition. Ou devez-vous avouer que vous aviez les yeux plus gros que le ventre ? En tout cas, ma mère m'a toujours enseigné que la nourriture était sacrée et qu'on ne pouvait la jeter, par respect pour ceux qui n'ont rien à manger.

Kirk soupira profondément ne sachant que répliquer ni quelle attitude adopter. Il connaissait depuis si longtemps Uhura, qu'il y avait presque la même complicité entre eux que dans un vieux couple. Aussi, il se résigna à avaler le reste de son repas au lance-pierre. Sulu en profita pour s'éclipser.

* * * * *

Percy fut surpris de voir Kirk si matinal. Il y avait quelque chose d'important, car Jim respectait scrupuleusement la délégation de pouvoir à ses trois capitaines de quart. Percy n'avait pas vu Spock depuis la veille. À part cela, tout allait bien, car à la vitesse actuelle, Spartaca serait atteinte en début d'après-midi.

Kirk fit un tour dans la salle des machines, mais personne n'avait aperçu Spock depuis la veille.

* * * * *

Quand Jim arriva sur la passerelle pour prendre son quart, il espérait y trouver son officier scientifique, car il avait visité tous les endroits les plus fréquentés par le Vulcain, sauf sa chambre. Spock n'avait pas besoin de beaucoup de temps de repos

pour récupérer. Il était donc peu probable de l'y trouver. Et, si par extraordinaire, il y était, il eût été inconvenant de troubler son isolement. De plus, Spock était la ponctualité en personne. Ne pas le voir à son poste, sans motif connu, était très rare, et chaque fois, très grave. À contrecœur, le capitaine se rendit dans les quartiers du Vulcain. Ils étaient vides. Une dernière visite s'imposait : Ojavert. Il fallait retrouver Spock. Mais au bout de trois heures de recherche, il devait se rendre à l'évidence : Spock avait disparu.

* * * * *

Andy, qui n'appréciait pas sur le coup d'avoir été réveillé comprit l'urgence lorsqu'il se rendit compte qu'il était peut-être le dernier témoin à avoir vu Spock. Il alla sur la passerelle, où Sulu et Percy s'étaient déjà rendus chacun conscient de la gravité du moment. Andy se proposa pour subir un interrogatoire sous narco-analyse. Cette technique mise au point pour faciliter la remontée des souvenirs des témoins capitaux ne pouvait être réalisée que sur des sujets consentants, et en présence d'un avocat et d'un médecin choisis par lui.

Chapitre X

La phase d'approche de Spartaca était annoncée et l'Entreprise voguait maintenant à vitesse normale. Les deux vaisseaux orionais qui avaient été aisément dépassés ne seraient pas bientôt dans les parages. Kirk suivait avec un intérêt soutenu la procédure. Grüme entama l'ellipse de capture avec doigté, en utilisant juste ce qu'il fallait de rétro-propulsion. Le système d'assistance au pilotage n'eut pratiquement aucune reprise à effectuer pour ajuster la trajectoire aux coordonnées calculées par Fernandez. Docilement, l'Entreprise accéléra au périgée de la trajectoire et s'inclina de cinquante degrés par rapport à l'équateur pour entamer une trajectoire basse d'observations de la planète. Rosa et Manolo étaient d'excellents disciples de Sulu et Chekov, et Kirk en était fier. Le navigateur continuait à scruter l'espace au point théorique d'émergence des Orionais, tandis qu'Agathe Duroc cherchait une présence humanoïde sur le sol, ce qui était une pure formalité, puisque Kirk avait donné l'ordre de ne pas exécuter la vingtaine de rotations requises pour un balayage complet de la planète. Seules les retrouvailles des évadés du vaisseau lui importaient.

Il était normal qu'ils se soient tous téléportés au même endroit, plus précisément sur l'île de Sunnam. Il fallait les rejoindre avant l'arrivée des orionais dont il se méfiait de plus en plus. Au deuxième passage, un petit groupe fut détecté. Agathe recensa onze vies. Uhura émit un bref message de reconnaissance qui fut acquitté par Chekov. Tout le monde était en bonne santé. Grüne put enfin passer à l'orbite géostationnaire calée sur le méridien de Sunnam. Kirk félicita son équipe composée de nouvelles têtes. L'opération s'était parfaitement déroulée, et ce, pendant près de six heures d'affilée. Puis le commandant céda la place à Percy et son équipe. Il était en effet normal de ne pas perturber, par des changements de quart, les équipes attelées à un travail indispensable. La découpe horaire des quarts n'était d'ailleurs indispensable qu'en vol de croisière pour éviter les erreurs imputables à la perte de vigilance entraînée par la monotonie.

Le capitaine décida de se rendre chez Ojavert pour prendre connaissance de la déposition de Andy.

* * * * *

« Lorsque je suis entré dans le réfectoire, répétait l'enregistrement, j'ai regardé autour de moi pour choisir avec qui j'allais partager mon repas. Dans un coin

de la salle, j'aperçus Spock assis seul. Les yeux mi-clos, il semblait observer un point imaginaire à un mètre devant lui. Il avait l'attitude de quelqu'un en profonde méditation. Je suis allé chercher mon plateau au synthétiseur, où je me suis servi des tomates à la chantilly, une tranche de rosbif à la papaye et à la mayonnaise, et des ananas au gingembre. Ensuite, je me suis assis à la table de Jenny et Nick. Je ne me suis plus occupé de Spock qui n'était pas directement dans mon champ visuel, jusqu'au moment du dessert. Mon regard s'est porté par hasard vers lui juste au moment où il relevait la tête. J'ai cru un moment qu'il me fixait. Mais il devait examiner quelque chose derrière moi. Par curiosité, je me retournai et ne pus deviner ce qui était l'objet de son observation. Je me souviens d'avoir vu Likasi quitter la salle avant de me remettre à finir mon repas. Quand je me levai, Spock n'était plus à sa place. »

— Ce Likasi, aurait-il un rapport quelconque avec la disparition de Spock ? demanda Kirk au chef de la sécurité.

— Peu probable, c'est un garde irréprochable. Mais rassurez-vous, Capitaine, nous sommes allés immédiatement l'interroger sur l'emploi du temps de ces deux derniers jours. Tout semble parfaitement normal. Voici d'ailleurs sa déposition.

Ojavert fit défiler sur sa console des tableaux que Kirk regardait d'un œil distrait, se doutant que si Likasi était l'intrus, chose qui n'était pas sûre, il aurait pris garde d'avoir un sérieux alibi. D'ailleurs, si Andy avait constaté la présence de Likasi, comme le faisait remarquer Ojavert, c'était tout simplement dû à une réaction d'affinité raciale puisqu'ils étaient Noirs tous deux. Kirk ne put s'empêcher de sourire à la réflexion de l'inspecteur qui se défendait, cela allait de soi, d'être raciste, surtout quand on brigait un poste au sein de la Flotte. Jim fit la moue en pensant au chef de la sécurité qui expliquait les différents recoupements utilisés pour vérifier les déclarations. Il avait déjà rencontré ces types de personnages qu'ils avaient baptisés les antitout et les propriens. Ces êtres avaient tous la même caractéristique : rien n'avait grâce à leurs yeux hormis leur propre personne. Les antitout critiquaient et contestaient tout ce qui n'était pas fabriqué de leurs mains et issu de leur génial cerveau. Mais les propriens étaient pires. Avec leur sagesse désabusée, ils semaient autour d'eux leur mépris savant et sapant. Pour Kirk, c'est à ce groupe qu'appartenait Ojavert. Les propriens ne trouvaient nulle part de la dignité. Les femmes maltraitées étaient surement consentantes. Un médecin estimé de tous avait surement quelque chose de suspect, on ne pouvait pas être bon sans intérêt ou sans cacher un vice. Ces mêmes propriens avaient parfois une adoration aveugle pour les tenants de liberté, quelle que soit leur honorabilité.

Kirk méditait tout en se dirigeant vers les quartiers de détention où résidait la Romulanaise.

Le capitaine était sûr que Likasi était l'intrus ou son plus proche complice : Spock l'avait indiqué à Andy, car le Vulcain laissait toujours un indice pour que quelqu'un puisse continuer sa mission en cas de malheur. Il n'était pas rare que Spock utilisât l'influence à distance pour imprégner la mémoire de quelqu'un d'une information capitale.

Intuitivement, Jim croyait que si le Vulcain fixait Capetown, c'était pour lui

transmettre par télépathie l'image de Likasi. L'idée était peut-être complètement fautive, mais Kirk savait compter sur ses intuitions, sortes de flash qui illuminaient brièvement l'issue d'une énigme.

Soudain, une petite phrase d'Ojavert qui avait continué inconsciemment à rebondir dans les circonvolutions du cortex de Kirk fit jaillir une idée lumineuse. Maintenant, il savait comment confondre l'Orionais s'il se cachait sous les traits de Likasi.

Likasi, le vrai, était originaire du Shaba. Il était aisé pour un Orionais de se foncer la peau avec un traitement mélanique intense. Il était facile de tricher avec le physique moyennant quelques retouches de chirurgie plastique. Mais il était impossible d'acquiescer en quelques heures l'âme africaine qu'il était censé substituer. Un faux Likasi devrait donc se trahir facilement grâce à Uhura.

Le capitaine était arrivé au niveau de l'intercom qui jouxtait les prisons. Il fixa donc un rendez-vous à la Bantoue près de la cellule de Tsukino.

* * * * *

La Romulanaise bondit à l'arrivée du capitaine, et s'approcha de la barrière d'énergie les poings aux hanches. Elle n'appréciait pas du tout d'avoir été complètement délaissée.

— Vous m'aviez promis que je sortirais de ma prison pour me détendre Commandant. Mais à en juger par le remue-ménage de cette nuit, je suppose que vous étiez débordé. Venez-vous ici pour m'en apporter la responsabilité ?

— Non, je viens avec la proposition de vous mettre à l'épreuve pour justifier votre bonne foi.

— Si vraiment vous êtes ce que vous dites, un allié de plus dans ce vaisseau est bienvenu. Voyez-vous, mon premier chef scientifique a avancé l'hypothèse que Spolion voulant s'emparer de l'Entreprise avait transféré un de ses hommes pour corrompre à sa place des membres de mon équipage. Ces derniers seraient chargés de saboter le vaisseau en échange de je ne sais quelle récompense.

— C'était donc cela, tout ce remue-ménage ?

— Oui. Saboter, mais non détruire. Spolion veut que l'Entreprise donne l'impression aux responsables de la Flotte d'être devenu complètement inexploitable afin de pouvoir l'acheter comme un tas de ferraille.

— Que proposez-vous pour moi ?

— J'y viens. Il y a quelques instants, un capitaine de quart s'est soumis volontairement à une narco-analyse pour nous aider à retrouver l'Orionais. Je pensais que...

— Désolé, Capitaine, je ne peux accepter. Mon organisation doit rester secrète.

— Pourtant, je la connais, moi.

— N'oubliez pas que je ne suis pas venue pour vous, mais pour le naufragé romulanaise que vous avez trouvé. Et lui, je ne le connais pas.

— Rien ne m'autorise à lui dévoiler ce que je sais.

— Non, j'insiste Commandant. Les paroles s'envolent, les enregistrements restent. La Fédération vous oblige à enregistrer toute narco-analyse. Je regrette.

— Pas autant que moi. Mais passons à autre chose. Nous sommes prêts à débarquer sur Spartaca. Nous y descendrons peut-être cette nuit, de préférence avant l'arrivée des deux vaisseaux orionais. Le plus tôt sera le mieux. J'en déciderai dès que mon chef de communication nous aura rejoints ici.

— Dois-je deviner que ma cellule est le seul lieu sûr de votre vaisseau ?

— Ne plaisantez pas, Tsukino. Les Orionais ont introduit un intrus à bord. Et il se pourrait qu'il fasse partie du corps de Sécurité. Il peut donc se promener presque partout sans que l'on s'inquiète de sa présence. Je ne serais guère surpris qu'il ait déposé des mouchards dans tous les endroits fréquentés par les officiers supérieurs. D'ailleurs, voici Uhura.

Kirk lui apprit ce qu'Andy avait déclaré. Comme l'avait fait remarquer Ojavert, Capetown et Likasi étaient tous deux Africains. Or Uhura était une spécialiste des cultures subsahariennes. Il avait pensé alors que la Bantoue pourrait découvrir le détail qui confirmerait ou non les soupçons qui pesaient sur le garde.

* * * * *

Andy encore tout somnolent de sa nuit coupée en deux, crut qu'il s'était réveillé trop tard en apercevant Uhura qui l'attendait sur le pas de la porte. Celle-ci, l'entraîna au mess pour lui expliquer le plan qu'elle avait mis au point pendant qu'Andy dévorait un copieux petit déjeuner. Likasi se lèverait dans trois heures, en même temps que Sulu. Uhura et Capetown avaient juste le temps de tendre un piège dans lequel tomberait tout faux Bantou. Ils réunirent tous leurs amis pour organiser une petite soirée africaine. Il était de tradition de préparer souvent des fêtes, des repas et d'autres activités, mettant à l'honneur telle culture ou telle tradition, voire telle religion, appartenant à l'un des membres de l'équipage. En soi, cela ne devait éveiller aucun soupçon de personne. Ils espéraient ainsi attirer Likasi et l'obliger à jeter le masque s'il en avait un. En tout cas, ils souhaitaient de tout cœur que l'intrus se cachait sous les traits d'un Bantou, car s'il n'en était pas ainsi, ils se retrouvaient de nouveau sans piste, sans indice, et toujours sans Spock. Il était convenu, avec le consentement de Kirk, qu'Ojavert et les hommes de la sécurité ne soient pas mis au courant du stratagème. Les traîtres pouvaient être partout et Likasi était agent de la sécurité, une aubaine pour un espion. La Romulanaise s'était proposé de jouer le rôle de garde pour remplacer celui qu'aurait dû désigner Ojavert. Même si elle n'avait pas le droit de porter une arme, son entraînement dans l'Escadron de la Mort lui avait appris les techniques réputées les plus efficaces du combat à mains nues. N'était-ce pas une occasion de montrer de quel bord elle était ?

Officiellement, les rôles étaient inversés. C'était Likasi qui escortait la prisonnière romulanaise pour qu'elle puisse se détendre, comme l'avait ordonné Kirk. C'est avec cet ordre que Sulu avait présenté la femme à l'agent de la sécurité. Avec galanterie, l'Asiatique invita Tsukino à prendre place près du Noir, et se proposa à lui

chercher un repas. Elle refusa de manger, et, sans gêne, Sulu s'assit en face du garde taciturne qui visiblement eût souhaité rester seul.

Pendant ce temps, la fête avait débuté avec des mélodées. Peu à peu, les rythmes s'enflammaient. Tam-tams, gudu-gudus et autres instruments à percussion s'entendirent de plus en plus fort et résonnaient de plus en plus loin. Il fallait être sourd pour ne pas les entendre de la cantine. Le vrai Likasi ne pouvait rester de marbre. Pourtant, non seulement le Noir qui prenait son petit déjeuner en compagnie de Sulu et Tsukino, ne semblait pas intrigué, mais semblait plutôt agacé par le vacarme. Le piège fonctionnait.

L'Asiatique essaya de discuter sur n'importe quel thème, surtout ceux qu'un Orionais n'était pas censé connaître : « J'admire votre carrure digne d'un sumo. Connaissez-vous le sumo, Monsieur Likasi ? »

Sulu remarqua une ombre d'incertitude voiler le regard du Noir. Que fallait-il répondre ? Qu'était censé connaître Likasi à ce sujet ?

— Il me semble que cela me dise quelque chose, mais je ne vois plus quoi, avoua-t-il après un silence gêné. La fatigue de ces derniers jours vous savez... Ayez l'amabilité de me rafraîchir la mémoire, Capitaine.

— Oh, vous êtes tout excusé d'ignorer ce qu'est le sumo. C'est le sport du Japon. Mais je ne m'attarderai pas à vous expliquer en détail sa signification culturelle. Je vous parlais de ce sport à cause des lutteurs qui le pratiquent, des hommes de plus d'un mètre quatre-vingt pesant en moyenne cent cinquante kilos. Combien faites-vous ?

— Cent cinq kilos pour un mètre quatre-vingt-cinq.

— Pas mal. Au fait, d'où êtes-vous originaire ?

— Je suis du Shaba, Congo.

— Je ne connais pas. Où est-ce ? En Afrique ? Sur Terre ?

— Exact.

— Suis-je impardonnable, alors, de vous retenir à table maintenant. Je suis sûr que vous êtes impatient de rejoindre vos amis.

— Non, non. Je suis bien ici.

— Comment vous n'entendez pas ?

— Quoi ?

— Cette musique !

Sulu savoura l'air ahuri qui figea les traits de Likasi et vint au secours du garde avec le même plaisir que le chat qui relève la souris assommée.

— Ne soyez pas protocolaire, Monsieur Likasi. Je vous dis que vous pouvez aller assister à la fête africaine jusqu'à minuit. Voulez-vous que je vous en donne l'ordre ?

— Non, bafouilla l'homme, j'y vais de ce pas, Capitaine. Et, heu, merci...

— C'est avec plaisir, fit l'Asiatique, le sourire en coin. Et n'oubliez pas d'emmener la prisonnière, et de ne pas la quitter des yeux.

En sortant, la femme se retourna et lança un clin d'œil à Sulu.

« Cette fois, nous le tenons, » pensa ce dernier. Puis, il se dirigea vers l'intercom. Kirk n'avait pas eu la patience d'attendre dans ses quartiers et comme Sulu

l'avait deviné, le Capitaine était allé rejoindre Andy sur la passerelle. Au moins, là il avait de quoi ronger son frein, car les deux vaisseaux orionais venaient d'être détectés.

* * * * *

Uhura dansait au milieu d'un cercle dense de spectateurs qui battaient des mains au rythme de plus en plus effréné de la musique. Elle avait revêtu un mélange de vêtements folkloriques de l'Afrique centrale. Le synthétiseur avait pu recomposer un velours de paille brune pour la tunique, des coquillages de porcelaines et des semences lignifiées pour les colliers et bracelets, et des plumes rouges pour la coiffe, et l'extrémité du long bâton de berger. Soudain en tendant le cou, elle vit apparaître celui qui se faisait passer pour Likasi. Faisant mine d'être essoufflée, la Bantoue vint rejoindre la foule qui continuait à regarder les autres danseurs.

Uhura avait quelque peine à retrouver l'athlète noir malgré sa taille. À cet instant, le Likasi bis, avait bousculé quelqu'un dans le public. Tsukino vit le Noir se pencher pour rattraper le petit personnage qui était presque tombé à genoux et lui souffler quelques mots, probablement d'excuse. Le faux agent de la sécurité restait à l'abri du regard d'Uhura, en restant accroupi pour se frotter le tibia comme si le choc l'eut blessé. Quand le Noir se releva, un mouvement de foule l'écarta soudain de la Romulanaise. À ce moment, Uhura aperçut celui qu'elle recherchait et se fraya un chemin jusqu'à lui. « Huambo Likasi ! » lança-t-elle, lorsqu'elle fut à sa hauteur. L'Orionais ne connaissait pas le swahili et crut qu'Uhura écorchait son prénom. « Tembo, Tembo Likasi » corrigea-t-il.

Tsukino, qui était restée involontairement un peu à l'écart flairait un problème. Elle prit le communicateur qui lui avait été prêté et avertit Kirk.

* * * * *

— Capitaine, laissez-moi démasquer ce faux Noir, cet esclavagiste.

— Prenez toutes les précautions nécessaires, Andy. Je ne vous pardonnerais jamais s'il arrivait malheur à Uhura.

— N'ayez crainte, cria Capetown, en se précipitant hors de la passerelle.

— Capitaine ! interpela une autre voix, le forceur de blocus fonce sur nous !

— Avons-nous le temps d'envoyer une navette avec des hommes et du matériel pour protéger les évadés de Spartaca ?

— Tout juste capitaine.

— Activez l'alerte jaune.

Les ordres fusèrent. Les hommes se précipitèrent. Et dès que la navette quitta l'Entreprise, les boucliers furent relevés et les canons et tubes prêts à tirer sur l'adversaire s'il osait la moindre action.

— Capitaine ! Le vaisseau orionais ne s'est pas armé, et ses boucliers sont inactifs.

— Attendez que la navette soit en sécurité. En attendant, restons dans l'expectative.

* * * * *

La fête africaine fut brutalement interrompue, car en alerte jaune, toutes les récréations étaient suspendues et les repas pris sur le pouce. Selon l'heure de la journée, il pouvait y avoir jusqu'au deux tiers de l'équipage à son poste. La Romulanaise fut repoussée dans la cohue vers les issues et ne pouvait plus apercevoir Uhura.

* * * * *

Après leur débarquement sur Spartaca, les Romulanaise s'étaient retranchés derrière une palissade entourant un terrain rectangulaire de soixante mètres de long sur quarante de large. Au milieu se trouvait la navette d'où partaient quatre chemins rejoignant une allée qui longeait la clôture sur tout le périmètre intérieur. À l'est, un de ces passages allait de la porte bâbord du petit transporteur au pont-levis face à la plage qu'avait emprunté McCoy la première fois qu'il pénétra en ces lieux. Une autre voie conduisait à une feuillée attenante à la barrière nord.

D'un commun accord, les exilés avaient décidé de s'installer tout autour de ce premier site de colonisation sur la planète. Ce serait la première place publique avec en son centre, un dispensaire ou un abri selon le cas. « Le parc de la machine vieille », comme l'avait baptisé Bones, fut débarrassé de sa palissade et chacun se mit à débroussailler soixante mètres carrés tout autour pour y planter sa hutte. Celle-ci était faite de « bambous urticants » habités par des « lucioles » qui diffusaient une froide lumière dorée à l'intérieur des habitations. Les poils irritants étaient recouverts par de la boue pour éviter leurs désagréables contacts. Le « tapis vert » récolté dans les marécages permit de confectionner une toiture étanche indispensable pour se protéger des pluies fréquentes. Chekov, Al'Khana et McCoy avaient choisi de s'installer au nord. Sunnam, Perle, K'phor-Ur et Neige aménageaient le sud, les autres Orionaises, Étoile, Diable, Brûme, Luciole et Esméralda, s'étaient réunies à l'ouest. Chaque fois que quelqu'un terminait sa tâche, il aidait son voisin si bien que finalement tout le monde s'était retrouvé sur la parcelle de Bones qui peinait comme un galérien sur son bout de terre sauvage. Il était si harassé par le défrichage qu'il fut le seul à ne pas voir l'atterrissage de la navette de l'Entreprise. Il s'était endormi devant le feu de camp où s'étaient réunis les onze pionniers qui se taisaient, savourant le calme de la nuit et contemplant leurs mains écorchées, les vêtements souillés de suie et de boues, parfois de sang à l'endroit d'une déchirure, signatures de leur liberté conquise.

* * * * *

Le temps n'était pourtant pas aux effusions des retrouvailles. Rapidement, les nouveaux arrivants expliquèrent la situation : la rencontre avec le deuxième vaisseau

orionais et l'intention à peine voilée de ces derniers de s'approprier de Spartaca et de l'Entreprise. Pour l'instant, la priorité était d'installer rapidement un bouclier de champ de force pour protéger le petit village.

* * * * *

Le tumulte finit par réveiller le médecin terrien qui dormait si paisiblement dans ce monde d'insectes, mais sans moustiques. Il alla à la rencontre du groupe espérant y rencontrer Jim. Un éclairage artificiel et violent lui fit découvrir un visage si inespéré, que Bones se frotta les yeux craignant que la chaleur poisseuse ne lui ait troublé la vision. Il ne se trompait pourtant pas, Ojavert s'approchait de lui.

— Vous n'avez pas l'air satisfait de me revoir, plaisanta cyniquement l'inspecteur. Je ne suis pourtant pas venu pour vous ramener à bord. Je suis ici en tant que chef de la sécurité. Je supervise l'installation des moyens de protection à votre égard. D'autre part, des problèmes plus graves font de vous un suspect secondaire. Le capitaine Kirk croit à une sédition dans l'Entreprise, ce qui pourrait expliquer les meurtres dont vous êtes accusé. Je dois reconnaître que cette thèse paranoïaque développée par le chef scientifique semble cohérente.

* * * * *

Le dilithium dopé contenu dans un château blindé méritait une protection extrême. Le lourd cylindre de plomb était frappé du sceau représentant le trèfle nucléaire avec, au centre, l'image du yin et du yang, signalant la présence d'antimatière. Il fallait créer un abri souterrain pour pallier les défaillances du bouclier qui ne pouvait résister longtemps à un feu fourni. Après seulement, le petit cristal fut transféré dans le générateur de campagne. Pendant tous ces préparatifs, la navette allait et venait, transportant hommes et matériels.

* * * * *

Dans le ciel, le forceur de blocus avait rejoint la même orbite que l'Entreprise et gardait une courte distance de quelques kilomètres. Le vaisseau de la Flotte manœuvrait pour faire face à l'Orionais, tous boucliers baissés, mais les armes pointées et prêtes. Le Perle d'Orion, lui, entamait la phase d'approche planétaire, mais le cargo dépourvu d'armes n'inquiétait ni Kirk ni Sulu qui était venu prendre son quart. L'Asiatique s'inquiétait plutôt de voir son chef à la place de Capetown.

Jim expliqua que Andy désirait s'occuper personnellement de l'intrus qui aurait usurpé la place de Likasi.

Pourtant, lorsque l'intercom appela d'urgence, Kirk découvrit trop tard son erreur. Le drame s'était produit pendant qu'il était absorbé par la tâche de protéger son vaisseau, les Spartaquiens et les navettes. Le faux Likasi, se sentant démasqué, s'était emparé d'Uhura comme otage. Il menait d'une poigne de fer la pauvre femme en

lui tordant le poignet de telle manière qu'elle était forcée à lever le coude quasiment à hauteur de visage. Pour éviter la douleur qui la tenaillait, la femme marchait sur la pointe des pieds. Toute tentative de se libérer se traduisait par une intense souffrance qui la déséquilibrait vers l'avant.

De son autre main libre, l'Orionais braquait un phaseur sur Andy et le forçait à ouvrir la marche vers les quartiers de détention.

La sécurité alertée par Tsukino prenait position pour encercler le trio. Likasi ordonna que les tireurs d'élite s'écartent. La Romulanaïse tenta de négocier, en vain, car l'homme traqué réitéra son ordre en menaçant de passer aux actes s'il n'était pas obéi. Soudain, devant les yeux ébahis des témoins, le phaseur du pirate émit un faisceau. Andy, frappé de plein fouet, irradia une lueur bleu vert avant de se désagréger en poussière. Continuant à braquer son arme, le Noir obligea le gardien de cellule, à lui ouvrir la barrière d'énergie puis à pénétrer dans la pièce. Tous trois s'enfermèrent derrière le champ. L'Orionais fit brutalement pivoter le coude de la Bantoue qui s'effondra en grimaçant. Le garde se figea, redoutant que la moindre attitude ou expression provoque un geste malheureux qui entraînerait une nouvelle torsion du bras de la femme qui se crispait rien qu'à l'idée que cela put se reproduire.

Profitant de l'opportunité, le faux Likasi activa une balise qu'il portait au poignet. Le garde qui s'était plaqué contre la cloison du fond n'était plus tenu en respect par l'arme mortelle. Il s'apprêta à se jeter sur son adversaire quand le faisceau d'un rayon téléporteur enveloppa l'Orionais. Le monstre qui se sublimait devant eux maintenait toujours en captivité la femme. Avec horreur, ils voyaient le corps d'Uhura secoué de spasmes avant de s'effondrer, définitivement, sans vie, et sans buste.

Le gardien, en état de choc, fut conduit au dispensaire. Tsukino, qui s'était discrètement rapprochée, avait assisté à la scène. Elle se montra impassible bien qu'il semblât que son visage était devenu de jade jaunâtre. Kirk qui venait d'arriver sur les lieux de la tragédie ne pouvait, lui, se permettre le luxe d'être retourné. Seule la haute responsabilité du commandement de l'Entreprise lui donnait le cran d'effacer de son esprit l'écoeurement et la tristesse. Il en avait pourtant bien vu des accidents. Mais Uhura était devenu une partie de lui-même. Pourquoi elle ? Mentalement, Kirk visualisa le rideau d'un théâtre se refermant devant la question. Le silence effaça toute trace de pensées comme une éponge mouillée sur un tableau noir. Puis il formula, face aux officiers présents : « Réunion dans la grande salle des officiers de tous les responsables de quart à quatre heures trente précise. Madame Tsukino vous y est invitée... cordialement, » ajouta-t-il.

* * * * *

À l'heure dite, tous les officiers étaient présents et Kirk commença immédiatement son exposé.

— Mesdames et Messieurs, depuis le premier contact avec le vaisseau Perle d'Orion, nous avons dû déplorer la mort de cinq membres de l'équipage et trois

disparitions les capitaines de quart Raf et Andy Capetown, deux de mes meilleurs officiers de passerelles, Uhura et Spock, et enfin, le vrai Likasi. Le faux s'est enfui en fin de soirée sans avoir dévoilé ses complices. J'ai de sérieuses présomptions que les Orionais ont des gens à leur solde à bord. Je ne serais, hélas, pas surpris qu'ils aient des sympathisants, présents ici même, dans cette salle.

— L'objectif de ces pirates, continua-t-il, est double d'après les informations que nous avons pu capter ? S'emparer de l'Entreprise et de Spartaca, ou plus précisément les acheter. Pour mener à bien la première opération commerciale, il fallait diminuer l'efficacité de notre vaisseau, afin de démontrer à la Flotte l'incapacité de continuer à maintenir un vieil astronef déclassé.

» Spolion et Spitch se seraient ainsi portés acquéreurs de ce tas de ferraille à brader, avec toute la gratitude de La Flotte pour ces mécènes qui daignaient payer gracieusement une relique qu'il aurait fallu recycler.

» Voilà les causes des sabotages récents. Vous avez pu constater qu'aucun d'entre eux ne provoquait la destruction du vaisseau, mais le rendaient seulement inopérant et déstabilisait le personnel. Sans l'intervention de Spock, de Sissel et de toute l'équipe de Monsieur Scott, l'Entreprise était considérée hors service, sans compter que l'infirmierie déborderait de clients.

» Quant à Spartaca, les Orionais comptaient s'en approprier en argumentant leur supériorité en nombre. Il me fallait donc éviter qu'ils aient l'intention de nettoyer la planète avant de procéder à un débarquement. En effet, ils étaient déjà majoritaires sur la planète grâce aux sept Orionaises. Or, il ne faut pas oublier que ces dames sont vertes. Il n'y a pire ignominie aux yeux de ces pirates que ce soit cette race qui prédomine sur l'autre.

» De plus, si Madame Tsukino officialisait la présence d'un Romulanais sur Spartaca, l'Empire aurait droit de s'opposer au projet des Orionais, car il était le premier à s'y poser et à y établir les prémices d'une colonisation.

» Spartaca est maintenant à l'abri d'une extermination facile. Hélas, il m'est impossible de jurer qu'aucun de tous les hommes que j'y ai envoyés ne soit au service de l'ennemi.

» Enfin, il faut que vous sachiez que les Orionais ont entrepris le débarquement il y a à peine un quart d'heure. Ce qui nous laisse très peu de temps pour que Madame Tsukino et moi-même négociions l'appartenance de la planète. Mon projet, que je crois partagé par elle, est d'en faire une planète neutre co-protégée par les Romulanais, nous-mêmes, et les Klingons, à l'instar de celles qui existent déjà, comme Nimbus 3, mais avec une différence énorme : Spartaca n'est pas un enfer.

» Je serai obligé de m'absenter pour rencontrer K'phor-Ur. J'en profite pour vous présenter mon nouveau second : le Capitaine Hikaru Sulu. Lui et Monsieur Scott seront mes auxiliaires directs pour découvrir et neutraliser toutes les personnes malveillantes à l'égard de l'Entreprise. De plus, il n'y aura plus que trois quarts. Toutes les équipes seront reconstituées et contiendront le même effectif. Ainsi, j'espère donner du fil à retordre à nos brebis galeuses en redistribuant les cartes.

» Plus que jamais, et je m'adresse à ceux qui sont restés loyaux, nous devons

serrer les coudes. Les liens de solidarité de nos équipes ont fait de notre équipage le meilleur de la galaxie. Chaque homme et chaque femme ont toujours occupé la place la plus appropriée à ses compétences et à la dynamique du groupe.

» Un dernier mot : L'heure est trop grave pour se permettre le luxe de confondre tolérance et laxisme. Rappelez-vous-en, Monsieur Ojavert.

» J'ai terminé. Avez-vous des commentaires ? Des questions ? Parfait ! Alors au travail, Mesdames et Messieurs. À mon retour, je veux que les trois nouvelles équipes soient désignées.

* * * * *

Les officiers se retirèrent en silence. Ojavert, qui était revenu à bord pour la réunion, voulu rester à attendre la sortie de Kirk, mais voyant que Tsukino escortée par Sulu, Scott et Percy faisait de même, il préféra s'en aller discrètement. Kirk s'en était aperçu, mais ne fit aucun effort pour le retenir. Il imputait la mort d'Uhura à l'incompétence du chef de la sécurité. Il avait même laissé entendre à Sulu que si le chef de la sécurité avait mis autant d'ardeur à trouver l'intrus qu'il en avait mise à prouver la culpabilité de McCoy et, à défendre les droits de Spolion, on n'en serait peut-être pas là.

Vingt minutes plus tard, le commandant accompagné par la romulanaise se matérialisa sur la plage, face au Parc de la Machine Vieille.

Kirk entendit se faire sermonner par une bonne vieille connaissance qui s'approchait du couple.

— Alors, jamais on ne peut dormir en paix ici ! Et vous, que faites-vous debout à cette heure-ci ! Vous ne voyez pas que je ne suis pas la pharmacie de garde ! Je n'ai ni enseigne lumineuse, ni stimulant, ni anti-fatigue, fit McCoy qui était venu sur la grève contempler le bras de mer, car il n'arrivait pas à retrouver le sommeil perturbé de cauchemars hantés par Ojavert.

— Vous êtes plutôt mal venu, Commandant, constata Tsukino intriguée par la voix bougonne du médecin.

— Oh non ! Vous ne connaissez pas encore le Docteur McCoy. C'est sa manière à lui d'exprimer sa joie.

Soudain, Bones recula d'un pas, le visage encore plus blêmi par l'éclairage blafard de deux lunes.

— Jim, cette femme ? s'étonna-t-il.

— Du calme Bones. Elle se dit notre alliée en dépit du sinistre uniforme qu'elle porte. Nous venons de traiter un marché et j'ai besoin de votre conseil de toubib, de psychologue et d'ami. Mais avant il faudra que je vous raconte tout ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes séparés. Je serai bref, et vous ne m'interrompez pas, car nous n'avons que peu de temps devant nous. Au préalable, allez réveiller Chekov et Al'Khana, et mettons nous à l'écart des oreilles indiscrètes.

* * * * *

Dans un coin du jardin romulien, à peine éclairé par les bambous à lucioles et les libellules luisantes, Kirk et ses compagnons devisaient. Tsukino résumait le problème qui la concernait.

— Docteur, comprenez pourquoi je ne peux me soumettre à la narco-analyse. Si Sunnam Yonn apprend qui je suis, et s'il n'est pas de mon côté, je serais obligée de l'éliminer. Et vous m'en empêcherez, n'est-ce pas ? Par contre, en temps normal, c'est moi qui utilise la technique pour mes propres interrogatoires. Sinon, jamais il n'avouerait appartenir au même mouvement que le mien, ou, tout simplement lui sympathiser. Mais ni vous ni lui ne savez si je suis de bonne foi. Or la situation ne peut rester bloquée. Le Capitaine et moi-même espérons que vous trouveriez une solution. Il semble beaucoup apprécier vos traits de génie.

— Merci, Jim. J'apprécie ! dois-je comprendre que j'excelle dans les solutions farfelues sauf de temps en temps quand elles le sont vraiment trop ? Et vous croyez que je sors cela de mon chapeau comme un prestidigitateur ?

— Essayez Bones ! N'êtes-vous pas un chaud partisan du remue-méninge ?

— À condition qu'Al'Khana et Chekov jouent aussi le jeu.

— Suffit ! s'exclama Al'Khana. Ne voyez-vous pas que vous vous complaisez dans la méfiance réciproque ? Le fait même que Sunnam ait refusé de retourner chez lui en invitant des exilés de toutes races et même des Terriens, n'est-il pas une preuve de son rejet de la société ou de la politique romulienne ? Le fait que Tsukino s'allie avec la Fédération pour faire de cette planète une terre d'asile pour tous les réfugiés après avoir pris part à l'action qui devait arrêter l'espion, n'est-il pas une preuve de sa tolérance à l'égard des dissidents et une marque de sympathie pour l'Entreprise ?

— Bien dit, ma petite, approuva Bones. Ce qu'il vous faut, c'est vider votre sac avec votre compatriote. Et si vous voulez mon conseil, quittez cet uniforme, ça facilitera les choses.

— Je ne démordrai pas, Bones ! trancha Kirk. Il me faut de toute manière des preuves irréfutables de la bonne foi de Tsukino. Les Romulans sont réputés pour leurs ruses. Alors que dire d'une Romulanaise agent double ?

— Laissez-moi faire, intervint Al'Khana. Avec l'aide du docteur, nous tirerons tout cela au clair. Attendez-nous ici, nous allons réveiller Sunnam.

— Faites, mais faites vite, je vous signale que nous sommes sur le point de nous battre avec les Orionais, conclut Kirk.

* * * * *

Quelques instants plus tard, McCoy appela le trio.

— Venez, nous vous attendons. La fête peut commencer.

— Vous avez réveillé tout le monde, constata, éberlué, Kirk en apercevant non seulement le Romulanaise, mais aussi les sept Orionaises et même le Klingon.

— J'ai pensé que Spock aurait pu nous aider avec ses pouvoirs télépathiques. Hélas ! comme il a disparu, je me suis dit que les Orionaises étaient aussi assez douées

dans ce domaine. Et tant qu'à faire, puisque vous proposez une association avec les Klingons pour le statut de cette planète, je ne vois pas pourquoi K'phor-Ur ne participerait pas à la réunion en tant que représentant des siens.

— Assez bavardé ! coupa Tsukino en quittant l'air aimable qu'elle avait conservé depuis son arrivée sur Spartaca. Allons droit au but !

— Allons-y, ma chère ! lança Sunnam. Vous ne pouvez rien contre moi. Je n'ai rien à craindre, car je n'ai rien à me reprocher.

— Je ne suis pas venue vous accuser. Je veux seulement connaître exactement le pourquoi et le comment de votre présence ici. Je sais que vous étiez à bord du Rat-ryu, un vaisseau éclaireur, CS-2 classe V, où vous exercez le commandement médical. Vous étiez en mission d'exploration sur Spartaca quand votre vaisseau a disparu, il y a maintenant quatre années et demie standards.

— Quel était le but de notre mission ?

— Ne m'interrompez pas ! Mais je vous le dirai : faire de cette planète un lieu de détention pour les traîtres. C'est moi qui ai lancé l'opération. Je me suis portée volontaire pour assurer la coopération technico-militaire orionaise-romulienne afin de surveiller cette région dans l'espoir de venir ici à la première opportunité. Satisfait ? À vous de me répondre. Qui était à bord de la navette ?

— Le pilote Takusi, les légionnaires Tsarface et Tsérix, et le biologiste Turneps.

— Qui les a choisis pour prendre la navette.

— Je... Je ne sais pas. Ils y étaient déjà quand je suis arrivé.

— Alors qui vous a demandé de les rejoindre ?

— Le Cap... Non ! c'était l'ingénieur Taihuu. Il m'a demandé de le suivre de toute urgence avec une trousse médicale. Quand je fus à bord de la navette, il m'a crié qu'il n'avait pas le temps d'expliquer. Les portes se sont immédiatement verrouillées et nous sommes partis très rapidement.

Tsukino laissa planer un moment de silence en constatant que le médecin romulanais revivait intérieurement la scène du départ. Mais elle ne lui laissa pas le temps de reprendre son souffle dès qu'elle vit les pupilles de Sunnam s'étrécir à nouveau.

— Que vous dit la Confrérie de la Louve ?

Elle eut le temps de voir l'iris se contracter au maximum. Elle avait vu les volets de l'âme se fermer. Elle savait ce qu'il dirait : « Non ». Et elle savait qu'il mentait. Elle se détendit.

— Voyez-vous, Capitaine Kirk, non seulement aucun militant, mais aussi aucun sympathisant n'a jamais entendu parler de cette Confrérie. La preuve, Sunnam n'a jamais su que ses quatre derniers compagnons, ainsi que Taihuu étaient confrères. Et vous non plus, vous ne savez rien. Vous me comprenez ?

Ce n'était pas une question. Elle intimait l'ordre de se taire sur ce qui venait de se passer. Et Kirk qui le comprit ne répondit pas. K'phor-Ur s'esclaffa et lança à l'adresse des Romulanais :

— Ainsi, donc, chez vous aussi, il y a des rebelles !

— Et chez nous aussi, soupira Kirk.
L'aube pointait.

Chapitre XI

K'phor-Ur, les deux Romuliens et les Terriens rédigèrent un texte commun à émettre vers leurs autorités respectives. Il y était fait mention de la colonisation simultanée de Spartaca, planète hostile et sans intérêt géologique — un pieux mensonge —, mais qui était localisée à l'intersection des trois frontières, dans une poche reculée et considérée comme no man's land. Le message soulignait que les trois cultures s'étaient unies pour se défendre des Orionais qui y assiégeaient les premiers colons, ce qui impliquait une réponse rapide afin que le statut de planète indépendante et neutre soit officiellement reconnu.

Tsukino avait insisté pour rajouter une note personnelle où elle précisait que le but de sa mission serait un échec total si la planète tombait aux mains des Orionais, alors qu'un compromis avec l'UFP et les Klingons permettait au moins de servir en partie la cause romulienne.

Le message fut diffusé par l'Entreprise, en présence de K'phor-Ur, Tsukino et Kirk qui étaient remontés à bord du vaisseau pour diffuser la dépêche. Les Orionais avaient bien tenté de brouiller les émissions, mais Kirk espérait que l'équipement puissant et sophistiqué de l'Entreprise l'avait remporté. Astrea Abril, la remplaçante d'Uhura, n'en était pas aussi certaine. Elle programma le répéteur multifréquence pour augmenter les chances de bonne transmission.

Jim observait la nouvelle venue qui occupait le poste d'une vieille camarade. Ses sentiments étaient vagues en regardant de dos cette chevelure d'ocre rougeâtre qui s'écoulait d'un serre-tête de velours carmin, telle une cascade qui achevait sa chute dans un remous d'ondulation vaporeuse. Il avait l'impression d'une profanation. Certes, Astrea n'était pas une inconnue, elle était chargée des communications du quart de Raf. Comme Agathe, la mathématicienne, elle était aussi une spécialiste, en langues mortes. Elle avait d'ailleurs rédigé une grammaire sur l'ancien orionais de l'âge de jade. À cette époque reculée, la légende dit que tous les habitants sous le soleil de Rigel étaient verts.

La ressemblance entre les deux femmes s'arrêtait à leur haute compétence respective et au fait d'avoir choisi l'Espace comme dernier périple. Autant Agathe était taciturne, autant l'autre était exubérante. La première avait quitté le silence étroit de son petit chez soi pour l'immensité silencieuse qui s'étendait jusqu'au-delà de l'ultime frontière, la deuxième avait fui les festivités galantes pour goûter à l'aventure palpitante de découvrir d'autres civilisations.

Il ne restait plus maintenant qu'à attendre la réponse et à supporter la

présence des Orionais, en espérant qu'elle ne devienne point vraiment insupportable. Pourtant, Jim ne craignait pas un fait d'armes. Une attaque contre la première population de Spartaca eût été une erreur monumentale qui aurait fait perdre aux agresseurs tout espoir d'acquérir cette planète. La question était de savoir comment ils intimideraient les premiers occupants pour les obliger à quitter leur monde. Comme la réponse ne venait pas, Kirk soumit l'énigme à son subconscient en focalisant momentanément son esprit sur d'autres intérêts.

Les Orionais avaient choisi une île septentrionale distante de seulement cinq kilomètres de l'île de Sunnam. Ce n'était qu'une longue crête rocheuse d'est en ouest qui n'offrait aucune plage sauf face à l'île des exilés où une pente descendait plus doucement vers la mer. Cette crevasse sillonnée de cours d'eau tumultueux qui charriait des alluvions fut rapidement investie par les hommes de Spitch. Comme, Kirk s'y attendait, ils ne semblaient pas monter de pièces d'artillerie. C'était un bon point, mais par contre, des barges motorisées étaient rangées sur la plage. On pouvait donc s'attendre à une incursion maritime. Les hommes d'Ojavert durent traverser l'île pour monter au nord et faire face à l'ennemi. À l'occasion, un tracteur multifonction fut débarqué pour tracer une route qui relierait le camp des pionniers de celui des agents de la sécurité. McCoy regrettait que cet engin ne fût pas descendu plus tôt. Il permettait de débroussailler en un clin d'œil, d'éliminer les gros obstacles, et d'élargir le sentier qu'avait déjà tracé le Romulanais pendant ses quatre années d'exploration solitaire.

* * * * *

Sulu continuait patiemment avec Cijfer et son nouvel officier de la sécurité, un Caïtian de l'équipe de Raf, à aménager les trois nouveaux quarts qui remplaçaient les quatre antérieurs, depuis que l'un des capitaines était décédé. Cela n'était pas particulièrement aisé. Il fallait respecter les grades, tenir compte des qualités, des rapports sociaux, des affinités et des inimitiés, et même des modes de biorythme, tout cela en essayant de répartir équitablement en quantité les équipes, qui en général étaient disproportionnées entre les groupes nocturnes et diurnes. Enfin, certains membres de l'équipage ne pouvaient être immédiatement affectés à un autre poste, car il fallait leur accorder un minimum de repos, d'autant plus que la durée d'activité était passée de six heures à huit heures. Pire, comme l'alerte jaune était toujours en vigueur, cela faisait seize heures de veille, pendant lesquelles les membres d'équipage ne pouvaient pratiquement pas relâcher la tension.

Kirk supervisait avec attention les préparatifs des uns et des autres sur Spartaca quand il entendit une petite voix se racler la gorge derrière lui. Il se retourna et aperçut la navigatrice de Raf. Esther Rheas était venue pour remplacer Manolo qui allait ainsi rejoindre les officiers de réserve et s'occuper de l'aumônerie. Jim n'avait jamais pu s'empêcher de comparer la nouvelle venue à la statue de la Liberté dont elle aurait pu être le modèle.

Percy revenait de la cantine avec un plein panier de sandwiches et de boissons

pour tout le monde. En tendant les provisions à Kirk, il lui fit remarquer discrètement à l'oreille : « On dirait que Sulu vous gâte, Capitaine. Avez-vous constaté que votre équipe de passerelle est uniquement féminine ? »

Jim écarquilla les yeux. C'était vrai. Absorbé par son travail, il ne s'en était pas rendu compte, et il comptait en toucher un mot à son ancien pilote. Il n'en eut pas besoin.

L'Asiatique venait de terminer sa tâche. Cijfer, qui était devenu le premier officier scientifique depuis la disparition de Spock, put rejoindre son poste et informer Kirk que désormais, il prenait la place d'Agathe. Celle-ci redevenait la patronne du laboratoire des sciences expérimentales de l'Entreprise. C'était la dernière mutation proposée par Sulu. Visiblement, ces derniers avaient passé une nuit blanche, aussi Kirk leur ordonna-t-il d'aller se reposer jusqu'à vingt-deux heures.

Sur la planète, les navettes du Vagabond et de l'Entreprise avaient terminé leur débarquement de matériel encombrant. Une trentaine de personnes occupaient maintenant chacune des deux bases. Celle des Orionais semblait moins armée et moins défendue que celle de la Flotte. Cela concordait avec les suppositions de Kirk : pas d'attaque armée.

Agathe continuait à surveiller les manœuvres des deux vaisseaux orionais, Esther traquait tout nouveau déplacement de navette, Astrea interceptait toutes les communications, et Rosa tenait la défense et la contre-attaque de l'Entreprise en veille.

Kirk pouvait se préoccuper d'autre chose et fit appeler Tout-Bon Fricless, le Caitian qui avait travaillé avec Sulu pour lui confier la poursuite de l'enquête que menait Ojavert qui était, fort plaisamment, occupé sur Spartaca. L'inspecteur fraîchement promu, laissa tomber le dossier de McCoy qu'il jugea trop maigre et essaya de recenser toutes les personnes qui pouvaient avoir eu des contacts avec Spolion et le faux Likasi. Sissel fut la première. C'était un bien maigre début.

* * * * *

La navette de l'Entreprise avait fait encore quelques va-et-vient avant la tombée de la nuit. Scotty voyant que les gens d'armes en avaient fini avec leur débarquement s'occupait maintenant à améliorer les conditions de vie des Spartaquiens : pièces de maintenance pour le générateur d'énergie, mise en place d'un émetteur-récepteur de longue portée, équipement d'un dispensaire sur le plan tant biochimique que chirurgical, petit atelier de bricolage, dômes d'habitation et diverses petites fournitures.

Les Spartaquiens, eux, en avaient profité pour formuler diverses requêtes dont certaines avaient amusé Kirk. Al'Khana avait demandé du matériel de peinture. K'phor-Ur voulait un télescope. Diable s'était rappelée au bon souvenir de Sulu qui eut l'extrême gentillesse dès qu'il fut à la passerelle, de lui téléporter tous ses livres d'Alexandre Dumas et même ceux de Victor Hugo, ainsi qu'un petit recueil de proverbes japonais qui avait séduit le docteur McCoy. Le plus curieux, fut le souhait

de Chekov qui désirait deux grandes feuilles de cellophane rigide, un tube de ruban colle, une paire de ciseaux et une palette de marqueurs. Il voulait expliquer à ses amis sa théorie du retour dans le temps que l'Enterprise avait pu réaliser en plusieurs occasions.

À minuit, Kirk hésita à rejoindre ses quartiers. Il lui restait huit heures encore avant son tour de quart. Le sommeil ne viendrait pas. Pas avec une préoccupation latente qui ricocherait d'idée en idée à l'intérieur de son crâne à la poursuite d'une inspiration qui ne se laissait pas saisir. Il connaissait trop bien ses réactions pour ne pas craindre cette fébrilité électrique qui exaspérerait ses nerfs, crisperait ses muscles, l'obligerait à se retourner, à changer de position, minute après minute, heure après heure, sur sa couche transformée en champ de bataille, avant qu'enfin, ne vienne le sommeil. Était-ce l'âge où la tension accumulée ces derniers jours ? Il sentait ses épaules lourdes. Il décida de retourner immédiatement sur Spartaca. Là au moins, il pourrait discuter, voire se taire, avec Bones. Il lui fallait distraire son esprit.

* * * * *

Comme chaque soir depuis leur arrivée, les Spartaquiens se réunissaient autour d'un feu de camp dans le parc de la Machine Vieille. Kirk eut la mauvaise curiosité de demander à Chekov à quoi lui servait le cellophane et le reste.

Comme il était le seul « matheux », en dehors de K'phor-Ur, il avait besoin de visualiser le concept d'espace-temps-phase qu'il se faisait tort de pouvoir vulgariser. Au préalable, il se lança dans le rappel des diverses notions d'espace, depuis celui à quatre dimensions de la relativité, en passant par celui à cinq dimensions de Bjorg, l'auteur de la théorie des partons, et pour en finir avec Zephram Cochrane. Ce dernier avait imaginé que le temps pouvait être tridimensionnel, amenant ainsi à considérer un espace à six dimensions.

La théorie de Bjorg fut oubliée lorsque le génie de Cochrane bouleversa l'astronautique avec la mise au point du distordeur. Mais, quel que soit le facteur de distorsion atteint, la célérité c restait une constante locale infranchissable. Chekov, lui, continuait à admirer la thèse de Bjorg, et prétendait que ce fut une erreur d'utiliser l'espace de Hermann Minkowski en établissant le formalisme quadridimensionnel adapté à la théorie de son ancien élève, Albert Einstein.

Kirk jeta un coup d'œil inquiet vers McCoy. Il ignorait totalement cette facette de Chekov qui imperturbablement expliquait que la constante c n'était pas une asymptote, mais l'extremum que pouvait atteindre une fonction trigonométrique.

Bones donna un coup de coude à Jim, six Orionaises s'éclipsèrent. La Romulanaise en profita pour disparaître discrètement.

Chekov brandit deux cônes transparents. Enfin, Kirk comprit à quoi servait le matériel de bricolage du Russe et qu'il avait fallu mieux éviter de céder à la curiosité.

Heureusement, le Klingon suivait attentivement et silencieusement les explications de son collègue terrien qui faisait pivoter les deux cônes comme des

engrenages. Kirk, imagina Spock à la place de K'phor-Ur. On aurait assisté à une bataille rangée de concepts, théorèmes, principes... Peut-être aussi que jamais le Russe n'aurait pu s'exprimer en face du Vulcain. L'éclat du soleil voile celle des timides étoiles...

Sunnam ne résista pas à l'inversion du temps et s'évanouit dans la nuit. Bones s'assoupit sur les épaules de Kirk, bercé par la trajectoire des gravitons. Quelques gouttes de pluie le réveillèrent quand Chekov concluait que l'espace devait avoir sept dimensions.

Ces théories qui passionnaient les deux navigateurs avaient une grande qualité médicale du point de vue de Bones : elles avaient assommé le petit groupe réuni autour du feu et chacun s'apprêtait à une bonne nuit sans aide chimique.

Étoile qui était attirée par l'Espace, avait tenu le coup. À la fin de l'exposé de Chekov, elle se dirigea vers sa hutte. Elle s'était repue de belles et doctes paroles et de petits chapeaux transparents rayés de lignes fluorescentes. Un jour, elle comprendrait ces choses étranges. Elle le voulait.

McCoy invita Kirk qui bâillait à s'en décrocher la mâchoire, à passer la nuit dans sa chaumière.

En fait, Bones dut donner un stimulant pour son ami qui fut appelé de toute urgence sur l'Entreprise. À la fin du quart de Jim, Percy n'était pas venu rejoindre Sulu. Peut-être avait-il quelques minutes de retard, ce qui était excusable, car la tension de ces derniers jours était épuisante. Au bout de deux heures, il n'avait toujours pas donné signe de vie. L'Asiatique décida de l'appeler. En vain.

* * * * *

Percy était dans sa chambre. Il s'était affalé devant la console, le cou brisé. Sulu appela Cijfer qui vint discrètement sur les lieux du drame. Ils étaient seuls, en dehors du ou des criminels, à être au courant du meurtre. Mais il y avait peut-être un témoin imprévu.

La nouvelle version de l'ordinateur qui avait été réinstallée n'avait pas que des défauts. Sous le verbiage courtois de la machine, se masquait en réalité une fonction de contrôle vocale. En forçant les gens à parler, le cerveau électronique devait apprendre à reconnaître son interlocuteur, ce qui pouvait accroître la sécurité.

Cijfer alluma la console pour interroger la machine.

— Ordinateur, pouvez-vous me dire, s'il vous plaît, qui a utilisé ce terminal avant moi ?

— Je ne puis répondre à cette question à n'importe qui. Pouvez-vous décliner votre identité ?

— Lieutenant Mayele Cijfer, chef scientifique, successeur de Monsieur Spock. Est-ce suffisant ?

— Pour le niveau de confidentialité qui correspond à votre requête, oui. Il s'agissait du capitaine de quart Percy.

— Qu'a-t-il dit ?

— Très sèchement : Ordinateur, enregistrez !

— Et qu'avez-vous enregistré ?

Sulu, qui se trouvait à côté de Cijfer, soupira avec agacement devant ce dialogue qui s'éternisait entre l'homme et la machine.

— Je n'ai rien pu enregistrer d'intéressant. J'ai entendu une voix grogner : Salop ! Puis un bruit très bref presque un cri étouffé, suivi d'un son mat, ensuite, j'ai été déconnecté de cette station. J'ai pu percevoir la respiration d'une troisième personne.

— Avez-vous pu reconnaître celui qui a juré ?

— Trop court et pas assez d'antécédents. J'ai néanmoins recensé une voix analogue dans la salle des machines.

— Alors, à partir de maintenant, vous analyserez toutes les voix et même tous les bruits de la salle des machines ainsi que chaque fois que vous reconnaîtrez une voix similaire à celle que vous venez d'enregistrer. Vous en ferez un rapport complet toutes les demi-heures uniquement à Messieurs Kirk, Sulu, Scott et moi-même. En outre, vous appliquerez la procédure de sécurité maximum, code C5. Activez les tâches antieffraction et antivirus en ligne.

— Êtes-vous conscient que ces opérations ralentiront mes fonctions ?

— Absolument ! Mais je préfère un ordinateur fiable et lent à un cerveau fou.

— À vos ordres. Puis-je me permettre une question ?

— Allez-y.

— Pourquoi communiquez-vous avec moi à partir de la console de Percy Borg ?

— Parce que nous venons de le trouver mort devant sa console.

— Dois-je l'effacer de ma mémoire ?

— Surtout pas. Maintenant, veuillez vous déconnecter, s'il vous plaît.

Cijfer se tourna vers Sulu.

— Désolé, Capitaine, nous ne disposons que de peu d'informations.

— Dommage. En attendant, rappelez-vous que personne d'autre que vous et moi, ainsi que le Capitaine et Monsieur Scott, ne doit être au courant de votre intervention ici. Vous n'êtes jamais venu ici. Vous me comprenez ? Maintenant, retournez chez vous. J'appelle la sécurité et Kirk.

* * * * *

La géographie de Spartaca continuait à s'enrichir en noms tristement mémorables. Déjà, il y avait la mer Uhura et la baie Capetown.

Un sarcophage fut éjecté par le lance-missile selon les coutumes de l'espace. L'île où tomba le corps fut baptisée île Percy Borg, mort héroïquement en mission pour ne pas livrer l'Enterprise à l'ennemi.

Spock, Raf et Likasi n'avaient pas encore leur place commémorative, car ils n'étaient que portés disparus et on les espérait toujours en vie.

* * * * *

Kirk attendait Sulu. L'Asiatique aurait tout de même pu rester sur la passerelle pour accueillir le capitaine. Pendant ce temps, Jim réfléchissait aux événements qui s'étaient récemment précipités. Il se demandait s'il avait pris toutes les bonnes décisions. Était-ce un malheureux concours de circonstances qui l'obligeait à se battre contre un ennemi qui ne se servait pas des mêmes armes que les autres ennemis ? Ou, plus grave, était-ce l'âge qui avait émoussé la vivacité ?

Son aventure au-delà de la Grande Barrière était l'une des dernières de son palmarès. Maintenant, il n'était plus sollicité que pour des missions de diplomatie. À part cela, l'Entreprise était devenue comme ces vieux voiliers, un vaisseau-école et expérimental, certes prestigieux, mais obsolète. Un vaisseau dont l'équipage était composé d'une majorité de stagiaires, d'un bon tiers de chercheurs scientifiques et le strict minimum d'hommes confirmés. Cette fois-ci, parmi les jeunes, nombreux étaient ceux dont les éducateurs spécialisés espéraient voir l'agressivité s'orienter vers d'autres objectifs que ceux de la délinquance. Combien avaient pu être attirés par les fastes illusoire : de l'El Dorado orionais, par le lucre que proposait Spolion au nom de la prétendue sacro-sainte liberté de marché ? Anarchie de marché eût été un terme plus approprié.

Et les scientifiques ? Étaient-ils à l'abri des ponts d'or qu'aurait proposés un Spolion quelconque ? Beaucoup se contentaient de leur biosolde et des redevances de la Recherche, mais certains considéraient que leur génie méritait plus.

Les spécialistes du comportement humanoïde étaient très nombreux dans ce voyage, car dans ce secteur saturé, beaucoup de jeunes sans poste attiré préféraient servir dans la Flotte en attendant de trouver une place dans un centre de recherche quelque part, n'importe où dans la galaxie.

Kirk, comme tout bon capitaine, connaissait l'importance des relations à l'intérieur d'une équipe dont la qualité ne se mesurait pas seulement par la somme des compétences individuelles, mais aussi par la qualité des liens qui unissaient les êtres entre eux. Subtil mélange de personnalité harmonisée par un chef d'orchestre pour exécuter aux mieux la même partition. Jim avait toujours pu compter sur un équipage solidaire et amoureux de l'Espace, des hommes et des femmes qui voulaient faire reculer les frontières de l'inconnu, et il avait choisi de garder le commandement d'un vaisseau dans ces conditions qu'il jugeait plus passionnantes que la paperasserie anonyme de l'administration.

Mais aujourd'hui, il se sentait les mains et pieds liés face à un ennemi qu'il fallait considérer comme un protégé de la Fédération ; un intouchable qui semait la zizanie à l'instar de ce qui se passait à une autre échelle, sur la Terre.

Les pensées amères de Kirk furent interrompues par Sulu qui revenait de la chambre de Percy. Rapidement, le capitaine fut mis au courant du plan qu'avait imaginé Hikaru : protéger l'ordinateur contre toute atteinte illégale et intensifier la surveillance des personnes ayant accès à la machinerie. Jim se félicitait d'avoir transféré Ojavert sur la planète. Maintenant, la recherche des brebis galeuses serait sous la responsabilité du Caïtian. Il interrogea à son tour l'ordinateur, et apprit un

détail de plus que Cijfer. La respiration qu'avait entendue le cerveau électronique était terrienne et mâle. L'inspecteur panthéranthrope était allé ensuite interroger Sissel afin qu'elle lui répêât tout ce qu'elle savait de la fameuse nuit où elle avait rencontré Spolion. Il n'y avait aucun indice susceptible de lui permettre de découvrir un début de piste. Finalement, Fricless erra tel un félin, dans le dispensaire, interrogeant les uns et les autres pour s'imprégner des coutumes du corps médical. Il voulait tout comprendre : quand et pourquoi on utilisait tel ou tel produit, comment étaient recyclés les déchets, quelles étaient les possibilités de passer inaperçu : tout ce qui pouvait expliquer le premier meurtre. Pour être sûr qu'Iag Ojavert ne vienne point troubler l'enquête difficile que menait le Caïtian, ce dernier avait reçu l'ordre de ne dépendre que du haut commandement de l'Entreprise, c'est-à-dire de Kirk, puis de Sulu. Pour minimiser les indiscretions, on lui aménagea un plan de travail à côté d'Astrea, sur la passerelle même. Cijfer lui installa un moniteur près du poste scientifique. Ses interrogatoires en privé se tiendraient dans la cabine de Percy.

L'alerte jaune avait été supprimée. Il était impossible de maintenir aussi longtemps une tension permanente dans l'équipage. De plus, il n'y avait plus que deux officiers de commandement. Les trois équipes de quart ne furent pas modifiées, mais Kirk assurait maintenant la permanence de six à vingt-deux heures, et Sulu de dix-huit à dix heures.

— Capitaine, puis-je vous faire une requête ?

Kirk émergea de sa méditation et lentement, se retourna vers la femme et l'homme qui s'étaient postés à ses côtés.

— Je vous écoute, Madame Agathe Duroc, Monsieur Fernandez.

— Capitaine, continua la femme, plusieurs scientifiques dont moi-même voudraient avoir l'autorisation de débarquer sur Spartaca.

Kirk pensait que l'idée n'était pas mauvaise. L'inactivité à bord et la présence de personnes à la solde d'Orion ajoutant un sentiment de malaises n'étaient peut-être pas pires que de découvrir une terre inconnue même si un semblant d'hostilité armée régnait sur la planète. Mieux, il lui était autorisé de laisser des pionniers sur une planète, surtout quand ceux-ci n'avaient pas de rôle indispensable à bord du vaisseau, ce qui était le cas de beaucoup de chercheurs. Néanmoins, il fallait s'assurer que l'Enterprise ne soit pas dépourvue de matière grise.

— Vous me ferez une liste détaillée de tous les scientifiques qui veulent se rendre sur Spartaca. Vous y indiquerez les objectifs de recherche pour chacun et je vous désigne responsable de la mission.

— Capitaine, intervint Manolo, puis-je en faire partie, vous connaissez mes origines pour vous douter de ma passion de la flore et je pense ne pas être indispensable en tant que navigateur. Et puis, ne faut-il pas un aumônier pour bénir cette planète ?

— À une condition. Je veux un rapport complet pour Médée-Terre. Vu ? lança Jim avec un clin d'œil.

Fernandez ne put s'empêcher d'étirer un large sourire qui aurait pu servir de publicité en faveur de tous les dentifrices médéens. En remerciant chaleureusement

le capitaine, il se précipita vers lui, et saisit à deux mains celle de Kirk qui reposait sur l'accoudoir.

— Merci mon fils, Dieu vous le rendra.

— En attendant, mon père, rendez-moi la main, fit Kirk d'un ton mi-figue mi-raisin.

Le Commandant se tourna vers Astrea et l'interpela. Elle pivota sur son siège pour écouter le capitaine. Sa peau légèrement cuivrée, ses yeux noisette et son uniforme rouge en faisaient un modèle vivant de sanguine où seules les lèvres roses apportaient un peu de lumière pastel. Ses épaules n'étaient pas aussi larges que celles des autres Crucéniens qui étaient adaptées à l'atmosphère ténue de leur monde où ils avaient immigré en masse après le massacre organisé par les Tutùs.

Encore une de ses aberrations politiques du mauvais usage de la non-ingérence dictée par la prime directive. Cette sage directive servait souvent de paravent pour accepter l'élimination d'un peuple par un autre dont on couvrait les crimes en contrepartie de certains faveurs. L'histoire de la galaxie était émaillée de génocides, et bien de nouveaux mondes furent colonisés par des exclus ou des survivants.

— Abril, prévenez le lieutenant Ojavert qu'une équipe importante de scientifiques pourrait débarquer sur Spartaca. Qu'il m'envoie un rapport détaillé de la situation militaire sur la planète.

— Bien, mon capitaine !

Kirk fit la moue en entendant le « mon », mais il s'était résigné aux us et coutumes des autres civilisations.

— Mon capitaine ! Son petit rapport était déjà prêt et vous pourrez le consulter sur mon petit écran. Il me dit que ses Orionais se tiennent tranquilles et sans le plus petit apport supplémentaire de force armée.

« Il ne manquait plus qu'elle m'appelle mon petit capitaine », pensa Kirk qui connaissait les expressions des Crucéniens, parsemées de diminutifs et de possessifs. Ces gens taciturnes étaient curieusement d'excellents polyglottes. Les moins doués ne parlaient que quatre langues. Astrea, elle, parlait le standard, l'andorien, le vulcain et l'orionais en plus de la langue officielle de sa planète située en plein cœur de la Croix du Sud vu de la Terre et des nombreux dialectes de son monde qu'elle connaissait sous leurs trois formes, le parler, le gestuel et l'écrit, lui-même composé de trois alphabets, le phonétique, le syllabique et l'idéographique. Elle possédait en plus des notions d'une dizaine d'autres langages. Malheureusement, il était rare d'avoir ces surdoués du langage à bord d'un vaisseau, ou même en dehors de leur territoire, en raison de leur tradition très casanière. En général, il ne sortait momentanément de leur tribu que pour apprendre une nouvelle langue ou une nouvelle technique. Il ne quittait que rarement définitivement les leurs, en général pour fonder une nouvelle famille.

Kirk alluma son écran pour y lire le rapport d'Ojavert. Il en déduisit que les Orionais avaient fort à faire pour s'acclimater à la faune et la flore de Spartaca. Ils n'avaient pas avec eux quelqu'un d'expérimenté comme Sunnam. Ainsi, il put apprendre avec une cruelle satisfaction que les barges orionaises avaient été déchiquetées en

pleine mer par ces espèces de requins qui régnaient en maîtres absolus sur les eaux tropicales de la planète. « À requin, requin et demi » pensa cyniquement Jim.

Kirk aperçut sur l'écran un voyant signalant l'arrivée d'un nouveau message. Il en prit connaissance. C'était la liste des scientifiques désireux de se rendre sur Spartaca. Il ne regarda pas les projets associés à chaque nom, et faisait confiance à Agathe. Il dénombra soixante-quatre volontaires, soit la moitié des scientifiques. Kirk donna son accord pour le transfert, et en informa le chef de la sécurité, puis McCoy qui passa la communication à Luciole, car elle avait été élue « présidente » de Spartaca.

* * * * *

Une petite colonie de cent huit personnes serait maintenant présente sur l'île. Et cette situation devait perturber les Orionais qui convoitaient la planète. Les règles d'attribution d'un monde à une nouvelle population étaient floues et souvent provoquaient de longues et laborieuses transactions diplomatiques, parfois, hélas, aussi des combats violents. En général, la terre était attribuée au premier arrivant ou au groupe le plus nombreux. En l'occurrence, elle ne pouvait plus revenir aux Orionais.

* * * * *

Les navettes reprirent le chemin qui reliait Spartaca et l'Entreprise. Kirk ne put s'empêcher de sourire intérieurement en se rappelant une phrase qu'il avait lue au sujet d'un savant qui disait que la seule chose qu'il lui fallait était un papier et un crayon. C'était incroyable ce que ces chercheurs pouvaient emmener avec eux ! À tel point qu'on dût leur imposer une limite de charge. Certains avaient des centaines de cartouches voire de livres, d'autres possédaient des matériels sophistiqués, souvent rares ou uniques. Sans la présence de Agathe qui supervisait les opérations, quelques distraits seraient partis avec les mains dans les poches.

L'archipel était composé d'une vingtaine d'îles au relief très accidenté et à la côte profondément déchiquetée. L'île de Sunnam était entourée de trois autres à l'extrémité sud-ouest de cet amas de terres émergées. Au sud de la baie romulienne, on pouvait apercevoir un long plateau, et, à l'ouest, une cime rocheuse qui surgissaient des eaux. La baie s'ouvrait largement puis était barrée par une avancée rocheuse formant ainsi un lagon à l'abri des tempêtes. Deux fleuves s'y jetaient. Les exilés s'étaient établis à l'embouchure de celui qui arrivait de l'occident. Les scientifiques convinrent de s'installer à l'intersection de l'autre fleuve et de la route qui traversait l'île. Ainsi, Agathe et son équipe se trouvaient entre les premiers pionniers et les agents de la sécurité qui campaient à l'opposé de l'île le long de son troisième fleuve, lequel prenait sa source sur la plus haute colline.

Les chercheurs eurent tôt fait d'attribuer un nom à chaque calotte polaire, seuls continents sur ce monde : Perle au Sud et Neige au Nord, les cinq petites lunes eurent les noms des cinq autres orionaises. Luciole pour celle qui avait l'albédo le plus

élevé et Nuit pour son contraire. Étoile désignait la plus petite lune, quatre kilomètres de diamètre seulement. Des deux lunes restantes, Diable désignait la plus rougeâtre. Il fut par contre impossible de baptiser leur propre camp. Ils voulaient trouver un nom qui ne soit pas lié ni à aucune science en particulier ni à aucune civilisation, afin de signifier que leur centre était ouvert à toute culture. Ils voulaient que cette terre d'asile soit aussi un foyer, un royaume pour les sciences où conscience, connaissance et imagination seraient les premières valeurs de ce nouveau monde. Pour l'instant, ils se contentèrent de dire « la petite ville » ou plus pompeusement la « cité des sciences ». Un gigantesque dôme gonflable servirait de laboratoire et, au début, de dortoir, car il n'était pas possible d'avoir un logis pour tous avant la tombée de la nuit.

Le défrichage était particulièrement difficile le long du cours d'eau enfermé dans une dense forêt-galerie. Sunnam avait fortement conseillé que toute excursion en terrain inconnu se fasse en groupe d'au moins quatre personnes qui ne devaient jamais se perdre de vue. C'était indispensable ; surtout dans les gorges où les marais, nombreux près de la nouvelle zone occupée, sont recouverts d'un tapis vert. La peste rouille ne présentait qu'un danger moindre par rapport à d'autres, car cette masse ne se déplaçait pas rapidement et n'était dangereuse que la nuit lorsqu'elle pouvait prendre les dormeurs par surprise, ne laissant derrière elle que des squelettes blanchis. Une sorte de marronnier à l'écorce semblable à du cuir s'avérait dangereux lorsqu'une plante à l'odeur de rose y grimpait, plus encore s'il était peuplé des insectes dont avait été victime Kirk lors de sa première visite. Le parfum de la plante et le venin de la pique étaient de puissants hallucinogènes, surtout combinés. Plus traître était celui d'un champignon ressemblant à une bogue violette aux épines dorées, qui poussait au pied de certains arbres semblables à des noyers, car l'inhalation des spores inodores provoquait des crises d'angoisse voire de panique. Enfin, l'attaque massive d'une guêpe autochtone était le plus horrible. Ces insectes se nourrissaient du pollen d'une belle fleur aux pétales pareils à des flammes d'où giclaient des étincelles, sorte d'étamines explosives produisant des petits nuages bleus. Il était surtout dangereux de déranger les guêpes dans leur gîte, espèce de palmier bananier. Heureusement, on les entendait de loin. Sunnam ne connaissait pas d'autre danger et ignorait si la vie était identique sur chaque île, du moins à cette latitude.

Manolo était ravi dans cet univers de plantes inconnues. Il récoltait tout ce qu'il pouvait. En guise de bénédiction de la planète, il fit l'offrande aux Orionaises d'une panoplie de semences, spores et pousses. Certains tubes contenaient du mycélium. « Mes filles, si vous arrivez à cultiver ceci, Spartaca sera célèbre. Jamais, jusqu'à présent, personne n'a pu cultiver la truffe du Périgord, même nous. »

* * * * *

Toutes les heures, quatre scientifiques débarquaient sur la planète. Parmi les premiers figurait évidemment Agathe qui supervisait toute l'opération. Elle se faisait assister au sol par Jack d'Huboin, un psychosociologue, à qui elle vouait une confiance absolue pour régler les problèmes de cohabitation, car, elle en était sûre, tous, à

l'exception de Manolo, voulaient rester sur Spartaca. Elle savait que le Médéen ne séjournerait au plus que deux années spartaquiennes, juste le temps pour récolter un maximum d'échantillons végétaux.

Il fallait supposer aussi que certains agents de la sécurité demanderaient l'autorisation de quitter définitivement l'Enterprise. Ce genre de situation n'était pas fréquente, mais le capitaine d'un vaisseau pouvait accepter qu'une partie de son équipage colonise une nouvelle terre tant que les quotas de membres de l'équipage dans les différents secteurs ne mettaient pas en péril le bon contrôle l'astronef. Il était même implicitement recommandé de favoriser ce genre d'exode lorsque le nombre de demandeurs d'emploi gonflait anormalement et venait remplir les rangs de la Flotte dans l'espoir de trouver une occupation en attendant mieux.

* * * * *

D'Huboin était un garçon très cultivé, amateur de mythologie terrienne. Il avait de l'Apollon du Belvédère l'allure et surtout la toison bouclée qui couronnait son visage légèrement triangulaire. Par bonheur pour lui, n'étant ni agent de la sécurité ni officier de commandement, sa longue chevelure châtain n'eut pas à souffrir d'une coupe sévère. Il s'exprimait d'une voix rauque et feutrée en un langage très châtié et néanmoins accessible à tous, car il faisait un réel double effort pour se mettre à la portée de ses interlocuteurs tout en choisissant méticuleusement chaque mot, chaque tournure et même chaque intonation.

La première chose que fit d'Huboin en bon diplomate, fut de rendre visite à Luciole avec qui il sympathisa immédiatement. L'Orionaise, elle, en eut le coup de foudre. C'était la première fois de son existence qu'elle ressentit le sentiment de l'amour.

Plus tard, Jack d'Huboin prendrait contact aussi avec le camp de Diane, comme il avait baptisé la base militaire, en faisant référence à la légende qui voulut qu'Orion fût tué par la déesse chasserresse.

Mais pour l'instant, il fallait premièrement rendre hommage à la présidente de Spartaca et assurer une cohabitation fructueuse entre les deux proches communautés. Il savait qu'il aurait souvent à jouer le rôle de Salomon, ce qu'il faisait à merveille depuis longtemps déjà, car il était presque toujours choisi comme « secrétaire de conflit » au sein des réunions, ou « meneur » dans les séances de remue-méninge et de jeux de rôles.

La tâche la plus importante était de respecter la première règle de psychosociologie : l'entente mutuelle sur une réaction d'évitement, édicté à l'aube de cette science par Stéphan Boyden.

La promiscuité et la dépendance économique étaient les deux dangers à écarter. Il ne manquait pas de place sur la planète, ni même sur l'île. Mais la dépendance économique, d'ailleurs assimilée à une forme civilisée et élaborée d'esclavage avait par le passé, gravement perturbé le développement humain de la Terre et d'autres planètes de La Galaxie. Sans la mutation scientifique de l'économie, la Terre n'en

serait toujours qu'à lancer des satellites et parfois quelques sondes. La Fédération existerait peut-être, mais sans les Terriens, et ils devraient continuer de se contenter de rêver avec les légendes de l'odyssée des Étoiles. L'étalonnage de la valeur monétaire interdisait les réévaluations arbitraires du niveau de vie, et, permit l'informatisation systématique puis la naissance de l'« Electronical Currency Unit », plus besoin de faire tourner la planche à billets pour ajuster les fluctuations sauvages de l'argent. Les cartes de confiance, ainsi appelées pour leur double usage : celui de pièce d'identité et de carte de crédit permettait de gérer un crédit individualisé qui tenait automatiquement compte des gains et des dépenses ainsi que de la biosolde multipliée par l'espérance de vie.

La biosolde remplaçait toutes les allocations, les retraites, les aides sociales et même les payes des congés. L'attribution des biosoldes assurait à chacun un revenu minimum et décent, quel que soit son âge. Il devenait donc impossible de soumettre quelqu'un à la menace de la perte sèche de revenu et de la misère. Et le travail salarié disparut pour faire place aux associations d'activité qui se nouaient et se dénouaient sans grand conflit selon le marché, les affinités et les compétences. Les seuls désaccords surgissaient quand il s'agissait de l'actionnariat, c'est-à-dire du partage des physoldes et des psycholdes. La physolde correspondait en général à toute dépense énergétique. Sa valeur était aussi scientifiquement établie que la biosolde. La psycholde était la valeur psychique ajoutée à l'élaboration d'un produit ou à un service rendu.

Mais tout cela était bien dérisoire dans la microsociété de Spartaca qui devait commencer par s'organiser pour produire l'indispensable, avant d'y joindre l'utile et l'agréable, sans retrouver certains anciens démons des civilisations prés spatiales. En effet, il ne fallait pas que tous veuillent devenir cordonniers sous prétexte que c'était plus rentable (ou plus honorable !) que d'être boulanger. De bonnes chaussures ne conduisaient pas loin le ventre creux. Il fallait que chaque chercheur participe au bien de la communauté. Cela pouvait représenter pour certains la fin imprévue d'un rêve de tour d'ivoire. Automatiquement, le problème de la justice apparaissait. Le « pourquoi lui et pas moi ? » se ferait entendre. La paix sociale ne pouvait pas être assurée si des clans se sentaient brimés par d'autres. Toutes les guerres avaient commencé de cette manière. Toutes avaient le même scénario. Toutes avaient eu leur messenger annonçant la libération. Toutes avaient eu leur religion, leur morale, leur culture moralisatrice qui dénonçaient ceux d'en face et qui louaient le courage des combattants. Et ceux d'en face avaient hypocritement leur bonne conscience grâce à leur culture émotionnelle, leur morale démocratique, leur religion charitable. Ceux d'en face ? En face de qui dans cette relative symétrie de miroirs.

C'était par charité qu'on accordait quelque aumône aux défavorisés de toute sorte qui peuplaient l'univers, lorsqu'ils n'avaient pas su profiter de cette immense charité qu'était la liberté qui permettait à tout un chacun de s'élever au-dessus des siens.

C'était par charité et non par peur de la révolte.

On savait maintenant quels étaient les rôles de l'hypothalamus et de l'hippocampe, ainsi que des médiateurs et des modulateurs dans les comportements

sociaux. Rébellion ou charité avaient perdu leur aura de mystère satanique ou divine.

Les anciens croyaient que les mers, les montagnes, les cieux étaient des dieux. La disparition de ces mythes semblait effarante et profanatrice pour les détenteurs de la vérité d'alors. Mais les Galliées survécurent et la science avançait prudemment en balayant les mensonges de l'ignorance érigée en Loi. Malgré les énormes progrès de la psychosociologie, le comportement humain n'était pas devenu pour autant plus logique. Il restait encore trop affectif, et lorsqu'une prétendue vérité était en contradiction avec une autre, les conflits dégénéraient d'autant plus vite dans la violence que les arguments ne s'appuyaient sur aucune logique. Le fanatisme remplace l'absence de sagesse.

La biologie sociale ne pouvait, certes, pas tout résoudre : pour preuve, la crise récente qui frappait la Terre. L'influence des éducations familiales, scolaires et sociales était difficilement modélisables. Et surtout, il n'était pas facile d'admettre que les valeurs morales n'avaient pas souvent de fondements logiques et qu'elles étaient souvent des traditions qui pourtant évoluaient lentement dans le temps, lentement pour les intégristes, violemment pour les révolutionnaires.

Par contre, il fallait qu'un code civil soit établi au même titre qu'un langage. Un code permettant la coexistence d'individualités tout en respectant l'intimité de chacun.

Voilà la véritable mission dont se sentait investi Jack d'Huboin. Ce pari, il l'avait préparé depuis bien longtemps et maintenant l'opportunité se présentait pour mettre en pratique sa thèse de doctorat.

Il pensait que des petits groupes de huit à seize personnes pouvaient plus facilement se gérer. Leurs petites tailles permettaient de constituer des entités plus harmonieuses si elles se constituaient sans contrainte extérieure. Dans chacune de ces associations, un chef se démarquait en général, sinon un représentant était élu. Le psychosociologue pensait que les différents responsables se réuniraient à leur tour en petites communautés d'où surgiraient d'autres têtes, et ainsi de suite jusqu'au sommet de la pyramide. Il voulait tenter l'expérience avec ses collègues et les autres exilés. Les scientifiques étaient d'accord, attirés par toute expérimentation et les Orionaises, Romulanais et l'unique Klingon acceptaient de créer une société autre que celles qu'ils avaient connues.

* * * * *

Manolo faisait partie aussi du premier groupe, car les Médéens étaient très aptes à se débrouiller dans toute nature vierge. Ils avaient un sens aigu de l'orientation et une sorte d'instinct qui leur permettait de sentir un danger. Il s'était muni d'une lampe frontale, d'un long bâton, et d'une trousse d'herboriste. Il avançait sans bruit malgré ses bottines de la Flotte et observait autant le sol que la voûte végétale. Parfois, il tâtait le terrain ou secouait le feuillage avec son bâton. Il enseignait aux autres ses trucs et astuces comme un vieux scout initiant de jeunes louveteaux. Il allait là où Sunnam n'osait pas se risquer, pataugeant dans les eaux

noires et fétides des boubiers, pour rapporter un champignon vert-turquoise qui flottait comme un ballon crevé, parcourant, toujours sans se déchausser, les rivières hermétiquement enfermées dans un tunnel de végétation dense. Il avait demandé qu'on lui expédie une combinaison de survie pour affronter les essaims d'insectes qui l'empêchaient de s'approcher de certaines plantes qu'il convoitait.

Sur l'Entreprise, à part le chamboulement du transfert des scientifiques que suivait Sissel, tout semblait calme. Dans cette atmosphère de départ en colonies de vacances, et avec l'accord de Kirk, le Caïtian avait voulu reconstituer l'épisode du premier groupe d'assassinat, chronométrant rigoureusement et patiemment le jeu des différents acteurs. Il avait même simulé un appel d'urgence aux services médicaux.

— Mon Capitaine, un message urgent de la sécurité basée à Spartaca. Une petite épidémie semble avoir atteint les hommes d'Ojavert ainsi que lui-même. Il demande des petits soins médicaux.

— Répondez-leur qu'on s'en occupe immédiatement. Prévenez les trois groupes de se tenir mutuellement hors contact pour l'instant. Demandez aussi que le docteur McCoy se fasse téléporter sur le vaisseau.

Quelques minutes après, McCoy arriva sur la passerelle.

— Que se passe-t-il, Jim ? Pourquoi cette mise en quarantaine ? Pourquoi mon rappel ici ?

— Bones, j'aurais pu demander à Van Eden de s'occuper du problème. Mais, outre le plaisir que j'ai à vous revoir sur la passerelle, je préfère que ce soit vous qui preniez en charge la santé sur Spartaca. Vous êtes maintenant son médecin attitré avec Sunnam. Mais vous, vous êtes mon ami et je sais que vous apprécierez sûrement de sauver personnellement Ojavert. Me tromperais-je ?

— Non, c'est un honneur pour un médecin de pouvoir soigner un ennemi ! Mais je n'ai toujours rien compris. Si vous commenciez par le début.

— Nous avons reçu un SOS des agents de la sécurité basés sur Spartaca.

— Il semble qu'une épidémie s'y soit déclarée. Aussi, j'ai pensé qu'il était plus sage que vous reveniez à bord pour réaliser en toute sécurité un télédiagnostic et vous munir du matériel adéquat. Je pensais entre autres au port d'une combinaison.

— Je vois. Je vais aller à l'infirmerie et me mettre en contact avec lui. C'est Van Eden qui me succède ?

— Oui, il vous attend. Ne vous étonnez pas s'il est de mauvaise humeur. Un nouvel inspecteur, le Caïtian, vient de lui jouer un tour pour reconstituer votre prétendu crime. Van Eden a eu droit à une fausse alerte comme vous.

— Et ne faites pas cette tête Bones, ce n'est pas pour vous enfoncer. Il est obligé de reprendre l'enquête à zéro, ce qui est plus difficile après quelques jours de fausses pistes.

* * * * *

Quelques instants plus tard, McCoy informa Kirk que les symptômes ne lui plaisaient guère et qu'il était en effet plus prudent de décréter la quarantaine et de

se rendre en combinaison hermétique sur le site de la maladie. Il était sage que Van Eden reste sur le vaisseau. Il aiderait plus efficacement à l'élaboration d'antidotes et de vaccins.

— Jim, expliqua-t-il, les symptômes sont malheureusement connus. Il s'agit du cocktail de Singh.

— Singh ? Kahn Noonien ?

— Lui-même. Ce monstre avait réussi à créer une arme biologique. Il s'était basé sur les recherches plus ou moins secrètes du vingtième siècle. La première composition du cocktail est une palette d'allergènes. Le deuxième élément est le bacille du choléra, facile à introduire dans l'alimentation. Ce vibron agit très vite. Certaines personnes tombent malades au bout de quelques heures. Les diarrhées provoquent très rapidement un déficit en sels minéraux menaçant le cœur et les reins. Pendant que le corps lutte contre la maladie et éventuellement se fatigue en allergie, ce qui est le cas d'Ojavert, un parasite se développe dans le sang aux dépens des globules rouges. Si c'est vraiment ce que je crains, les premiers symptômes se manifesteront ce soir. Les deux derniers virus du cocktail agissent plus lentement, mais sont mortels. L'un détruit les globules blancs, l'autre inhibe le système immunitaire. Dans quatre semaines, l'épidémie s'étiolera, car les microbes sont programmés pour se dégénérer afin de permettre à l'envahisseur de prendre possession des territoires où les survivants n'auront plus la force d'offrir la moindre résistance.

— C'est la mort-sang que vous me décrivez là !

— Hélas oui. C'est le nom populaire qui a été donné à cette épidémie.

— Je pensais que l'arme biologique avait été interdite sur Terre avant que Khan n'en fasse usage pour nettoyer des espaces occupés par des « sous-hommes » comme il disait.

— Il y a des sujets tabous dont on n'ose pas parler. Mais il y a eu de nombreuses épidémies suspectes depuis les années septante qui semblent prouver le contraire. Mais je n'ai pas le temps de discuter de tout cela maintenant. Le devoir m'attend.

* * * * *

Les prévisions de McCoy s'avérèrent incorrectes. Il ne s'agissait pas du cocktail de Singh, mais un curieux concours de circonstances avait induit le médecin en erreur.

Tout d'abord, il y avait la crainte d'un coup en traître des Orionais pour se débarrasser des Terriens. C'était mal connaître ces derniers qui jamais n'auraient détruit une marchandise. D'ailleurs, pour eux, toute défaite commerciale n'était qu'une nouvelle occasion de bénéfice. Le deuxième facteur qui inquiéta le médecin fut la réception de boîtes de boissons non recensées lors de l'implantation du camp militaire. L'intendant avait cru à une erreur de transfert, car aucune trace informatique ne précisait cet envoi sur la planète depuis l'Entreprise. Aussitôt, Bones avait pensé que ce colis mystérieux était venu soit du Perle d'Orion, soit du Vagabond. Et, pour

augmenter les suspicions, le premier à y avoir touché était Ojavert lui-même. Le Loca Lola, une boisson de couleur noire au goût tonique, inventée par les Médéens, était fréquemment utilisée dans les bivouacs, car en plus d'être agréable, elle était riche en minéraux, et le gaz dissout dans le liquide était légèrement antiseptique. Justement, la boisson ne pétillait pas, ce qui paraissait logique pour ne pas détruire une culture bactériologique introduite par malveillance dans la boisson. Peu de temps après sa gourmandise, le chef de la sécurité manifestait les premiers symptômes de la dysenterie. Ses connaissances de secourisme le firent recourir à nouveau à la fameuse boisson.

En fait, il s'agissait tout simplement d'une erreur de fabrication de Loca Lola. Manolo avait tout simplement oublié de programmer l'adjonction de dioxyde de carbone dans le synthétiseur d'aliments. Pour son malheur, il en avait demandé une caisse de trois cents boîtes. N'osant vendre son produit aux membres de l'équipage qui connaissait bien la boisson, il décida de le transférer sur Spartaca où du Loca Lola plat serait néanmoins appréciée puisqu'il n'y avait rien d'autre. Et pour comble, le technicien chargé du transfert moléculaire avait envoyé la cargaison dans le camp de Diane et non dans celui de Sunnam. Un enchaînement de petites erreurs qui peuvent conduire à de grosses conséquences...

* * * * *

En fait, Ojavert avait eu la même réaction que K'phor-Ur, et tous les autres l'auraient probablement dans les trois prochains mois. Il était pourtant connu que chaque débarquement sur une planète vivable provoquait souvent des troubles gastro-intestinaux. Il fallait une période d'adaptation aux nouveaux micro-organismes et chacun n'avait pas la même résistance. Ojavert, justement, faisait partie de ces gens qui ont une telle phobie des maladies, qu'il n'avait jamais goûté que des aliments aseptisés. Son corps avait perdu ses réflexes de défense.

* * * * *

« C'est bien la preuve que je ne suis plus bon à rien et qu'il vaut mieux que je passe la main à d'autres », avait conclu Bones, après cette erreur de diagnostic. Personne ne le croyait, mais Kirk comprit qu'il argumentait en fait pour rester sur la planète, quel que fût le résultat de l'enquête que menait Fricless de bon train. « Jim, personne ne m'attend ailleurs, et j'ai trouvé ici une maison accueillante sans souvenirs, avoua-t-il enfin. Ma demeure vous restera toujours ouverte. Et j'espère qu'un jour, vous viendrez déguster nos manolitos, des haricots spartaquiens non synthétiques, près d'un feu de camp, au clair de nos cinq lunes, après une petite balade en montagne. »

Chapitre XII

Kirk et Sulu avaient demandé à leurs officiers de surveiller au maximum toutes les communications et de détecter toutes les variations d'énergie. Ces dernières étaient difficiles à isoler pendant les périodes de transfert moléculaire qui avaient accompagné les deux débarquements.

Le radio, lui, n'avait rien remarqué de particulier en dehors des messages codés que s'échangeaient parfois les deux vaisseaux orionais. Personne ne pouvait se douter que ces messages étaient à destination de l'Entreprise puisqu'aucune émission n'y avait été observée. Aucune émission moderne ! Le sémaphore lumineux à partir d'un hublot passait inaperçu aux senseurs. Aussi, un dialogue discret s'était établi à l'insu de tous ceux qui le traquaient.

Jim attendait impatiemment l'arrivée de Hikaru pour aller se reposer. La vigilance inactive était épuisante. Il se sentait avec des raideurs dans la nuque qui l'obligeaient à tourner lentement la tête dans tous les sens pour tenter d'atténuer la douleur sourde en étirant les cervicales. De temps en temps, il se frottait les muscles trapèzes. Douze heures d'affilée sur la passerelle, c'était long et il n'était plus le jeune qui avait parfois veillé trente-six heures sans fermer l'œil. Attendre sans rien faire lui paraissait d'ailleurs bien plus fatigant que se démener pendant le même laps de temps.

« Encore quelques minutes », pensa-t-il lorsqu'il reçut un appel de l'infirmierie émanant de Van Eden. « Allons, bon ! Quelle tuile nous attend encore cette fois ? »

* * * * *

Kirk se retrouva dans le bureau où tant de fois il avait débouché la bouteille de brandy avec son vieil ami Léonard. Il regarda en direction de l'armoire et se demandait ce qu'elle contenait maintenant. Le geste n'échappa point à Van Eden qui était aussi fin psychologue que son ancien collègue. Aimablement, il répondit à la question muette : « Elle y est encore, Capitaine. Je devine que vous aviez vos habitudes et que votre ami vous manque. » Jim se contenta de sourire en guise de réponse.

— Je vous ai appelé en privé, pour vous parler d'un problème inquiétant, enchaîna le médecin. Je viens en effet de laisser mourir un jeune homme.

— Laisser mourir ?

— En insistant, j'aurais pu le ramener à la vie. Mais pour en faire un légume. Son

électroencéphalogramme est définitivement plat.

— Que lui est-il arrivé ?

— Une absorption massive et mortelle d'un stupéfiant non recensé. Il est inconcevable aujourd'hui de mourir à cause d'un excès instantané de drogue. À l'exception de l'alcool qui ne provoque pas systématiquement de dépendance, toutes les autres drogues sont combinées à des anti-accoutumants et des antidépendants.

Van Eden sortit d'un tiroir une cartouche blanche qu'il adapta à un petit tuyau nacré. Une odeur légère de térébenthine et d'eucalyptol s'échappa de la cigarette. Kirk devina que, malgré son air serein, le médecin était troublé par la mort de l'un de ses patients.

— Saviez-vous que la nicotine a été le fer de lance de la lutte contre la toxicomanie ? continua-t-il comme si le motif urgent de la visite s'était évanoui. À l'aube du vingt et unième siècle, des gouvernements se voyaient contraints de souscrire à la Grande Prohibition alors que le tabac constituait une source non négligeable de revenu pour l'État. Deux hommes vinrent au secours des responsables politiques. Un chimiste de la Seita — ne me demandez pas la signification de ce sigle, je l'ignore — découvrit la technique pour créer la cigarette à nébulisation de tabac lyophilisé. Son idée était simple, le procès de la tabagie reposait non sur l'absorption de la nicotine, mais sur la fumée elle-même, bien qu'il y eut confusion fréquente et volontaire. Parallèlement, un chercheur britannique spécialiste en neurobiochimie annonça que son équipe venait de mettre au point le premier antidépendant opérationnel de l'histoire terrestre après plus de trente ans de recherche. Il va de soi que ces deux personnes reçurent d'énormes budgets pour mener à bien la réalisation à grande échelle de leurs idées. Par la suite, l'antidépendant fut mélangé au tabac, ce qui permettait de fumer et d'arrêter sans risquer le mal du sevrage pour les nouveaux fumeurs. Ce premier pas étant fait, on s'attaqua de la même manière à toutes les drogues. Puis on trouva un antisevrant qui permettait de guérir les toxicomanies. Les risques des drogues étant pratiquement réduits à néant, le commerce pouvait être légalisé même pour les drogues dites dures. Le vice était désamorcé de manière bien plus efficace que par tous les autres procédés antérieurs qui n'étaient que répressifs. En effet, l'interdit n'arrivait pas à enrayer le mal entretenu par d'énormes intérêts occultes. Pire, la tentation du prohibé rendait encore plus attrayant ces drogues aux vertus douteuses. Enfin, vous devez penser que je tergiverse. Rassurez-vous, je suis mon idée. J'en reviens à la mort de l'infirmier. À la lumière de ce que je viens de vous dire, vous comprendrez aisément que l'accident m'inspire l'idée d'un suicide, d'un meurtre ou d'un usage illicite. C'est pourquoi je vous ai appelé.

— Usage illicite ? Meurtre ?

— Je vous rappelle que toutes les drogues qui sont en vente libre sont traitées pour inhiber le besoin à la source. Donc une personne équilibrée ne cherche pas à dépasser la posologie puisqu'elle ne ressent aucune nécessité d'augmenter la dose puisqu'il n'y a pas d'accoutumance. Sauf, s'il y a intention de suicide. Mais cela ne peut être le cas de l'homme en question qui est infirmier. Je le connais. Quatre heures plus

tôt, il m'avait demandé de s'absenter. Il semblait plus préoccupé que dépressif. Rien d'anormal.

— Et vous l'avez retrouvé comment ?

— L'ingénieur Scott l'a trouvé agonisant dans un couloir de maintenance.

— Scott ! ? Près de la salle des machines ?

— Vous comprenez pourquoi je ne peux croire à la thèse d'un suicide. Cet acte se pratique en général dans l'intimité ou au grand jour. L'intimité, ce peut être chez soi, ou dans un endroit retiré, mais riche en émotions. Il aurait pu se retirer dans le jardin hydroponique, sur le pont d'observation... En quoi un corridor isolé et froid pouvait-il évoquer des souvenirs ou des symboles ? De plus, qu'avait besoin un infirmier de chercher une drogue mortelle à l'extérieur de son lieu de travail ? Il y a ici tant de produits bien plus efficaces et plus... reposants que ce tord-neurones qui a dû agir comme des courts-circuits en avalanche dans son pauvre cerveau. Il n'est plus là pour raconter ce qu'il a vécu, mais à mon avis, il a souffert horriblement avant de sentir sa tête éclater comme une bombe.

— Ce qui vous conduit à supposer que quelqu'un l'a tué.

— Oui, mais j'ignore pourquoi. Sauf s'il y a une relation avec le troisième point que je vous évoquais.

— Insinuez-vous qu'il y ait un trafic de drogue illicite ?

— Pourquoi pas ? Cette drogue n'est pas recensée sur le vaisseau, je vous l'ai dit. Et il est notoire que les Orionais commercent avec tout, du moment que cela rapporte gros comme ils disent.

— Un trafic de drogue sur mon vaisseau ! répéta Kirk, sidéré.

— Oui. Et l'infirmier en savait peut-être trop.

— Sur l'Entreprise ! C'est impossible ! Écoutez, toubib, cette discussion reste entre nous et Fricless qui doit venir de toute urgence, pour l'enquête.

— Ha ! fit le médecin amusé, voilà un détective revêtu d'une fourrure passe-muraille qui lui colle bien à la peau.

Kirk écarquilla les yeux. Serait-ce que Van Eden ait le même humour railleur que McCoy ? Seule la cible aurait changé ? Il ne s'agissait plus d'un Vulcain, mais d'un Caitian.

* * * * *

Fricless arriva et fut mis au courant des circonstances du décès de l'infirmier. Après avoir écouté patiemment le médecin tout en se grattant pensivement le poil du menton, il murmura :

— Pas de chance ! celui que je voulais justement interroger ne me racontera plus jamais rien. Et pourtant, il vient de désigner un coupable. Peut-être le cerveau du désordre qui s'empare de l'Entreprise...

— Vous êtes sur une piste ? demanda le capitaine.

— Une piste ? Non, de très sérieuses présomptions. Il me manque une ou deux pièces dans le puzzle que ce misanthrope d'Ojavert avait brouillé. Sans sa jalousie, sa

haine de la respectabilité qui l'aveugle, c'est lui qui aurait arrêté notre bonhomme. Maintenant, il est tard, car il s'est entouré de nombreux complices. Il faut manœuvrer vite, mais prudemment. Toute arrestation précipitée risque de transformer le coupable en héros aux yeux de ses amis, parmi lesquels les fidèles seconds reprendront le flambeau de libération.

— C'est une mutinerie que vous prédisiez !

Le Caïtian miaula en se lissant les moustaches en signe d'assentiment. Quelqu'un frappa discrètement à la porte du bureau du médecin. Van Eden entrouvrit la porte et dit gentiment : je suis très occupé. Est-ce urgent ?

— Docteur, je cherche le Capitaine ou Monsieur Fricless.

Kirk avait entendu la phrase et reconnu la voix. C'était Sissel.

Laissez-la passer, fit le capitaine. Peut-être que ce qu'elle veut nous dire a de l'importance puisqu'elle veut nous voir.

— Capitaine, Sous-lieutenant, commença-t-elle lorsqu'elle fut entrée, vous aviez dit que le moindre souvenir qui me reviendrait à l'esprit pouvait être capital. Lors de ma déposition avec le sous-lieutenant, j'avais consciencieusement détaillé ma rencontre dans les couloirs avec Spolion.

— Et vous aviez omis quelque chose ?

— Pas là. Mais après. J'en avais référé déjà à mon capitaine de quart, Monsieur. Je lui avais montré le cadeau que m'avait fait l'Orionais. Il m'avait alors dit que Noyours avait lui aussi reçu ce type de cadeau. Paraît-il que ce fut à l'occasion d'une tournée générale qu'il aurait payé, si je me souviens bien.

— Parfait ! s'exclama le Caïtian. Voilà qu'il ne me manque plus que la dernière pièce de mon puzzle ! Damien ! Ne trouvez vous pas étrange, Capitaine, que l'agent de sécurité affecté aux salles de repos et au mess, ait toléré une bacchanale ? Il a prétexté être débordé. Ne pouvait-il pas appeler son supérieur, Likasi ? Comme par hasard, c'est plus ou moins à cette époque qu'il a reçu le petit cadeau que vient de nous dévoiler l'enseigne Sissel. Toujours par hasard, n'est-ce pas pendant son moment de détente, à l'aube que les premiers assassinats ont eu lieu, mettant en cause le Docteur McCoy ? Enfin, n'est-ce pas pendant le service de Damien que les traces du vrai Likasi disparaissent ? À peu près au même moment où la jeune fille, ici présente, est kidnappée. Damien ! On retrouve sa présence dans tous les crimes.

Dès que Sissel eut quitté le bureau, Fricless s'adressa au Capitaine :

— Il ne me manque qu'un détail.

— Lequel ?

— Ojavern a des œillères, mais il n'est pas idiot. Il a basé son jugement hâtif pour accuser le Docteur McCoy sur le fait que tout le monde avait reconnu sa voix lors de la fausse alerte qui avait vidé le dispensaire... à l'exception de l'infirmier qui vient de mourir. J'ai dans l'idée que quelqu'un a contrefait la voix du médecin. Je pencherais même pour donner un nom à ce quelqu'un.

— Damien Noyours ? demanda Van Eden

— Exact.

— Attendez, je pourrais peut-être vous aider. Je sais imiter un peu les voix.

Celles qui sont bien typiques : Sulu, Chekov, Spock et même McCoy. Je pourrais essayer de lui tendre un piège.

— En avons-nous vraiment le temps maintenant, Docteur ? Nous devons parer au plus pressé et empêcher Damien de nuire.

— Je suis presque d'accord avec vous, Capitaine, répliqua Fricless. Mais vous oubliez des détails. Le premier, c'est que Noyours est agent de la sécurité, et en tant que tel, il lui est aisé de connaître mes faits et gestes même si mon bureau est momentanément transféré sur la passerelle. Pour preuve, l'assassinat de l'infirmier qui était logiquement la prochaine personne que je devais interroger. Le second, c'est la présence de drogue sur le vaisseau. Il y a donc deux urgences.

— Que suggérez-vous, alors ?

— Savez-vous au moins à qui vous pouvez faire confiance ?

— Bien sûr, répondit Kirk, offusqué.

— Alors, ces personnes doivent rapidement se mettre en quête de la drogue.

Elle risque d'asservir même vos plus fidèles amis. Ils seraient capables de vous trahir, de vous tuer même, s'ils sont devenus dépendants du poison.

— Compris, je convoquerai mes meilleurs officiers...

— Peu, et pas n'importe où, coupa le Caïtian. Rappelez-vous que Noyours doit nous espionner et que nous ignorons combien et qui sont ses complices. Ici me semble un endroit idéal, avec votre permission Docteur.

— Je vais les appeler...

— Non ! Je vais les chercher. Dites-moi qui !

— Mais qui me prouve que vous n'êtes pas un complice, vous-même ?

— Bien joué, Capitaine ! Non seulement je ne pourrais pas vous prouver ma bonne foi, mais à y réfléchir, il est plus sage que seul vous connaissiez l'ensemble des informations. Pourtant j'insiste, n'utilisez aucun autre moyen de communication que le bouche-à-oreille. D'autre part, et n'y voyez là aucune bouderie à votre égard, je me propose de ne pas assister à cette réunion. De toute manière, je dois traiter le dossier Noyours.

— Merci, Sous-lieutenant. Quand ce cauchemar se terminera, je me souviendrai de la qualité de vos services.

— Tout le plaisir, si je puis dire, fut pour moi. Je vous sais fort gré de votre confiance.

* * * * *

Van Eden se chargea du rôle de messenger. Pendant ce temps, Kirk réfléchissait dans le bureau vide. Il avait l'impression de dialoguer avec l'esprit de McCoy qui habitait la pièce. Il avait l'habitude de lui exposer parfois ses petits soucis ou ses grandes questions métaphysiques.

La justice en était une. Kirk pensait à la mutinerie annoncée par le Caïtian et ne pouvait s'empêcher de la rapprocher de celle des Vertes. Il condamnait l'une et soutenait l'autre, pourtant, dans les faits comme dans les causes, elles étaient

identiques. C'était leurs valeurs morales qui différaient.

Il se rappelait de cette discussion qui avait eu lieu à cause des idées d'Al'Khana. Elle avait dit que la justice et la morale ne pouvaient être universelles que si elles étaient scientifiquement établies. Dans les domaines des sciences et des techniques, le langage, les concepts et les hypothèses, même erronnés, étaient compris de la même manière par tous les humanoïdes. Spock avait voulu mettre son grain de sel en brouillant les cartes. Pour lui, il y avait deux logiques antagonistes. D'une part la défense de l'ego envers et contre tout, d'autre part la survie de l'espèce. L'individu a pourtant besoin des autres qu'il soumettra s'il est physiquement le plus fort. Si ce n'est pas le cas, il tentera de créer un centre d'intérêt sur l'une de ses principales qualités : intelligence ; richesse, territoires, lignée aristocrate, race, sexe, appartenance à une religion, à une idéologie politique...

Face à cette source de conflits, la survivance de l'espèce favorise le pacifisme par les accords mutuels et l'élaboration d'une structure sociale. Mais la société prend parfois exagérément le dessus, oubliant que les éléments qui la composent sont des individus pouvant accepter beaucoup de compromis sauf un : renier leur identité. Le sage Vulcain Surak avait su imposer l'option pacifique à sa planète. L'imposer par la logique, sans démagogie, sans tyrannie, en apprenant à chacun comment se forger une tour d'ivoire en guise de jardin secret et comment maîtriser le cerveau préhumain afin de canaliser la sauvagerie des instincts.

McCoy avait failli clore le débat en lançant l'une de ces petites phrases laconiques dont il avait le secret : « Vous savez, en rentre en Sciences comme on rentre en Religion ».

Le Vulcain avait approuvé avec un petit hochement de tête presque imperceptible, mais il ne pouvait s'empêcher de corriger le médecin.

— L'une comme l'autre sont indépendantes des modes. Mais la Religion impose une vérité, d'ailleurs bien interprétable, alors que la Science, elle, recherche la vérité, le dernier pourquoi auquel personne ne pourra répondre, l'Ultime Frontière de la Sagesse.

McCoy avait haussé les épaules dubitativement.

Kirk était déjà en train de deviser avec Sulu, Cijfer et Van Eden, lorsque Scott et son homologue de l'équipe nocturne, un Andorien, pénétrèrent dans la salle de réunion.

— Excusez-moi de mon retard, dit Scotty, j'ai eu quelques difficultés avec Aïndo pour choisir des responsables dans la salle des machines pendant notre absence. Nous avons quelques doutes sur la loyauté de certaines personnes.

— Je vous comprends, fit Kirk en les invitant du geste à prendre place sur les chaises libres de l'infirmierie qui avaient été disposées en éventail dans le bureau du médecin.

— Capitaine, gémit l'Écossais, c'est la première fois que je ressens cela depuis le début de ma carrière dans la Flotte.

» Jusqu'à maintenant, c'était un point d'honneur pour tous mes hommes, manœuvres, techniciens ou ingénieurs d'être le cœur de l'Entreprise. Nous étions son

sang, son énergie. Entre nous, nous étions comme les doigts de la main : auriculaire, pouce ou index, nous n'étions qu'une poignée à tenir à bout de bras notre vaisseau au sein des étoiles. Aujourd'hui, j'ai l'impression que je travaille avec une bande de mécréants qui n'ont plus de missions à réaliser en commun. La découverte de nouveaux mondes et de nouvelles vies ne passionne plus. Seul, leur avancement personnel les intéresse depuis que la Terre a imposé à la Flotte son nouveau système de gratification prôné par les Orionais. C'est pire, même, depuis que ce saltimbanque de Spolion est venu à bord.

— Cela se manifeste surtout pour nombre de nos gens, par de la rétention d'informations, commenta l'Andorien. Dans notre métier, cela est très préjudiciable au rendement. Nous ne pouvons maîtriser tous les domaines, même si notre formation nous permet de les aborder tous dans notre sphère de compétence. Il est indispensable de conserver une solidarité intellectuelle dans notre milieu. À mon avis, il faudrait reconstituer l'équipe d'ingénierie à notre prochain retour à la base.

— Oh, nous ne sommes pas au bout de nos peines ! Scotty. Savez-vous de quoi est mort l'homme que vous avez trouvé ? demanda le Capitaine en s'adressant indirectement à l'assemblée. Racontez-leur, Van Eden !

* * * * *

— Mais pourquoi ne quittons-nous pas cet endroit empesté ? s'exclama l'Écossais après avoir écouté le médecin.

— J'ai plusieurs motifs. D'abord, j'attends une réponse de la Flotte assurant les garanties de neutralité de cette planète. Tant que je n'ai pas cette certitude, je ne peux quitter les lieux sans être sûr que ce monde ne deviendra pas propriété privée de quelques Orionais. Ensuite, je garde l'espoir de retrouver Spock, Raf et Likasi.

— Nous ne pouvons rester ici à nous croiser les bras longtemps.

— Je sais Scotty, mais je n'avais qu'un ordre de mission. Les services de renseignements de la Flotte sont convaincus que les Klingons préparent de nouvelles armes. Leur dépense d'énergie croît de façon vertigineuse. Praxis, le principal centre de production énergétique de l'Empire est en pleine effervescence. Les autorités se sont souvenues de l'existence de cette planète et voulaient se servir de Spartaca comme poste avancé de la Flotte à des fins d'observation. Je n'ai pas d'autre mission pour l'instant. Tous les moyens étaient bons pour occuper les lieux. Les Vertes m'en ont fourni l'idée de départ. Inconsciemment, Al'Khana, Chekov et McCoy ont fait le reste. Et les Orionais nous rendent le même service, en anticipant un début de colonisation, premièrement avec l'équipe d'Ojavert ensuite avec celle de Agathe. Notre attente ici, fait donc partie de notre seul et unique objectif actuel.

Les officiers écarquillèrent les yeux devant ces secrets dévoilés par le Capitaine. Sulu ne pouvait s'empêcher d'admirer cet homme qui accomplissait en solitaire sa tâche classée « Top Secret ». Tâche ingrate semblable aux icebergs dont on aperçoit qu'un dixième. Tâche qu'il devait taire même devant ses plus proches officiers, sauf si en « seul maître à bord après Dieu », il jugeait opportun d'en

dévoiler la teneur aux autres officiers supérieurs.

Pour les scientifiques, ingénieurs et techniciens qui étaient issus du civil, cet aspect militaire de la vie sur un vaisseau tel que l'Entreprise, était particulièrement étrange car les trois types d'autorité coexistaient en harmonie dans cet îlot de vie perdu dans le vide interstellaire. La hiérarchie militaire de type autoritaire alternait avec l'esprit démocratique que privilégiaient les ingénieurs et tolérait le libéralisme chéri des scientifiques. Ces derniers se soumettaient néanmoins la plupart du temps, en dehors de leurs laboratoires, aux traditions militaires du vaisseau et souvent, paradoxalement, de meilleure grâce que les ingénieurs.

* * * * *

— D'accord, reprit Scotty après une courte pause silencieuse, mais ne peut-on pas cesser d'être en sandwich entre les deux vaisseaux orionais ? Ne peut-on pas aller chercher Spock et Raf ? En finir une fois pour toutes avec ces jeux du chat et de la souris ?

— La Flotte nous impose de collaborer avec les Orionais. Quant à... commença Kirk.

— Faut-il continuer à collaborer avec quelqu'un qui se montre hostile ? coupa le bouillant Écossais offusqué.

— Scotty, reprit doucement Kirk, je ne suis pas un politicien, je ne connais donc pas les enjeux de ces fiançailles entre la Terre et Orion. Je sais qu'ils sont suffisamment impératifs pour que l'ordre de collaborer soit incontournable. Ou presque...

— Excusez-moi, intervint l'Andorien, je sais pourquoi la Terre et Orion veulent commercer.

— Je serais bien heureux que vous me l'appreniez, Aïn-do, mais avant, je terminerai ma réponse à Monsieur Scott. Je voulais vous dire que je pense que Spock, Raf et Likasi ont été désintégrés pour ne laisser aucune trace. Nous avons tous vu comment le phaseur du faux Likasi était réglé pour le malheur de Capetown. Mais s'ils sont vivants, ils sont obligatoirement sur le Vagabond et non sur le Perle d'Orion. Là, nous ne pouvons pas lancer de commando, nous serions rapidement accueillis par des troupes aussi aguerries que nous, sinon plus, et je ne tiens pas à recommencer l'exploit téméraire de Raf. Enfin, si Spock est vivant, il trouvera toujours le moyen de nous contacter.

— Alors, pourquoi ne pas leur céder ce qu'ils veulent ? Nous aurions la paix et peut-être la libération de nos otages.

— L'idée du Capitaine est pourtant limpide. Elle se résume en fait à ceci : ou Spartaca est à nous, ou elle n'est à personne, ironisa Sulu d'un air complice. Et puis rien ne prouve que nos camarades soient en vie. S'ils l'étaient, Spitch et Spolion auraient fait du chantage. Souvenez-vous du cas de Sissel.

— Vous ne faites pas cela au moins pour les beaux yeux de ces charmantes Vertes, s'inquiéta Scott.

— Entre nous, je peux vous avouer que c'est en partie vrai. Je n'ai jamais accepté l'esclavagisme. Ce n'est pas maintenant que je commencerai. Mais il n'y a pas qu'elles, vous le savez bien.

— Moi, oui. Je comprends et partage vos idées généreuses, Capitaine. Pourtant, sans être un spécialiste en histoire et encore moins quand il ne s'agit pas de l'Écosse, il me semble bien que votre idole, Lincoln, ait eu à composer entre son combat pour l'émancipation de Noirs et la sauvegarde de l'Union. Et comme beaucoup de grands rénovateurs de ce siècle, il a été assassiné.

— Ne soyez pas un oiseau de mauvais augure, Scotty. D'autant que la situation n'est pas comparable.

— Si peu. Vous voulez composer entre l'émancipation des Vertes et L'Entreprise. Or à bord, certains hommes voient des faiblesses dans votre commandement et mettent en doute vos compétences de jugement. Vous ne risquez peut-être pas d'être victime d'un fanatique dément, mais d'un pirate tirant les ficelles de quelques marionnettes vénales. Capitaine, j'insiste : le danger est plus ici que sur la planète. Il faut sauver l'Entreprise. Partons. Nous reviendrons plus tard s'il le faut.

— Scotty, la force de notre civilisation contemporaine, et en particulier de ce vaisseau, c'est l'esprit de corps.

— Excusez-moi de vous interrompre, Capitaine, intervint Cijfer. Cette solidarité a été favorisée par la structure fine de représentativité des niches environnementales qui a permis de détourner l'agressivité paléocéphalique du besoin de domination de l'homme par l'homme.

— Je me demande si je ne préférerais pas finalement Agathe Duroc. Au moins, elle, je la comprenais, marmonna Kirk.

— En clair, continua Van Eden qui fut le seul à saisir le commentaire du scientifique, le besoin qu'a tout humanoïde de dominer, a été éduqué pour s'attaquer à des conquêtes plus pacifiques et enrichissantes pour l'espèce. Reculer les frontières de l'inconnu a été notre devise depuis la dernière guerre mondiale terrienne. L'éclatement des groupes sociaux en petites unités autonomes où chaque individu se sent en accord avec sa communauté a permis que s'instaure un climat de confiance relative, car il permettait d'éviter le conflit. Il ne se sent plus soumis à la morale non scientifique qui élève des réflexes reptiliens au panthéon des qualités humaines. Compétitivité ou concurrence ne sont que des mots pour ennoblir une réalité biologique indispensable à la survie. Chacun fait partie d'un groupe parce qu'il souhaite y réaliser ses désirs plus ou moins conscients. Chacun prend part à une entreprise. Comme chacun, ici, dans l'Entreprise.

— Il est vrai, Capitaine, sauf votre respect, que les Terriens sont très peu disciplinés, remarqua Aïn-do. Vous avez gardé la fâcheuse habitude de croire que tout le monde en veut à votre liberté. Pour être sûr qu'on ne vous en volera pas une parcelle, vous voulez être dominateur. Vous êtes irrationnels tout en vous prétendant — comment dites-vous ? — Cartésiens.

— Je pense que les Andoriens sont pourtant aussi guerriers que nous.

— Certes, Capitaine, mais nous nous battons pour nous faire respecter, non pour

écraser. Ce n'est peut-être pas beaucoup mieux, mais c'est moins épidermique que chez vous. L'affectivité existe dans chaque humanoïde. C'est un fait. Donc nous nous respectons mutuellement. La discipline est un acte délibéré, conforme à nos besoins. Ainsi, dès l'instant où j'ai mis pied à bord de ce vaisseau, je vous dois obéissance. Je l'ai accepté. Le jour où je ne serai plus d'accord avec vous, je terminerai ma mission et puis je m'en irai. Mais je doute que cette attitude soit identique pour tous les membres de l'équipage.

— Et bien, Capitaine, rassurez-vous ! lança Sulu. Moi, je trouve tout ça digne de Dumas père et fils. Je me battraï à vos côtés pour défendre les droits de ces femmes vertes ou non.

— Pourtant, reprit Scott, je regrette d'être d'accord avec mon collègue. Je parierais une bouteille de Scotch, que nous avons à bord des types avides de richesse et de pouvoir, prêts à servir la cause de l'Orionais et donc prêts à vous faire tomber pour s'emparer de l'Entreprise. Ils ont déjà essayé d'envoyer notre vaisseau à la casse, d'affoler l'équipage. Je suis sûr qu'ils essayent de corrompre des hommes. L'annonce du Docteur Van Eden ne fait que confirmer cette opinion. J'ai mon idée, d'ailleurs.

— Laquelle, Scotty ?

— Vous ignorez peut-être que j'avais été capable de monter une distillerie clandestine dans la salle des machines.

— Vous ne m'apprenez rien, fit Kirk en souriant, mais je n'ai jamais eu à me plaindre de fabrique de gnôle à bord. Sans doute ai-je un ingénieur-chef particulièrement consciencieux et bien au courant des pratiques.

Le regard de Kirk pétillait de malice et Scotty se racla la gorge en constatant que son chef était au courant d'une de ses petites incartades de jeunesse.

— Précisément, Capitaine, je connais ce vaisseau comme ma poche et je sais où on peut cacher du matériel. Dites-moi, docteur, quel type de matériel faut-il pour la production de cette drogue.

— Rien ! Monsieur Scott. Il ne s'agit pas là d'une fabrication artisanale par quelque bricoleur. La poudre doit arriver toute prête à l'emploi sur le vaisseau. Elle peut être cachée dans n'importe quel récipient.

— Oh ! soupira l'ingénieur déçu.

— Attendez ! fit Sulu. Vous voulez dire que ce poison a été téléporté à bord ?

— C'est ce qui me semble le plus plausible, oui.

— Impossible !

— Si ! Au cours de l'un des deux débarquements sur Spartaca. Les transferts moléculaires sont très nombreux et un de plus peut passer inaperçu sans problème.

— Savez-vous où je téléporterais quelque chose de clandestin à bord d'un vaisseau ennemi où un allié serait au préalable présent pour réceptionner le colis ? interrogea Scotty. Du monde, on peut en trouver partout, sauf en deux endroits. Les couloirs de maintenance et la piste des navettes : on n'y circule pratiquement jamais. Je choisirais la piste. À une heure déterminée, un complice récupérerait mon envoi et...

— Et pour le cacher, continua Aïin-do, je choisirais les couloirs de maintenance, où il y a suffisamment de recoins avec tous les rails et tous les tubes de Jeffries. Ça colle, Monsieur Scott. C'est ce que je pensais. Que pensez-vous de ça, Capitaine ? Ce soir pendant le quart de mon collègue, moi, ni vu ni connu, je fouille les couloirs. Si je n'ai rien trouvé, ce sera à son tour pendant mon quart.

— C'est tiré par les cheveux, constata Van Eden. Si je devais cacher quelque chose, le garderais dans ma chambre ou dans mon bureau.

— Vous oubliez, rétorqua Kirk, que lors d'une fouille, on risque de trouver votre secret. Alors que si vous l'aviez caché dans un endroit anonyme, même si on le trouve, on ne sait pas à qui il appartient. Mieux, je cacherais mon trésor en plusieurs endroits pour ne pas tout perdre. L'idée de Scott et Aïin-do me séduit. Mais je vous recommande la prudence. Ne touchez à rien. Prévenez-moi dès que vous avez trouvé quelque chose. J'enverrai des gardes qui cueilleront le ou les revendeurs.

— Capitaine, pouvez-vous encore avoir confiance en tout le monde ? Et croyez-vous que vos agents seront discrets ? Un ingénieur se promenant dans ces couloirs paraîtra toujours normal, mais des hommes de la sécurité dans la salle des machines seront suspects. Faites-moi confiance. Je commence tout de suite à visiter les couloirs comme le suggérait Aïin-do, car moins nous tarderons, mieux cela vaudra.

— D'accord. Mais à regret, sachez-le, Scotty. Bon, si vous ne voyez rien d'autre à ajouter, je lève la séance. Je vous demanderai de partir l'un... après l'autre tous les quarts d'heure pour n'éveiller aucun soupçon. À vous, Monsieur Aïin-do, c'est le plus urgent à mon avis.

* * * * *

Après le départ de Scotty, Van Eden proposa un somnifère à Kirk. Un large sourire vint s'épanouir sur les traits las du Capitaine.

— Vous vous êtes passé le mot, toubib ! À vous entendre, il faudrait toujours qu'un capitaine de vaisseau passe son temps à dormir !

— Alors, voulez-vous goûter un peu de MON brandy ?

Chapitre XIII

Kirk venait à peine de s'allonger, quand l'alerte rouge résonna sinistrement. Il se précipita sur sa console.

- Sulu ! Ici Kirk ! Que se passe-t-il ?
- L'ordinateur vient de couper le système de survie. Nous analysons le motif.
- Je monte tout de suite sur la passerelle.

* * * * *

Kirk avait les traits tirés des mauvais jours et surtout des mauvaises nuits quand il rejoignit l'Asiatique. Celui-ci lui expliqua que le cerveau électronique avait pris la décision de couper le système d'alimentation en air, car il y avait détecté la présence d'un produit toxique. Une drogue, la même qui avait tué l'infirmier, avait été introduite dans les conduits d'aération. Si les capteurs reliés à l'ordinateur et celui-ci n'avaient pas fonctionné à temps, tout l'équipage serait en état d'ébriété. Un drame aurait pu se produire, pratiquement semblable à celui qui était arrivé sur le Goret, où tous les membres de la station s'étaient tués au cours de leur délire provoqué par un diabolique catalyseur qui rendait fou.

— Sulu ! Voyez avec Aïn-do en combien de temps le système de survie sera de nouveau opérationnel ! Au besoin, appelez Scotty. Et arrêtez l'alerte. Non ! laissez-la, jusqu'à ce que tous les membres de la passerelle soient ici. Et n'appelez pas Scotty. J'ai mon idée. Je m'absente quelques minutes.

Tous les officiers de passerelles se trouvaient réunis, quand Kirk revint, accompagné de Van Eden et de deux infirmiers, chacun, portant une paire de bouteilles sur le dos comme celles des scaphandres, mais dont les tubes souples se prolongeaient d'un tuyau de pulvérisation.

— Les responsables de la pollution de l'atmosphère doivent être à l'abri des effets nocifs en portant des masques filtrants, commença d'expliquer Kirk. J'ai eu l'idée, alors, de marquer avec un radio-isotope inoffensif tous les autres masques. Voyez-vous ces huit bouteilles : elles contiennent de l'iode radioactif. À l'exception de Sulu, Cijfer, Van Eden et moi-même, vous allez tous en groupe asperger toutes les armoires à masques. Vous allez recenser le nombre de masques manquants. Vous, dit-il en désignant huit membres, avec Grüne, vous vous occuperez de la moitié bâbord de l'Entreprise et des quelques armoires sur l'axe central. Les autres, avec Abril, à tribord. Ne vous séparez jamais de votre groupe. Vous n'avez qu'une heure et demie

pour toute l'opération. Bien que vous ayez assez de produits, j'ai laissé une neuvième bonbonne dans la salle des machines, puisque c'est le dernier endroit où vous passerez. Et au cas où nous aurions mal évalué la quantité à utiliser. Quand vous aurez fini, les chefs de groupe reviendront ici, avec leurs récipients. Et maintenant, foncez !

Les officiers se précipitèrent. Une heure et demie pour parcourir la moitié de l'Entreprise ressemblait presque à un marathon. Avec les charges sur les épaules, cela devenait même un parcours du combattant.

* * * * *

Lorsqu'il ne resta plus que les quatre officiers, Sulu qui remarqua un échange malicieux de clin d'œil entre Kirk et le médecin s'enquit :

— Capitaine, je devine que vous avez concocté un petit piège avec le docteur, comme du temps de McCoy.

— Et vous voudriez être dans la confidence, n'est-ce pas ? Connaissez-vous le placebo ?

— Bien sûr, il s'agit d'une substance inactive utilisée pour tester l'efficacité d'un médicament.

— Exactement ! C'est Van Eden qui m'en a donné l'idée. Je comptais marquer tous les masques, et après, il nous aurait suffi de cueillir tous les complices du sabotage qui, eux, ne seraient pas marqués puisqu'ils ont leur masque à portée de la main s'ils ne l'ont déjà sur le visage. Mais notre toubib m'a fait remarquer qu'il serait plus facile de découvrir quelques thyroïdes radioactives parmi toutes que l'inverse. Il proposa, donc, de présenter mon plan tout en appliquant le sien pour leurrer l'adversaire. Ainsi, dès que les coupables l'apprendront, ils croiront que les masques sont marqués sauf les leurs. Ils s'empresseront donc de recourir à la neuvième bouteille, la seule qui, en réalité, contienne de l'iode, puisque les huit autres ne contiennent que des solutions d'essences végétales pour neutraliser les odeurs d'infirmerie, un placebo, quoi. Maintenant, Cijfer, veuillez calculer les débits de renouvellement d'air en fonction des indications que vous fournira le Docteur Van Eden. Dès que vous aurez les valeurs, communiquez-les à Aïn-do afin qu'il remette en marche le système d'aération avec ces nouveaux paramètres. Il faut donner le change à ceux qui s'attendent à voir agir la drogue sans pour autant gêner ceux que nous venons d'envoyer émission. Quant à nous, Messieurs, à nos masques !

— Capitaine, interrogea Sulu, et si l'un de ceux qui sont partis avec les bouteilles est un traître ?

— C'est là le point le plus délicat du plan. J'espère qu'il se trahira d'une manière ou d'une autre. C'est pour cela que j'ai insisté pour qu'il reste en groupe. D'autre part, j'espère qu'il y aura des fuites afin que les conjurés soient au courant de l'opération et tombe dans le piège. J'ai aussi un autre souci : je n'ai pas de nouvelles de Scotty. Comme il n'est pas chez lui, je présume qu'il doit donc encore errer dans les couloirs, inconscient du danger qu'il court. Pourtant, il doit avoir entendu l'alerte rouge. Tel que je le connais, il devrait se rendre au plus tôt dans la salle des machines. Sulu, vous

demanderez par la même occasion quand Cijfer en aura fini si Aïin-do n'aurait pas vu l'ingénieur Scott.

— J'ai fini, vous pouvez l'appeler.

Sulu n'eut pas le temps de demander des nouvelles de l'Écossais, car l'Andorien lui fit comprendre qu'il était occupé à remettre en marche le système d'alimentation en eau.

— Que se passe-t-il encore ? s'exclama Kirk qui avait entendu le dialogue. J'espère que cela ne va pas perturber mon plan.

— Non, capitaine, le système d'aération va redémarrer d'une minute à l'autre.

— Le débit sera réglé pour que les effets hallucinogènes ne deviennent franchement dangereux que dans deux heures, informa Cijfer. Très rapidement, l'équipage va ressentir une légère ivresse, dans une heure et quart il faudra impérativement que tout le monde porte son masque. D'ici là, il faut que je retourne au laboratoire pour préparer un antidote.

— Je vous laisse aller, Docteur. Sulu, arrêter l'alerte rouge et trouvez n'importe quel prétexte pour calmer l'équipage. Ne dévoilez pas que l'air est pollué. À vingt-trois heures quart, réactiver l'alerte en demandant le port du masque. Je vais dans la salle des machines. Vous pourrez m'y rejoindre.

Kirk sortit en quittant son masque, car il ne pouvait éveiller aucun soupçon.

* * * * *

— Catastrophe ! s'exclama Aïin-do en apercevant le capitaine. L'eau est totalement inutilisable. Elle aussi a été trafiquée. Nous ne pouvons plus ni boire ni manger pendant au moins un cycle complet d'épuration, c'est-à-dire plus de quatorze heures.

— Nous ne pouvons pas distiller l'eau ? s'inquiéta Kirk.

— Si, bien sûr, mais pas avec un débit suffisant pour les besoins normaux du vaisseau. L'eau potable sera rationnée et fournie en priorité au service médical. Il n'est de toute manière plus possible d'utiliser la synthèse des aliments. Nous devons jeûner en attendant. Quant à l'eau courante, il vaut mieux la condamner, de crainte que certains veuillent s'y désaltérer.

— Vous avez déjà fait le nécessaire, je présume.

L'andorien opina légèrement de la tête.

— Bon, dans ce cas il faut que nous filions à l'anglaise pour pouvoir remettre nos masques. Conduisez-moi là où vous pensez que Scotty a disparu.

* * * * *

Scotty, lui, n'avait plus besoin de masque. Il fut retrouvé dans un couloir isolé, allongé, sans vie. L'Écossais s'était brisé la nuque sur un étrésillon métallique au bas d'un arceau de structure. Évidemment, les couloirs de maintenance n'avaient ni faux planchers, ni double plafond, ni revêtements muraux. Pour des raisons de sécurité,

tout le câblage et toute la tuyauterie devaient être visibles et accessibles. Jim s'agenouilla et ferma les yeux de l'ingénieur. Le regard éteint avait vu son agresseur. Kirk se doutait que l'ingénieur s'était battu et avait perdu l'équilibre. Était-ce au moment de la chute ou au cours du combat au sol que Scotty fut tué ? Seul le témoin inconnu connaissait l'issue fatale. Le capitaine jura en son for intérieur que le coupable serait sévèrement châtié.

Il se releva, jetant un dernier regard à ce vétéran de l'Entreprise, à cet homme extraordinaire qui méritait une oraison funèbre, mais pour l'instant, il était urgent de résoudre d'autres problèmes.

— N'y touchons pas, dit Kirk à l'intention de l'Andorien qui ne savait trop quelle attitude prendre, il faut prévenir Sulu afin qu'il envoie des agents pour analyser la cause de la mort. Conduisez-moi à l'intercom le plus proche. Brrr ! Il fait froid comme dans une morgue, ici.

— Vous avez raison, Capitaine, il doit faire moins de 290 kelvins, ce qui est en deçà des normes terriennes. Allons plutôt vérifier les indicateurs thermiques dans la salle des machines.

— Surtout pas, le délai de marquage n'est pas encore passé, donc nous devrions enlever nos masques. Nous serions exposés à la drogue qui est diffusée maintenant dans le vaisseau. Or, nous, nous devons garder notre tête bien sur les épaules.

— Alors, allons par là, nous y trouverons un intercom.

Un peu plus loin, le corridor débouchait perpendiculairement sur un autre. Sur les vaisseaux de type Constitution, on peut trouver un interphone à chaque croisée. Kirk appela Sulu après avoir demandé à Aïn-do, la localisation exacte du cadavre de Scott.

— Où allons-nous dans cette direction ? demanda Jim après avoir raccroché.

Aïn-do regarda en direction de l'index du capitaine qui pointait vers des échelons grimpant vers un autre couloir parallèle à celui qu'ils venaient d'emprunter.

— C'est un couloir de visite au conduit d'aération. Celui-ci mène au régénérateur d'atmosphère auxiliaire tribord.

— Je suis curieux d'aller voir cela. C'était peut-être ici que voulait se rendre Scotty.

— Ce n'est pas impossible.

* * * * *

Quelques minutes plus tard, les deux hommes arrivèrent devant une porte blindée à ouverture manuelle. Ils jetèrent un coup d'œil à travers le hublot du battant.

— Oh ! s'exclama Aïn-do. On n'y voit rien. La chambre est plongée dans un nuage épais blanc. La poudre. C'est là qu'elle a été entreposée. Il faut absolument vérifier si les trois autres sont dans cet état.

— Qui a accès à cet endroit ? Et quand a-t-on pu faire cela ?

— Un technicien de maintenance, ou un complice quelconque. Je pencherais pour

la deuxième solution. Les scientifiques, les agents de sécurité et les officiers-cadres sont les seuls qui peuvent se déplacer n'importe où dans le vaisseau sans que leurs collègues s'en aperçoivent. À la deuxième question, je suggère qu'on consulte l'ordinateur, car dès qu'on ouvre cette porte, la soufflerie s'arrête, et l'occurrence est enregistrée. Au bout de dix minutes, un voyant s'allume sur le pupitre de contrôle de la machinerie. Si le bouton correspondant n'est pas enfoncé, au bout des dix minutes suivantes, la sirène de la salle des machines se met en marche jusqu'à l'acquittement. À aucun moment, nous n'avons entendu d'alarme depuis le début de la mission.

— Autrement dit, quelqu'un au contrôle de la salle des machines savait qu'on trafiquait quelque chose ici ?

— Absolument. Notez que l'équipe de maintenance passe ici une fois tous les huit jours. Mais j'y pense...

— Quoi ?

— Le chauffage du vaisseau... L'air est pulsé à trois cents kelvins dans tout le vaisseau. Ainsi, il ne reste plus qu'à allumer les chauffages d'appoints des différents locaux en fonction des besoins. Si le thermostat avait été saboté à l'intérieur de cette chambre l'atmosphère va tout doucement tomber à la température ambiante.

— Ambiante ? Vous voulez dire trois kelvins ? Mais...

— Je sais, nous serions dans un cercueil de glace. Mais ne dramatisons pas, le thermostat n'est peut-être que dérégulé à cause de la poudre qui a pu s'infiltrer dans le boîtier. Il faut que nous vérifiions les autres générateurs. Ensuite, il faudra revenir ici muni d'une combinaison et voir ce que nous pouvons faire, s'il est possible de discerner un tant soit peu dans ce nuage opaque.

— Combien de temps aurions-nous devant nous avant que la situation soit critique, dans l'hypothèse la plus pessimiste ?

— Dans dix heures, nous serions obligés de porter nos combinaisons thermiques, douze heures plus tard nous devons endosser les scaphandres de survie. La neige carbonique se formera dans trente-cinq heures, mais il faudra encore attendre une centaine d'heures de plus pour que l'oxygène se liquéfie. Malheureusement, nous ne pourrons pas voir tout ça.

— Merci, Aïn-do, pour tous ces détails qui me font froid dans le dos. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Alors, continuons dans ce couloir. Nous rejoindrons le régénérateur bâbord.

Kirk et Aïn-do s'adossèrent haletant sur la porte de la quatrième chambre de diffusion d'air. La tunique de Kirk était trempée, et, en se plaquant sur sa poitrine, palpait au rythme du cœur à la fin de chaque inspiration. Quand le souffle lui revint, le Terrien s'adressa à l'Andorien qui clignait de l'œil droit en grimaçant. Une petite cicatrice dans l'arcade sourcilière récoltait la sueur du front comme une gouttière.

— C'est partout pareil. Et le froid semble s'être intensifié.

À ce moment, l'alarme fut enclenchée par Sulu. Ils n'avaient plus besoin de se cacher, bientôt tout le monde se promènerait avec un masque sur le visage.

— Aïn-do, retournez dans la salle des machines. Il faut que vous surveilliez la

bonbonne d'iode. Envoyez-moi l'un de vos hommes les plus fiables pour réparer le préchauffage de l'air. Comme nous ne sommes pas loin de la salle de téléportation, je vais m'y rendre pour chercher des combinaisons de survie. J'en profiterai pour mettre Sulu au courant en attendant votre technicien. À la salle de téléportation ! N'oubliez pas ! Vite, foncez !

Sulu confirma les craintes de Kirk. La température de l'air était bien tombée à 284 kelvins. Les chauffages d'appoints avaient automatiquement rajusté les températures des locaux habités, aussi, personne ne souffrait encore du froid. Les membres de la passerelle étant à l'abri de l'intoxication.

Kirk recommanda à son second de garder le contact avec la planète. Les Spartaquiens ne devaient pas se sentir abandonnés à leur sort et devaient être mis au fait des mésaventures de l'Entreprise. Jim pensa ensuite appeler le médecin qui avait rejoint son poste.

Celui-ci avait fort à faire. Déjà il avait dû distribuer de l'antidote à tout le personnel médical et aux officiers de passerelle dès leur retour du faux marquage de masques. L'ambiance ressemblait à une grande fête où, après avoir ingurgité quelques coupes de champagne, on se mettait à avaler du whisky et d'autres alcools forts. Les langues avaient tendance à se délier, les gênes, les censures, les tabous divers fondaient comme neige au soleil. Heureusement, dans cette ivresse collective, il n'y avait pour l'instant aucun incident technique à déplorer. Seul point noir dans le tableau : quelques membres de l'équipage ne voulaient pas porter le masque.

* * * * *

Robert Hon, un nain né sur Uranus entra dans la salle de transfert moléculaire, portant une trousse à outils à chaque main. Kirk releva les sourcils.

— Oui, c'est moi qui suis chargé de vous aider à réparer le chauffage. Je suis la personne de confiance de feu, Monsieur Scott, pour toutes les réparations et toutes les missions délicates. Je suis petit, mais mademoiselle Yoko m'assistera. Yoko est le surnom d'Eiko Yukawa, celle avec qui nous avons modifié l'interface homme-machine il y a une semaine, vous vous souvenez ? Cette Japonaise qui ressemble à Étoile ? Oh ! je suis désolé, vous ignoriez que je suis télépathe. Je me tais et j'attendrai que vous formuliez vos questions.

— C'est ça. Je préfère. Vous répondiez à toutes mes pensées avant même que je puisse ouvrir la bouche ou même, les formuler mentalement.

— Je regrette d'ailleurs d'avoir évoqué Étoile.

— Passons ! Votre pouvoir psionique est-il connu de tous ?

— Non. Seulement de Monsieur Scott, de Mademoiselle Yoko et maintenant de vous. Je peux cacher mes pouvoirs sans difficulté. Je me suis permis de vous les dévoiler, car je pense que vous aurez besoin de mes talents pour résoudre vos problèmes. Notamment, découvrir les saboteurs à la solde de Spolion.

— Bravo. Mais vous disiez que Yoko vous accompagne ?

— Monsieur Aïn-do m'a demandé d'être assisté par quelqu'un de confiance. Je lui

ai proposé mon chef de groupe, bien qu'elle ne soit pas spécialiste en la matière. J'ai demandé à Mademoiselle Yoko qu'elle m'attende dehors. Elle est, disons, plutôt perturbée par la drogue.

— Mais elle ne peut donc pas vous aider.

— Oh, si ! Mais elle se prend pour une otaku.

— Une quoi ?

— Otaku. C'est le nom de clans japonais nés au vingtième et unième siècle. Son nom est devenu symbole d'évasion par le fantasme, une forme de rejet des dogmes sociaux qui refoulent et foulent aux pieds les pulsions des individus.

— Faites-la entrer. Je voudrais savoir à quoi je m'expose.

À la vue de Yoko qui entra à son tour dans la salle, Kirk ne put s'empêcher de siffler. Derrière le masque, on pouvait apercevoir un maquillage outrancier. Le bas du visage était blanc jusqu'aux pommettes, rouge vif au-dessus, et les yeux cernés de larges cercles noirs. Elle avait quitté la veste d'officier, et ne portait au-dessus de son nombril nu qu'un bustier court et sans bretelles, retenu ainsi uniquement par une gorge audacieuse.

— Enseigne, votre tenue n'est pas réglementaire !

— Mon cher Capitaine, vous avez le choix : le règlement ou le frigidaire, fit-elle avec un geste désinvolte.

Kirk faillit se mettre en colère, mais se rappela que l'état psychique de la femme avait été momentanément perturbé par l'inhalation du stupéfiant orionais.

— Nous verrons ça plus tard. Maintenant, revêtons les scaphandres. Vite. Sans complexes, Yoko jeta sa jupe sur la console de téléportation, avant de se faufiler dans le costume étanche pour environnement toxique. Ils ne devaient pas au préalable se revêtir des boudins de maintien en pression, mais Kirk jugea plus prudent d'enfiler un survêtement thermique, pour aller dans la chambre d'aération, car là, il n'y avait pas de chauffage.

* * * * *

Quand ils arrivèrent devant la porte du premier régénérateur d'atmosphère, Yoko tourna le volant d'un quart de tour. Aussitôt, une lumière rouge s'alluma au-dessus du montant. Puis, dès que la lumière vira au vert, la Japonaise tira le battant.

Les énormes ventilateurs s'étaient arrêtés. La poudre n'était plus brassée, pourtant, le nuage était si dense qu'il était impossible de distinguer les objets à plus de vingt centimètres. Par bonheur, le nain avait des doigts d'elfes, et même à l'aveuglette, la réparation allait bon train. En sortant de chaque chambre, les trois silhouettes ressemblaient à des hommes des neiges.

* * * * *

Quand ils eurent fini, sans quitter leur combinaison qui laissait des traces de pas blanches derrière eux, ils se dirigèrent vers la salle des machines par les couloirs

de maintenance.

— Maintenant que nous avons paré au plus pressé, dit Kirk, il faut trouver comment nettoyer les conduits d'aération.

— Ce sera très difficile, Capitaine, il faudra plusieurs heures pour tout nettoyer. Et encore ! Il en restera encore pendant plusieurs jours. Mais à doses inoffensives.

Soudain Kirk d'un geste retient ses compagnons derrière lui. Un bruit qu'il reconnaissait parvient à ses oreilles. On se battait.

— Capitaine, chuchota Hon, je perçois la détresse de Monsieur Aïn-do. Il est blessé. Il rampe dans notre direction.

— Vite, allons l'aider.

* * * * *

L'andorien se traînait lamentablement. En silence, Kirk et le nain se précipitèrent à sa rencontre pour l'emmener de leur côté.

— Fuyez vers la passerelle. Je ne peux vous suivre, mes jambes ne peuvent plus me porter.

— On ne vous abandonnera pas. Racontez ce qu'il se passe.

— Une mutinerie, grimaça Aïn-do sous l'effet de la douleur morale autant que physique. Votre plan a marché. Damien Noyours est arrivé avec une douzaine d'autres agents en réclamant la bonbonne de secours. J'ai aussitôt voulu relever leur nom. Soudain, j'ai entendu le sifflement d'un objet. Instinctivement, je me suis couché. Quelqu'un m'avait jeté une clé. Cela provoqua le début de la mêlée. Au cours du combat, je fus bousculé. Quelqu'un me brisa le tibia avec un tuyau. J'étais à terre quand deux combattants trébuchèrent sur moi, et me tordirent la cheville. Je me rendais compte que les plus fidèles ingénieurs et techniciens n'en viendraient pas à bout, face aux agents de la sécurité qui étaient armés de phaseurs. Je décidai de m'éclipser pour vous prévenir.

— On va vous tirer d'affaire, restez calme. Hon, Yukawa, continuez à traîner Aïn-do à l'abri. Je cours prévenir Sulu à l'intercom le plus proche.

* * * * *

Les rumeurs de combats s'estompèrent. Aucun doute ne persistait sur l'issue de la bataille. Après avoir demandé à Sulu d'envoyer des renforts, Kirk se retourna vers Yoko.

— Yukawa, vous resterez en compagnie d'Aïn-do. Je vous confie mon phaseur. Nous reviendrons vous chercher tout de suite. Quant à vous, Hon, vous allez me conduire par le plus court chemin vers le dispensaire. Avec le Docteur Van Eden, vous retournerez ici. Allons-y, et bonne chance, dit-il à l'adresse de la Japonaise et de l'Andorien.

Chapitre XIV

Kirk et Hon arrivèrent au dispensaire. Van Eden s'apprêtait justement à rejoindre ses quartiers pour se reposer un peu. Le capitaine mit le médecin au courant de ce qui s'était passé : la mort de Scotty, la découverte de la drogue dans les souffleries, la réparation des thermostats, l'ivresse de Yoko, le combat dans la salle des machines et, finalement, l'accident d'Aïn-do.

— Bon, je vais m'en occuper moi-même du blessé. Mon personnel est débordé à préparer et à distribuer de l'antidote.

— Hon vous conduira rapidement par les tubes de Jeffries. Faites bien attention à vous deux. Moi, je monte à la passerelle.

Arrivé à la passerelle, Kirk s'étonna de l'absence de Sulu.

— Il s'est rendu en personne chez les mutins.

— C'est de la folie. Il devait m'attendre et prévenir le Flotte en attendant.

— Inutile, la radio a été sabotée pendant que nous étions en communication avec Spartaca. Capitaine, les mutins ont le contrôle des machines. Nous, nous n'avons que le commandement.

— Et l'ordinateur. C'est bien vous qui en êtes maître, Cijfer.

— Pour sûr, Capitaine, mais la salle des machines est passée sous contrôle manuel. L'ordinateur se contente de surveiller passivement le vaisseau.

— Noyours a appelé le Capitaine Sulu pour négocier les otages. Il ne voulait pas de votre présence, vous êtes trop rusé Capitaine, fit Abril.

— Donnez-moi des détails.

— Noyours veut que l'on déclare le vaisseau hors service. Sinon il exécutera tout d'abord tous les agents de sécurité qui nous sont restés fidèles, ensuite les chercheurs du vaisseau, puis tous les ingénieurs et techniciens qui n'auront pas rejoint leur cause, et enfin se sera notre tour.

— C'est ce qui nous attend de toute manière. Nous sommes des témoins gênants. Il faut prévenir Spartaca. Nos communicateurs suffiront. Je pense que Sulu essaye de nous faire gagner du temps. On doit en profiter maintenant. Cijfer, inhibez les calculateurs de tir et de téléportation. Esther, surveillez notre orbite, les mouvements des Orionais et gardez le contact avec Spartaca. Préparer une balise de détresse. Abril, il faut absolument réunir tous ceux qui sont de notre côté. Vous connaissez la topologie du vaisseau, savez-vous où sont les otages ?

— Oui, Capitaine, ils sont ici, dit-elle en montrant des schémas du vaisseau sur les écrans de surveillance.

- Cijfer, pouvez-vous verrouiller les accès principaux aux salles des machines ?
- Seulement les principaux, Capitaine.
- Cela suffira. Abril et Rosa, allez chercher les équipes scientifiques et médicales. Raflez toutes les armes que vous pourrez. Moi, je vais essayer de délivrer les membres de la sécurité qui nous sont restés fidèles puis je me rendrai dans la salle des machines.

* * * * *

Pendant ce temps, Sulu toisait Noyours.

- Ainsi donc, c'est vous l'instigateur de cette sédition.
- N'exagérons rien, Capitaine, c'est moi qui ai pris le commandement de la mutinerie, mais ce n'est pas moi qui l'ai fomenté.
- Une excuse bien lâche.
- Non, l'honneur en revient au Capitaine Kirk.
- Voilà autre chose et vous croyez que je vais avaler ces sornettes ?
- Pourtant, c'est vrai. Il est trop vieux. Il est d'un autre temps. Il rêve encore de découvrir d'autres mondes, d'autres civilisations et d'autres formes de vie. Il s'imagine être un héros au service de tous les opprimés. Il se prend pour un Don Quichotte. Il s'éprend pour quelques femelles vertes. Il rencontre un Klingon et un Romulien paumés, et voilà qu'il leur tend la main. Tout au long de sa carrière il s'est pris pour un justicier. Et pourquoi ? Qu'a-t-il gagné, qu'avons-nous gagné ? Rien. Quelques médailles en sus de nos cicatrices.
- C'est notre rôle à tous dans la Flotte. Nous sommes au service impartial de toute la Fédération et au-delà de toute forme d'intelligence qui ne représente pas une menace pour nous. Que faites-vous dans l'exploration galactique ? Il vous suffisait de rentrer dans la flotte marchande.
- Vous voulez rire ! Un monopole d'État ! Tout y est contrôlé, plus qu'ici. Avec vos règles stupides influencées par les Vulcains, les Andoriens et toutes ces espèces de liberticides...
- De quoi ? s'étonna Sulu.
- Tous ces gens qui ont détruit la liberté de spéculation, toutes ces vieilles valeurs d'antan qui donnaient à chacun d'entre nous la possibilité de devenir des rois. Sans les Orionais, nous risquerions de devenir tous égaux dans la médiocrité.
- C'est ce que ce gouailleur de Spolion vous a mis dans ce qui vous sert de cerveau ? Je suis d'origine humble, Monsieur, et croyez-moi, je suis bien placé pour savoir que l'égalité n'existe pas, n'existera jamais. Mais dans Orion, l'exploitation de l'homme par l'homme est de rigueur, voyez-vous. Les humbles sont écrasés. Les misérables sont légion. La liberté à laquelle vous faites allusion n'est l'apanage que des plus forts. Que dis-je, que des plus riches. Est-ce cela votre idéal ?
- Oui, et je ne m'en cache pas.
- Au lieu d'envier vos rois de contes, acharnez-vous à faire fortune si cela vous enchante. Personne ne vous l'interdit. Mais peut-être êtes-vous incapable de le faire

seul. Voilà votre problème. Il vous faut des esclaves pour y arriver.

— Des esclaves ! ? Vous êtes rétrogrades. Non, il me faut des salariés compétents pour faire concurrence aux Orionais.

— Des salariés ! Et qui vous en empêche ?

— Où voulez-vous en trouver dans un système sans compétition ? C'est la survie qui donne du sel à la vie.

— Ne me mentez pas. Personne aujourd'hui n'a envie de se miner la santé pour quelques crédits de plus que vous donneriez chichement en gardant la plus grosse part des gains pour vous. Voilà ce qui vous chiffonne. De plus, je ne partage pas votre idée de la survie qui est le sel de la vie. C'est le gout de l'œuvre accomplie qui est le plus palpitant. Ma vie sur l'Enterprise m'a apporté plus de richesses que tous les crédits qui vous font rêver.

— Vous êtes l'exception. Si on laisse faire, la Fédération ne sera peuplée que de parasites.

— C'est vous qui le dites. Croyez-vous que l'homme soit heureux dans la paresse ? Les personnes inactives sont rares et en plus toujours malades. Vous vous croyez encore à l'époque où les gens passaient des heures de déplacement pour rejoindre leur travail et gagner durement ce qu'ils dépenseraient en garderie, en soin anti-fatigue, etc. Le télétravail a bouleversé les mœurs. Regardez Agathe, cette femme au foyer était devenue l'une des plus grandes mathématiciennes d'aujourd'hui. Mon père, qui était homme au foyer, écrivait des œuvres littéraires et poétiques.

— Le monde à l'envers, s'esclaffa Damien. Comment ne vouliez-vous pas être un doux rêveur dans une telle famille ? Que vous a apporté votre père ?

— Beaucoup ! Le gout de lire.

— Lire ! Lire, toujours lire ! Des foutaises ! Vous n'avez cessé de rabâcher vos histoires de mousquetaires et cela vous a apporté quoi ?

— Sans ce rêve, jamais je ne serais devenu champion d'escrime. Jamais je n'aurais osé faire les quatre cents coups avec le Capitaine, et courir, par exemple, à la recherche de Spock. Nous avons besoin de héros comme les navires dans la tempête et la nuit ont besoin de phares. Les phares ne remplacent pas le capitaine.

— Si ce n'est que cela votre connaissance littéraire, je doute que votre père soit fier de vous.

— À d'autres votre persiflage. Vous ignorez tout de ce domaine. L'époque de Dumas est riche en hommes qui se sont illustrés dans beaucoup de domaines. C'est le siècle de Victor Hugo et de Charles Dickens, celui de Lincoln, mais aussi celui de Bolivar, de...

— Suffit ! Je ne tirerai rien de vous. Il est inutile de vouloir collaborer avec vous. Je vous somme de nous rendre le commandement, ou nous exécutons le premier groupe d'otages.

— Prouvez tout d'abord que vous êtes digne de commander. Montrez-le à vos hommes. Osez vous battre en duel contre moi, si vous n'êtes pas un lâche.

— Chicche, d'Artagnan ! Mais pas à l'épée, au poignard.

* * * * *

Pendant que Sulu essayait de gagner un temps précieux pour distraire les mutins Kirk avait eu le temps de libérer des agents de la sécurité et débouchait dans le couloir où était resté l'Andorien. Pendant que Van Eden s'occupait de l'ingénieur, Hon et Yoko surveillaient chacune des extrémités du corridor.

— Vite, transportez Aïn-do sur un brancard de secours, fit Kirk en désignant des agents de sécurité qui l'accompagnaient. Les autres avec moi, nous allons voir si nous pouvons aider Sulu.

Deux gardes coururent vers un placard d'urgence. Il y en avait tous les cent mètres, et contenaient tous une civière, un petit coffret de premiers soins, des extincteurs et la traditionnelle hache de sapeur.

— Capitaine, dit le nain, je vous accompagne. Je peux vous aider. N'hésitez pas.

— D'accord, répondit-il à contrecœur, car il ne voulait pas faire courir de risque à Hon, mais ce dernier pouvait être d'une grande aide grâce à ses dons de télépathie.

— Capitaine, reprit Van Eden, je doute qu'un médecin soit mal venu...

— Merci, toubib, mais là d'où je viens, c'est un véritable carnage. Allez plutôt à la passerelle et faites un crochet, si vous le pouvez, par le bureau de la sécurité. C'était là que se trouvaient emprisonnés, les agents loyalistes. Examinez-les pour voir si vous pouvez sauver quelques vies. Fricless semblait encore en vie, mais il était horrible à voir, et j'étais incapable de lui venir en aide. Ceux-ci sont les seuls hommes valides que j'ai trouvés. Neuf, seulement.

— Capitaine, articula péniblement Aïn-do, merci !

— Pas de quoi !

— Capitaine !

— Quoi encore soupira Kirk, un peu excédé de s'entendre interpellé de partout ?

— Je... commença Yoko en bredouillant d'autant plus que son chef ne paraissait pas disposé à l'écouter.

— Plus tard, Yo... Kawa. Plus tard...

Il s'était repris à temps. Il n'aimait pas se laisser aller à des marques d'affection à l'égard ses subordonnées, surtout les femmes, même dans les moments où l'épreuve et la peur resserrent les liens de camaraderie et les transforment en amitié. Un capitaine n'avait pas le droit de montrer qu'il avait des sentiments autres que l'estime.

À la rigueur, appelait-il Bones et Scotty par leur surnom ou diminutif. À part ces deux exceptions, c'était très rare s'il utilisait le prénom de quelqu'un.

Il mettait un point d'honneur à se montrer impartial, surtout vis-à-vis de l'équipage féminin dont il craignait toujours que les charmes ne faussent son objectivité.

Il devinait aussi que la Japonaise voulait s'excuser pour son attitude provocatrice dans la salle de téléportation. L'excuser de quoi ? D'avoir été victime de la drogue orionaise ? Elle paraissait si malheureuse avec la peinture de son visage que sillonnaient le long des tempes et sous les yeux, des coulées de sueurs, telle une

aquarelle détremmée. Aussi, Jim se retourna vers elle avant de partir. Il savait comment embaumer le cœur de cette descendante des filles du Soleil Levant.

— Enseigne Eiko Yukawa, j'ai pleinement confiance en vous. Le reste n'importe pas. À Dieu va, fit-il solennellement.

* * * * *

Les deux groupes se séparèrent rapidement. Celui qui transportait le blessé se dirigeait vers l'ascenseur.

— Zut, s'écria l'un des brancardiers ! Planquez-vous, il y a un barrage.

— Qui va là, cria une belle voix féminine plus modelée pour la chanson que pour les ordres militaires.

— Nous sommes avec le docteur Van Eden. Nous avons un blessé avec nous. Qui êtes-vous ? cria Eiko.

— Enseigne Sissel. L'accès de l'ascenseur est interdit à toute personne non autorisée.

— Et qui sont ces personnes autorisées ?

— Les loyalistes, et au diable si vous n'en êtes pas !

— Écoutez, nous sommes du côté du Capitaine Kirk. Nous ne sommes que six avec un blessé, l'ingénieur Aïn-do. Le Docteur Van Eden est avec moi.

— Je veux voir le médecin. Seul, ici.

— Je viens, répondit-il.

* * * * *

Quand Van Eden sauta la porte arrachée et soudée aux parois pour faire un tablier de protection, il ne put s'empêcher de s'exclamer.

— Mais vous êtes seule mon enfant. Et les autres ? s'inquiéta-t-il en montrant de la tête tous les corps étendus pêle-mêle.

— Nous avons essuyé un assaut des rebelles. Mes compagnons sont tous morts pour me laisser le temps de reprogrammer l'ascenseur. Mission accomplie ! acheva-t-elle en retenant le sanglot qui montait de sa poitrine.

Une odeur âcre de chair brûlée traversait le masque du médecin. La lutte avait été impitoyable et à ce qu'il pouvait en juger par les écussons des victimes, la moitié d'entre'eux n'était même pas entraîné au combat. C'étaient des scientifiques, des civils, ils avaient systématiquement le grade d'enseigne, remarquable par l'absence de galon sur les manches. Enseignes honoris causa, comme précisaient avec humour certains officiers. Une tradition de la Flotte qui imposait qu'à bord d'un astronef, tous les membres occupassent un rang comme dans les vaisseaux exclusivement militaires. La discipline, qui n'avait rien de tyrannique, était souvent une garantie contre les innombrables et imprévisibles dangers de l'Espace.

Dans la mêlée, le médecin reconnut les corps de deux de ses infirmiers.

— Quelle folie ! s'exclama-t-il, en secouant la tête. Quelle folie !

Il fut interrompu dans sa contemplation par la voix douce de Sissel.

— Docteur, qui sont ceux qui sont avec vous ?

— Des amis. Eiko que vous connaissez, Aïn-do, l'ingénieur andorien et ses quatre brancardiers, des agents de la sécurité qui se sont battus contre les traîtres.

— Alors vite, dépêchez-vous. Ils reviendront à la charge, et je suis la seule personne que l'ordinateur reconnaisse pour commander l'ascenseur.

Le médecin héla ses compagnons qui se ruèrent vers le retranchement de fortune. Sissel s'adressa à l'ascenseur :

— Personnes à monter à la passerelle !

Quelques secondes après, les portes s'ouvrirent et le petit groupe s'y engouffra, sauf Sissel.

— Que faites-vous Sissel ? demanda Van Eden.

— Je reste. J'attends le retour de Kirk et Sulu. N'oubliez pas que l'ascenseur n'obéit plus qu'à moi.

— Alors, moi aussi je reste, répliqua Yoko. On ne peut laisser déceimment une femme seule en face de sauvages !

— Vous êtes folle, s'exclama un agent. Vous n'avez même pas de bouclier d'énergie...

— Non, je sais me battre. Et à la passerelle, on aura sûrement besoin de vous. Il faut sauver l'Entreprise. Il faut continuer à protéger ceux de Spartaca. C'est ma mission. J'irai jusqu'au bout.

Elle voulait être digne de ses ancêtres, digne du Capitaine.

— Alors, prenez mon communicateur. Si vous avez besoin de renforts, n'hésitez pas à nous appeler.

— Promis !

— Ascenseur ! Passerelle ! lança Sissel.

— À plus tard, souffla Yoko, au moment où les portes se refermaient.

Aïn-do ferma les yeux d'épuisement. Il imaginait la soucoupe du vaisseau se détachant du groupe moteur. « Génial ! pensa-t-il. Un jour, il y aura des vaisseaux séparables en deux éléments. » Il s'effondra, assoupi de fatigue.

Hon arrêta Kirk d'un geste aux abords de la salle des machines.

— Inutile ! Capitaine, c'est fini.

— Vous voulez dire... ?

— Monsieur Sulu n'est plus. Et nous sommes trop peu nombreux pour combattre. Silence. Je perçois leurs idées. L'ascenseur est bloqué. Il est entre nos mains. Ils vont le prendre d'assaut, car presque tous les nôtres se sont réfugiés sur la passerelle. En tenaille ! Ils vont charger en tenaille. Un groupe vient par ici. Fuyons, Capitaine !

* * * * *

Kirk courait à perdre haleine. Derrière lui, il n'entendait plus que le nain trotter. Il se doutait que les cinq gardes protégeaient leur retraite. Il n'en avait même pas donné l'ordre. Au bout d'une course interminable, les fuyards aperçurent

enfin le retranchement de l'ascenseur.

Combien de gardes restaient-ils, maintenant ? Jim n'entendait plus la riposte.

Devant, il voyait Cijfer faisant de grands signes. « L'insensé ! pensa-t-il. Il va se faire tuer, à moins qu'il n'ait un bouclier personnel. » Aux côtés de l'officier scientifique, il reconnut la Japonaise et Rosa. Il ne put distinguer les traits de la troisième femme. Il était furieux. Ce n'était pas leur place. « Au diable cette solidarité des gens de l'Entreprise, dont il était si fier. Pourquoi risquer leur vie pour lui ? »

Il perçut une gerbe de rayons lumineux traversant le couloir. Rosa chancela. Un corps roula derrière lui. Des dixièmes de secondes longues comme des minutes. Il se retourna en criant « Robert ! » En même temps qu'il pensa : « Trop tard, pauvre petit gars, couche-toi, tu fais une cible parfaite. » Pourtant il ne put s'empêcher de jeter un regard vers ce petit corps de Gavroche. Le temps d'apercevoir que les cinq agents ne le suivaient plus. La meute s'approchait.

Une lueur l'aveugla. Une douleur sans nom déchira son enveloppe de chair. La pensée oublia immédiatement ce champ de souffrance et se replia dans les tréfonds de son âme.

Sa bouche resta bée. Seul. Il était seul. Il le savait. Sans Spock, sans Bones, il mourait, seul. Non ! Il entendait ce brave Hikaru crier : « Un pour tous et tous pour un ! ». « Mais où est-il ? Ma vue se trouble, qui est-ce ? » Spock s'approcha, levant la main en saluant à la vulcaine : « Ce qui est utile à beaucoup l'emporte sur les désirs d'un petit nombre. » Il sentit son corps s'affaler sur le sol. Les yeux aveugles projetant pour une dernière fois leur éclat vitreux vers les cieux infinis. Une main lui caressa affectueusement la joue. « Nous avons besoin de héros pour croire en ce qu'il y a de meilleur en nous », chanta Nyota. Malgré les cloches que sonnaient Robert et Esméralda, la voix de Léonard lui parvint : « C'est logique, Jim. C'est toujours ainsi que cela se passe ». « Logique ? Quoi logique ? Que voulait-il dire ? »

Soudain, un essaim de danseurs de sabre romulien, escorté par des moines Klingons encapuchonnés de bure vulcaine, l'entraînèrent au rythme du pibroch. Scotty menait au son de la cornemuse cette sarabande dans une volte de flammes vertes comme la peau ses orionaises. Dans la lumière spiralée, un visage nébuleux murmurait. « Plus fort, David, » voulut crier Jim. « Je ne t'entends pas bien... Non, ce n'est pas mon fils, c'est Carol. Que fais-tu ici ? Tu viens torturer mon âme pour la mort de David ? »

Puis ce fut le silence. Les spectres du fils et de sa mère se fondirent en une grande roue galactique s'éloignait de plus en plus vite. Les étoiles s'estompaient. Noir. Tout était noir.

« Fascinant, se dit Kirk, j'accélère vers ce point blanc. Je dois filer à une vitesse de distorsion jamais atteinte. D'ailleurs comment puis-je le savoir ? Tout est néant. Sauf ce point au bout du tunnel. Un point blanc, un tunnel noir. »

— Désolé, Capitaine, s'écria Pavel, vous n'avez pas la carte du ciel. Un point blanc.

Le plafonnier d'une salle chirurgicale. Un plafonnier ?

Kirk ferme les yeux. Le plafonnier disparaît. Seule persiste une lueur qui suit les mouvements oculaires.

— Mon cœur bat. Je respire. Je vis ?

Kirk se réveille, bat des paupières puis regarde à ses côtés et aperçoit ses vieux compagnons d'aventure. Ils ont l'air bien en chair. Bones ébauche un sourire. Jim l'imite, un peu hagard. À côté, Spock, lui, réprime la satisfaction qui éclaire néanmoins son regard sombre.

— Où suis-je ? s'enquit le capitaine.

— Dans le dispensaire. C'est évident, fait le Vulcain.

— Évident ? Que fais-je ici ?

Le médecin lui explique comment il avait perdu connaissance sur la planète Amaz 7.

— Ah, mes amis, quel cauchemar ai-je fait ! fit Kirk en s'asseyant.

— J'ignore si ce fut un mauvais rêve, mais je dois absolument relever la formule de la toxine qui vous a mis dans un tel sommeil paradoxal, dit McCoy. C'est le meilleur stimulateur qu'il m'a été donné de voir.

— Et moi, le plus curieux des rêves...

À ce moment, l'intercom appelle : « Monsieur Spock, je reçois un SOS d'un vaisseau. »

— Un instant, Lieutenant Uhura !

Le scientifique se tourne vers le médecin en demandant si Kirk était prêt à reprendre le commandement.

— Allez-y ! dit McCoy à l'adresse de Kirk. Vous êtes bon pour le service ! Vous devriez vous sentir en pleine forme après le sommeil que vous venez d'avoir.

Heureux comme un enfant à qui on vient de donner une autorisation inattendue, il saute du lit pour répondre à l'intercom.

— Uhura ! Kirk à l'écoute. Des détails ?

— Il s'agit d'un appel de détresse automatique issu d'un cargo orionais. D'après Monsieur Chekov, il est à une demi-heure à vitesse de distorsion 9.

Un frisson parcourut l'échine du capitaine.

— Alors, allons-y tout de suite, si des vies sont en danger, fit-il avec une sensation de déjà vécu.

— Bien Capitaine. Au fait, Capitaine, nous sommes heureux de vous savoir rétabli.

— Merci. Je monte dans un quart d'heure.

Spock veut s'éclipser, voyant sa présence inutile au côté de Kirk.

— Ne partez pas tout de suite Spock. Votre opinion m'intéresse autant que celle de Bones.

— Quelque chose vous tracasse Jim ? demanda le médecin.

Kirk se racle la gorge.

— Vous y croyez, vous, aux rêves prémonitoires ?

— On dit que ça existe, répondit le médecin. Nous n'avons guère de données précises à ce sujet. Si je n'avais pas déjà vu tant de choses fabuleuses au cours de

nos voyages, je crois que je serais sceptique. Maintenant, je n'ai plus d'opinion.

— Et vous, Spock ?

— Ce domaine est fascinant. Il remettrait sûrement en cause toutes nos connaissances sur l'espace-temps. Mais en attendant d'avoir une théorie sérieuse sur le sujet dont la réalité n'est prouvée que par de trop peu nombreuses expériences dignes de foi, je penserais qu'il s'agit d'un phénomène télépathique. Une super conscience dotée d'une super logique échafauderait des probabilités sur l'avenir.

— Merci, Spock ! Vous me rassurez ! Coupa Kirk.

* * * * *

Sur la passerelle, Kirk est exaspéré par certains dysfonctionnements de matériels. Son siège vient de perdre un bras. C'est la goutte qui fait déborder le vase.

— Uhura, vous me donnerez un rapport de toutes les anomalies de l'Enterprise.

En attendant, demandez au service de maintenance de réparer ce siège. Et maintenant, que captez-vous du vaisseau orionais ?

— Toujours le même message, Capitaine.

— Sulu ?

— Nous approchons du vaisseau en détresse qui semble n'avoir pas changé de trajectoire. Une vue en zoom nous permet de voir son nom : Perle d'Orion.

— Des signes de vie, Spock ?

— Sept vies humanoïdes.

F I N